3(L91/A
O .x1.24

Castle Hunly 1818

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Quærens quem devoret.

TOME SECOND.

À AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

94662(T)

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Fumier.

Le fumier abonde dans la capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il ſert à féconder les marais des environs, où croiſſent la ſalade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation eſt forcée, contractent preſque toujours un goût déſagreable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroiſſement précoce. L'oſerai-je dire? Il en eſt de

même des eſprits, on les fume en quelque ſorte; c'eſt-à dire, qu'on les pouſſe, qu'on les ſurcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition faſtueuſe; on croit avoir formé le jugement quand on a chargé la mémoire. Pluſieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des diſpoſitions dans leurs enfans; ils ruinent leur ſanté pour en faire des ſavans. Les malheureux prix de l'univerſité achevent de tourner la tête à ces peres qui s'imaginent que c'eſt-là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés ſur l'écolier qu'embraſſe le premier préſident. Auſſi le Pariſien qui, en général, a de l'eſprit à dix-huit ans, eſt un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuiſé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.

CHAPITRE II.

Jardinage.

LES jardinage eſt cultivé aux environs de Paris ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs qui ſe livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

LES plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyaux ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont, pour ainſi dire, des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs, ainſi que les légumes, participent à cette heureuſe culture, & l'on apperçoit combien elle eſt précieuſe,

quand elle eſt dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins où le regne végétal brille dans toute ſa pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant ſon extrême opulence, quand il l'emploie à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornemens. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers qui enchantent le regard & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellens, ces arbres fruitiers, promettent le charme non-interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant eſt abſous pour le moment en faveur de cette abondance qui ne préſente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus la maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la capitale.

J'AI vu quatre mille pots d'ananas chez le duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit, naturaliſé en Angleterre, croîtroit en

France avec plus d'avantage encore, ſi l'on s'attachoit à le cultiver. Le duc en a tous les jours huit à dix ſur ſa table; mais on a négligé ailleurs cette culture. Elle dépend d'une ſerre chaude, peu coûteuſe, & qui récompenſeroit largement des premieres avances. Je conſeille aux amateurs d'aller à Navarre étudier les procédés ſimples & ſavans du jardinier Anglois, qui dirige cette bonne & admirable eſpece, ainſi que pluſieurs autres, non moins précieuſes. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers eſt celui du duc de Penthievre à Anet : la vue en eſt mille fois plus agréable que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des ſculptures qui ornent les châteaux, les palais, & les maiſons de plaiſance.

Dans Paris, les jardins de M. le duc de Chartres, de M. le duc de Biron & de M. Bontems, ſont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il eſt ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ſes barrieres.

CHAPITRE III.

Bibliotheque du Roi.

CE monument du génie & de la ſottiſe, prouve que le nombre des livres ne fait pas les richeſſes de l'eſprit humain. C'eſt dans une centaine de volumes environ, que réſide ſon opulence & ſa véritable gloire. Parcourez cet édifice dans les allées de cette bibliotheque immenſe, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur ſur *vingt* de hauteur, de théologie myſtique; *cent cinquante* de la plus fine ſcholaſtique; *quarante toiſes* de droit civil; une *longue muraille* d'hiſtoires volumineuſes, rangées comme des pierres de taille, & non moins peſantes; environ *quatre mille* Poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c. ſans compter *ſix mille* romanciers & preſque autant de voyageurs. L'eſprit ſe trouve obſcurci dans cette multitude de livres *inſignifians* qui tiennent tant de place, & qui ne ſervent qu'à troubler la mémoire du bibliothécaire, qui ne peut venir à bout de les arranger. Auſſi ne les arrange-

t-on pas, & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne ſert qu'à redoubler la confuſion de ce ténébreux cahos.

S'IL faut paſſer par toutes les ſottiſes imaginables (comme le dit Fontenelle) pour arriver à des choſes raiſonnables, nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont aſſurement épuiſé toutes les extravagances poſſibles. Tous ces gros volumes de théologie, de juriſprudence, de médecine, d'hiſtoire, &c. en ſont la preuve. L'eſprit humain paroît bien miſérable dans cette riche collection, & c'eſt-là le vrai lieu pour déplorer la foibleſſe de la raiſon de l'homme, & gémir ſur ſes incroyables productions.

LA folie & la ſtupidité ont entaſſé ces *in-folio ;* & l'huître dans ſa coquille, paiſible ſur ſon rocher, paroît ſupérieure à ce *docteur* qui déraiſonne pendant ſix mille pages, & qui ſe vante encore d'avoir embraſſé *la ſcience univerſelle.* Rien n'attriſte plus que de contempler en ſilence ces épaiſſes archives de la démence la plus orgueilleuſe & la plus profonde : on eſt tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poiſon, & de s'enfuir à toutes jambes.

CEPENDANT la lie des opinions humaines ſe dépoſe inſenſiblement, malgré ceux qui la ſoulevent & ſe plongent dedans, & il eſt à préſumer que la boiſſon dont nous allons jouir ſera pure & ſaine.

MAIS qui ſaiſira un flambeau pour anéantir cet abſurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoiſſant ſes propres forces & ſe confiant en autrui, va conſulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui font perdre un tems précieux..... Que dis-je ? réprimons ce premier mouvement : ne brûlons rien ; ceſſez de frémir, peſans érudits, bizarres bibliomanes, faſtidieux compilateurs de faits inutiles : allez, gorgez-vous d'une ſcience déplorable, copiez les erreurs anciennes, compoſez-en un nouveau magaſin, oubliez votre ſiecle pour celui de Séſoſtris. Votre pédanterie m'amuſe & le mépris ſuffit..... Oh ! diſons-nous quelquefois pour nous inſpirer un ſalutaire retour ſur nous-mêmes, l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres, & il refera la guerre ſur quelques paſſages de ces énormes volumes.

MAIS, comme un ſot devient plus ſot avec

des livres, parce qu'il y croit, un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même faire jaillir une seule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui ; jusqu'à ce qu'il nous en démontre l'absolue inutilité. Point de flambeau destructeur ; la sottise n'est point dans le livre, elle est dans le lecteur..... m'entendra qui voudra, je ne veux pas ici être plus clair.

CHAPITRE IV.

Fusiliers aux spectacles.

On ne sauroit représenter une comédie sans trente fusiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

Il est bien des sifflets, mais nous avons la garde.

Ce vers est devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état passif ; & qu'il soit ennuyé, ou foulé, ou brisé, il n'a pas le droit de marquer sa gêne ou son mécontentement.

Ce pauvre public paie néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il desire. Les fusils l'environnent, & il lui est tout aussi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de sanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre (excepté dans quelques fievres passageres) est d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifester son existence, des soldats aux gardes sont là pour saisir les gens au collet.

On vous mene ensuite chez un commissaire, mais *c'est l'officier de garde* qui vous *juge* réellement, sur le rapport incertain de la sentinelle. Le commissaire n'est là que pour sauver les apparences: vous êtes condamné *militairement*; c'est l'officier qui vous envoie en prison: car le commissaire donne aveuglément sa signature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

Cet abus vexatoire est assez connu; mais l'on ne savoit pas, sans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un commissaire que pour la forme, & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui, quoique vous soyez traduit à son tribunal.

Nos ſpectacles auroient beſoin d'un écrivain qui les ſurveillât, pour ainſi dire, qui tînt regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des comédiens.

Tous les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies qui pourroient contribuer à ſa perfection? En fait des plaiſirs que procure ce bel art, on doit ſe montrer délicat; & ſi l'illuſion n'eſt pas entiere, elle eſt nulle.

Comment la critique ne repouſſe-t-elle pas ces automates, qui aſſaſſinent la ſenſibilité publique, en détruiſant la beauté de nos chef-d'œuvres? Tel comédien s'aguerrit aux ſifflets, & les huées les plus univerſelles n'arrivent plus à ſon oreille que comme un murmure doux & paſſager. Rentré dans la couliſſe, il s'eſſuie le front, & tout eſt oublié juſqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous aſſaſſiner.

Le critique vigilant qui, au nom du public,

pourſuivroit ce cruel ennemi de ſes plaiſirs, le chaſſeroit infailliblement de la ſcene, ou l'obligeroit à vaincre par le travail les défauts qui le rendent inſupportable.

Le même cenſeur intimideroit la pareſſe, rappelleroit au théatre (qui le paie) le comédien avide qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui oſe enſuite toucher un argent qui ne lui eſt pas dû. Il donneroit en même tems de juſtes louanges à l'acteur zélé & aſſidu, & ſur-tout à celui qui ſe prêteroit le plus aux nouveautés théatrales, tandis qu'il feroit ſentir que ſi tel autre s'y refuſe, c'eſt autant par l'incapacité de ſaiſir un rôle qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour ſon art. Tel étoit le Kain: uniquement voué aux productions de M. de Voltaire, il avoit fait le vœu ſecret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément ſe dire malade, lorſqu'il avoit joué ſept ou huit fois dans un hiver. Il abandonnoit le théatre de la capitale, montoit en chaiſe de poſte & alloit eſſayer s'il ſe porteroit mieux en province, en repréſentant

deux fois par jour ; alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris , c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près semblables , qu'il promenoit ensuite de tous côtés , dès que les beaux jours étoient venus : on le payoit à Paris , tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban , cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie françoise. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa Melpomene ; il ne lui connoissoit qu'un visage & qu'une attitude ; de-là son jeu circonscrit : car il n'appercevoit rien au-delà des vêtemens , que renfermoit son coffre.

Cet acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une piece nouvelle , parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre , pour produire un grand effet : aussi son jeu , enfant de la réflexion , n'a-t-il pu embrasser que très-peu de rôles , dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick , que tes moyens beaucoup plus étendus étoient d'une toute autre vérité !

CHAPITRE V.

Petites loges.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un uſage indecent, qui ſacrifie le ſpectacle & le public à la délicateſſe impérieuſe de deux ou trois cents femmes qui n'ont rien à faire, & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens, qui cherchent un délaſſement utile, & dont la fortune ne ſauroit atteindre à cette commodité *luxurieuſe*.

PAR l'arrangement des *petites loges*, les comédiens enrichis, dès le commencement de l'année, ne ſont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur pareſſe eſt dédaigneuſe : la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence aviliſſante : & tel comédien qui ſe rend inviſible ſix mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-ſept ou dix-huit mille francs : cette ſomme lui eſt payée par le public de la capitale, qui auroit le droit de réclamer ſa préſence.

On a indiqué le moyen bien ſimple de ſoudoyer chaque acteur par repréſentation. En payant de ſa perſonne, il déployeroit ſes talens : l'émulation naîtroit de la néceſſité, & c'eſt la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites loges*, c'eſt que, contre tout droit & raiſon, les comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux auteurs des pieces nouvelles. Auſſi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges ſans que perſonne ait eu le mot à dire.

Si le public ſe plaint de voir les comédiens diſpoſer ainſi de la ſalle, une petite maîtreſſe s'écrie : " Comment, l'on veut m'aſtreindre à „ entendre une comédie toute entiere, pen„ dant que je ſuis aſſez riche pour n'en écou„ ter qu'une ſcene ? Oh ! c'eſt une tyrannie : il „ n'y a plus de police en France. Puiſque je „ ne peux pas faire venir la comédie chez moi, „ je veux au moins avoir la liberté d'y arriver „ à ſept heures, d'y paroître en ſimple déſha„ billé, comme lorſque je ſors de mon lit. Je

„ veux y apporter mon chien, mon bougeoir,
„ mon vaſe de nuit; je veux jouir de mon fau-
„ teuil, de ma dormeuſe; recevoir l'hommage
„ de tous mes courtiſans, & m'en aller avant
„ que l'ennui me ſaiſiſſe: me priver de tant
„ d'avantages, c'eſt attenter à la liberté que
„ donnent le bon goût & la richeſſe (1) „.

Il faut donc, quand on eſt femme, avoir dans une *petite-loge* ſon épagneul, ſon couſſin, ſa chauffrette; mais ſur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous inſtruit de tout ce qui entre & de tout ce qui ſort, & qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans ſon éventail une petite ouverture où eſt enchâſſé un verre, de ſorte qu'elle voit ſans être vue.

Le public reſte à la porte du ſpectacle, ſon argent à la main, à cauſe des *petites-loges* louées à l'année, & qui demeurent ſouvent vuides au détriment des amateurs, qui ſe rejetent ſur les boulevards, déſeſpérés qu'ils ſont de ne pouvoir plus fréquenter le théatre national.

(1) Ce morceau, avec des guillemets, eſt pris d'une brochure intitulée *les vues ſimples d'un bon homme.*

L'AVANTAGE

L'AVANTAGE de l'art, du public, des auteurs & même des comédiens, exigeroit une ſeconde troupe. Tout Paris la deſire, la demande, en ſent la néceſſité ; mais que fait la voix du public ? Les gentilshommes de la chambre ont dit à l'art : *Tu n'avanceras point ;* au public, *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner ;* aux auteurs, *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos.* Et l'art, & le public & les auteurs ſe ſont vus ſous le joug biſarre des gentilshommes de la chambre.

COMMENT & pourquoi ces Seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions ſur les ouvrages du génie ? Comment s'oppoſent-ils aux progrès d'un art qui intéreſſe tout à la fois la dignité & les plaiſirs de la nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théâtre ? De quel droit ſoumettroient-ils un auteur à leur tribunal ? C'eſt ce que perſonne ne ſait, c'eſt ce qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce ſingulier deſpotiſme, ils l'exercent ſans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit, dès que la paſſion s'en mêle, la régence des princes & princeſſes des cou-

liſſes, & de tout ce qui a rapport aux planches, eſt pour eux une affaire de parti, auſſi chaude que s'il s'agiſſoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des auteurs, peres du théatre, nourriciers des comédiens, ont été juſqu'à ce jour ſi incertains & ſi flottans, ſi ſubordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les conſidérer comme nuls.

Ils ſe ſont raſſemblés en corps depuis trois années, pour expoſer ces droits & les faire valoir. L'orateur eſt M. Caron de Beaumarchais qui, dans ſes plaiſans mémoires, perça de la même épée le rapporteur Goëſman & ſon Parlement : bleſſure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de pluſieurs écrivains qui ont de l'eſprit, & qui doivent avoir du courage & un caractere dans leur propre cauſe. Cela eſt curieux, & ſervira à réſoudre un petit problême moral, que nombre d'obſervateurs ſe ſont propoſé en ſilence & à eux-mêmes.

CHAPITRE VI.

Comédiens.

LES comédiens ſeront toujours des *excommuniés*, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Roi, au Parlement & au Clergé de lever l'anathême : tel eſt l'empire de la coutume, des préjugés ; ou ſi vous l'aimez mieux, de l'inconſéquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de *l'excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

LA demoiſelle Clairon ayant fait un *mémoire à conſulter* ſur cet objet, l'avocat entreprenant & téméraire fut auſſi-tôt *rayé* du tableau, & l'amante de Tancrede ſe trouva obligée de procurer un état à ſon défenſeur, qui avoit perdu le ſien, en tâchant de la réconcilier avec l'égliſe. L'avocat plein de ſon ſujet, monta quelque tems après ſur le théatre, mais il n'y fut pas plus heureux qu'au barreau, & l'*excommunication* alla ſe placer ſur ſa tête, ainſi que ſur celle de la demoiſelle Clairon.

ELLE prit quelque tems après de l'humeur contre le public. Un acteur ou une actrice ont toujours tort de bouder cet auguſte ſouverain. Elle avoit refuſé de jouer, la ſalle étant pleine & le rideau levé, à raiſon de je ne ſais quelles rixes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre, & le ſoir même elle alla coucher au Fort-l'Évêque. Pour ſe venger des clameurs de ce parterre inſolent, & de ceux qui l'avoient empriſonnée, elle abandonna le théatre, penſant que le lendemain on ſeroit à ſes genoux pour la ſupplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il? Le public l'oublia, & elle perdit ſon talent faute d'exercice. Elle paſſa dans l'obſcurité & loin des applaudiſſemens, des jours qui auroient été remplis & glorieux ſous l'habit de Melpomene, qu'elle faiſoit parler avec une ſorte de dignité.

LOUIS XIV n'a jamais reçu de comédiens, qu'ils n'euſſent de la taille & une figure noble. Le théatre de la nation, où revivent les héros de l'antiquité, exigeroit un choix plus ſévere. On voit parmi les acteurs actuels, trop peu d'hommes bien faits; ce qui ne diſpoſe pas l'étranger à concevoir une idée avantageuſe de notre goût

pour le beau : quand il voit de petites ſtatures repréſenter ce qu'il y a de plus impoſant & de plus fameux dans l'hiſtoire des peuples, il prend une idée défavorable du phyſique de la nation, & la remporte malgré lui dans ſa patrie.

La vanité des acteurs de petite taille favoriſe la réception d'acteurs encore plus petits, parce que ceux-là s'imaginent par ce moyen de comparaiſon, devoir paroître plus grands ſur la ſcene; mais ſi cette manie de rapetiſſer les perſonnages tragiques ſubſiſte encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui en voulant faire des héros, ne ſeront que groteſques.

Un acteur, quand il eſt mince ou fluet, ou bien quand il ne préſente plus que des os, revêtus d'un parchemin livide, a beau avoir une certaine intelligence, les efforts de ſa frêle poitrine font ſouffrir; & plus il geſticule avec fierté, plus il paroit ſe rapetiſſer. Son front dégrade la majeſté de Melpomene. Le palais qu'il habite, l'idiôme relevé qu'il parle, les paſſions grandes & orageuſes qu'il veut peindre, tout l'écraſe & l'anéantit : il eſt trop diſproportionné avec ce

qui l'environne, pour que l'œil ou l'oreille puiſſent lui faire grace.

ALEXANDRE, dira-t-on, pour juſtifier *le nain tragique*, étoit petit & portoit le col penché; je l'aurois admiré, de ſon vivant, dans ſa tente, avec ſa taille exiguë, & ſa tête ſur une de ſes épaules; mais mort, j'exige qu'il prenne une ſtature, un front, un port & un geſte qui répondent au conquérant dont le nom rempli l'univers.

CHAPITRE VII.

Langue du Maître aux Cochers.

ON diſtingue parfaitement le cocher d'une courtiſanne, de celui d'un préſident; le cocher d'un duc, d'avec celui d'un financier; mais à la ſortie d'un ſpectacle, voulez-vous ſavoir au juſte dans quel quartier va ſe rendre tel équipage; écoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher: au Marais, on dit *au logis*; dans l'Iſle de St. Louis, *à la maiſon*; au fauxbourg St.

Germain, *à l'hôtel ;* & dans le fauxbourg St. Honoré, *allez :* on ſent (ſans avoir beſoin d'un commentaire) tout ce que ce dernier mot a d'impoſant.

A la porte des ſpectacles ſe trouvent toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie : *Le carroſſe de M. le Marquis ! Le carroſſe de Madame la Comteſſe ! Le carroſſe de M. le Préſident !* Sa voix terrible retentit juſqu'au fond des tavernes où boivent les laquais ; juſqu'au fond des billards où les cochers ſe querellent & ſe diſputent : cette voix qui remplit un quartier couvre tout, abſorbe tout, le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers à ce ſignal retentiſſant, abandonnent les pintes & les queues, & courent reprendre la bride des chevaux, & ouvrir la portiere.

Cet *aboyeur*, pour donner à ſa poitrine une force plus qu'humaine, renonce au vin & ne boit que de l'eau-de-vie. Il eſt toujours enroué, mais cet enrouement même imprime à ſa voix un ſon rauque & épouvantable, qui reſſemble à un tocſin. Il creve bientôt à ce métier. Un autre le remplace ; il hurle de même, boit de

même, & meurt comme son prédécesseur ; à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.

CHAPITRE VIII.

Messes.

On dit par jour à Paris six à sept mille messes, à quinze sols piece. Toutes ces messes ont été fondées par nos bons aïeux, qui pour un rien, commandoient le sacrifice non-sanglant. Entrez dans une église ; à droite, à gauche, en face, en-arriere, de côté, un prêtre, ou consacre, ou éleve l'hostie, ou la mange, ou prononce l'*Ite missa est.*

Des prêtres Irlandois se sont quelquefois avisés de dire deux messes par jour ; & vu l'immensité de la ville, le hasard seul a fait reconnoitre la supercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

On appelloit *messe musiquée*, une messe tardive qui se disoit, il y a quelques années, au St. Esprit à deux heures ; le beau monde pa-

reſſeux s'y rendoit en foule avant le dîner. On donnoit trois livres au prêtre ; parce qu'il étoit obligé de jeûner juſqu'à cette heure ; la loueuſe de chaiſes y gagnoit encore. L'Archevêque a défendu la meſſe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en paſſer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *meſſe muſquée*.

DEPUIS dix ans, le beau monde ne va plus à la meſſe ; on n'y va que le dimanche, pour ne pas ſcandaliſer les laquais, & les laquais ſavent qu'on n'y va que pour eux.

LE 3 Août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la préſence réelle, attaqua l'hoſtie, l'épée à la main, au moment que le prêtre la levoit, dans l'égliſe Notre-Dame, à l'autel de la Ste. Vierge. En voulant percer ladite hoſtie immédiatement après la conſécration, il bleſſa de deux coups le prêtre qui prit la fuite ; mais ſes bleſſures ne furent pas dangereuſes.

AUSSI-TÔT toutes les meſſes ceſſerent, on

dépouilla les autels de leurs ornemens, l'égliſe fut fermée juſqu'au jour de la *réconciliation.*

LE 5 Août, *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derriere, portant ces mots : *ſacrilege impie.* On lui coupa le poing, & il fut brûlé vif en place de Greve ; il ne donna aucun témoignage de repentir ni de regret de mourir.

LE 12 ſe fit la réparation ſolemnelle du ſacrilege commis. Il y eut une proceſſion générale, où aſſiſterent toutes les Cours ſouveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du ſieur de la Reynie, lieutenant de police. *Voyez la gazette de France 1670, page 771, juſqu'à la page 796.*

AUCUN ſacrilege de cette eſpece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre ſiecle, malgré les écrits, les diſcours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre aſperſion d'eau-benite, & juſques dans les proceſſions publiques du jubilé, le culte toujours extérieurement reſpecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que de la Barre d'Abbeville a donné un ſcandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce *Crucifix* ſur un pont. Ce crucifix de plâtre étoit à portée d'être renverſé à chaque minute par les charettes, & le chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un crucifix ; il avoit de la raiſon & de la philoſophie ; il mourut avec une fermeté tranquille. Le Parlement, uniquement pour prouver aux Jéſuites ſon attachement à la foi, rendit un arrêt ſemblable à ceux de l'inquiſition ; il s'en eſt repenti lorſqu'il n'étoit plus tems.

L'on peut aſſurer qu'il ne ſévira déſormais d'une maniere auſſi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, ſi un pareil inſenſé ſe repréſentoit, ce dont on doute très-fort.

On a l'air d'un ſot écolier qui n'a rien vu & rien entendu, quand on ſe met à déclamer contre les myſteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui faſſent des plaiſanteries ſur la meſſe. La dit qui veut, l'entend qui veut ; on ne parle plus de cela.

CHAPITRE IX.

La Fête-Dieu.

LA Fête-Dieu eſt la fête la plus pompeuſe du catholiciſme. Paris ce jour-là eſt propre, ſûr, magnifique & riant ; on voit que les égliſes poſſedent beaucoup d'argenterie, ſans compter l'or & les diamans, que les ornemens ſont d'une richeſſe peu commune, & que le culte enfin coûte & a coûté exceſſivement au peuple ; car tous ces tréſors ſtagnans ont été pris ſur lui.

ON dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la proceſſion de Saint-Sulpice, deux chevaliers de Saint-Louis careſſer l'orgueil & le faſte des cardinaux, en portant l'extrêmité de leurs longs manteaux rouges, à-peu près comme des laquais portent la queue à une ducheſſe. Seroit-il poſſible que des guerriers décorés, à l'appas d'une médiocre ou forte récompenſe, euſſent pu ſe réſoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation !

QUI ne croiroit, en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun incrédule dans ſon ſein ? Tous les ordres de l'Etat environnent le Saint-Sacrement, toutes les portes ſont tapiſſées, tous les genoux fléchiſſent, les prêtres ſemblent les dominateurs de la ville, les ſoldats ſont à leurs ordres, les ſurplis commandent aux habits uniformes, & les fuſils meſurant leurs pas, marchent à côté des bannieres. Les canons tirent ſur leur paſſage, la pompe la plus ſolemnelle accompagne le cortege ; les fleurs, l'encens, la muſique, les fronts proſternés, tout feroit croire que le catholiciſme n'a pas un ſeul adverſaire, un ſeul contradicteur ; qu'il regne, qu'il commande à tous les eſprits..... Eh bien ! l'on a admiré la marche & l'ordre de la proceſſion, le dais, le ſoleil, les coups d'encenſoirs, qui jailliſſent à tems égaux, la beauté des ornemens ; l'on a entendu la muſique militaire entrecoupée de fréquentes & majeſtueuſes décharges ; l'on a compté les cardinaux, les cordons-bleus, les évêques, les préſidens en robe rouge, qui ont aſſiſté à cette ſolemnité ; l'on a comparé les chaſubles & les chappes des différentes paroiſſes ; l'on a parlé des repoſoirs. Voilà ce qui a frappé tous les eſprits ;

voilà ce qui a attiré leur reſpect & leurs hommages.

Le marquis de Brunoy, fils du banquier Montmartel, riche de vingt-ſix millions, dépenſoit à Brunoy cent mille écus pour le repoſoir & la proceſſion de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'égliſe, il raſſembloit de tous côtés des eccléſiaſtiques, qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques, & qu'il traitoit enſuite d'une maniere ſplendide. Comme ſes parens ſollicitoient ſon interdiction, à raiſon ſur-tout de ce faſte religieux, il répondit au juge qui lui faiſoit ſubir un interrogatoire : " Si j'avois donné cet argent à une courtiſanne, on ne l'eût pas trouvé „ mauvais; je l'ai appliqué à la décoration du „ culte catholique, dans un royaume catholique, & l'on m'en fait un crime „.

Ce millionaire a été interdit ſur la requête de ſes parens. Les détails de ſon procès ſont infiniment curieux, & le caractere du marquis de Brunoy eſt un phénomene moral.

CHAPITRE X.

Proteſtans.

LES proteſtans avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir quatorze mille perſonnes ; ils y tinrent leurs ſynodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le ſage édit de Nantes donné par Henri IV ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruiſit le temple en cinq jours.

ON imagina d'établir ſur ces ruines un couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu contre la foi de la préſence réelle du corps de Notre-Seigneur J. C. dans l'Euchariſtie.

AUJOURD'HUI les proteſtans n'ont plus de temple ; ils vont chez les ambaſſadeurs proteſtans : ils ſont néanmoins en très-grand nombre, & compoſent un ſixieme de la ville. Ils n'inſultent en aucune maniere au culte reçu, ni

à ceux qui le profeſſent ; ils ſont paiſibles, laborieux, & attendent en ſilence un changement que les lumieres morales & politiques doivent infailliblement amener.

POURQUOI le Parlement de Paris, ſollicité par l'autorité royale d'aſſurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiverſé dans l'accompliſſement de ces vues ſages & paternelles ? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à celle des maitriſes ? ..... J'examinerois le *pourquoi ;* mais mon ſujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.

CHAPITRE XI.

Liberté Religieuſe.

LA liberté religieuſe eſt au plus haut degré poſſible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans ſur une paroiſſe ſans y mettre le pied, & ſans connoître le viſage de votre curé : vous aurez ſoin toutefois d'y rendre le pain beni, d'y faire baptiſer vos enfans ſi vous en

en faites, & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique, que tout citoyen devroit tripler de lui-même. Quand vous ſerez malade, le curé ne viendra point vous troubler, à moins qu'il ne ſoit impoli, ou que vous ne ſoyez un homme célebre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez, ſi ſa viſite vous deplait trop fort.

Le prêtre n'entre plus que chez le petit peuple, parce que cette claſſe n'a point de portier. Chez tout autre malade, on attend qu'il agoniſe : alors on envoie la paroiſſe ; le prêtre accourt avec les Saintes-Huiles ; il n'y a plus perſonne ; la bonne intention eſt réputée pour le fait.

On commande un convoi de cent piſtoles, & l'on a à l'enterrement un ſimulacre de confeſſeur en robe théologale, qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaiſance. Le curé, le confeſſeur, les héritiers, tout le monde eſt content : ainſi le ſage décampe à petit bruit pour l'autre monde, il y aborde en *louvoyant*, ſans trop choquer les uſages de celui-ci, & ſans cauſer des ſcandales.

Il y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitie. On ne voit dans les égliſes que les perſonnes qui veulent bien les fréquenter. Elles ſont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes compoſent toujours les trois-quarts au moins de l'aſſemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs un peu renommés, pour juger leur ſtyle, leur éloquence & leur débit.

On diſoit à un évêque, de quoi vous plaignez-vous ? Avez-vous vu un ſeul ſacrilege ? Un ſeul philoſophe a-t-il troublé le moindre cathéchiſme ? Ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un ſeul argumentateur ou contradicteur ? Ils ont conſtamment joui du plus beau droit poſſible, celui de n'être jamais interrompus, quoiqu'il diſent..... L'évêque reprit : *Plût à Dieu qu'il y eût de tems en tems quelques ſacrileges ! On penſeroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de reſpect.*

On n'a refuſé la ſépulture (que je ſache) qu'à M. de Voltaire, & le curé de Saint-Sulpice a fort mal-entendu ce jour-là les intérets de ſa religion. Dix autres curés, à ſa place, l'auroient

enterré, parce qu'il étoit mort; ils l'auroient enterré de plus comme converti & bon catholique, & ils auroient très-bienfait.

Son corps n'en a pas moins été dépoſé en terre ſainte; & ſi on lui a refuſé un ſervice à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'égliſe catholique, par ordre du roi de Pruſſe, bon plaiſant quand il s'en mêle. Le ſang de l'agneau a coulé ſur la tombe de l'auteur de Mahomet; le parti opiniâtre des philoſophes n'en a pas eu le démenti; il a obtenu la meſſe pour le repos de ſon ame, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage; car tel eſt leur plaiſir.

Les juifs, les proteſtans, les déiſtes, les athées, les janſéniſtes, non moins coupables aux yeux des moliniſtes, les *rienniſtes*, vivent donc à leur fantaiſie. On ne diſpute plus nulle part ſur la religion; c'eſt un vieux procès définitivement jugé, & il étoit bien tems, après une inſtruction de tant de ſiecles. Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un prêtre dans une ſociété: il fait ſon métier gaiement, ainſi qu'un officier fait le ſien. On ne ſcandaliſe plus perſonne, & l'on n'eſt plus ſcandaliſé.

QUAND il arrive un *Jubilé*, on court les égliſes *par ton* ; mais cette ferveur eſt paſſagere, & ceux qui ont voulu ſe montrer *du nombre des croyans* pour ſe diſtinguer, oublient trois mois après leur rôle, & retombent dans l'inſouciance générale, qui caractériſe aujourd'hui, à ce ſujet, tous les hommes de la capitale qui ne ſont pas peuple.

LES lumieres ont amené ce calme deſirable, & le fanatiſme eſt réduit à ſe dévorer lui-même. On n'entend plus parler du janſéniſme & du moliniſme, que dans quelques maiſons obſcures, où regnent la ſottiſe & l'hypocriſie, & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaiſirs du monde, s'occupent de ces vieilles diſputes devant les habitues de paroiſſe, directeurs nés de la canaille, & preſque confondus avec elle.

CHAPITRE XII.

Plébéiens.

MAIS auſſi la *liberté politique*, qui ſeroit encore plus précieuſe à Paris, eſt nulle. Je ſuppoſe que l'on veuille reſuſciter parmi nous le nom de *plébéiens :* eh bien ! cela ſeroit impoſſible, parce qu'il n'y auroit aucun ſens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire *le plébéien François*, ainſi que l'on dit le *plébéien Anglois*. Le plébéïen n'exiſte pas à Paris : il eſt peuple, populace ou bourgeois ; il a des titres, des maiſons, des privileges ou des charges ; mais il n'a point d'exiſtence politique : il n'a ni l'habitude, ni le pouvoir d'expoſer ſans contrainte ſa haine ou ſon mécontentement. Le plébéïen Anglois juge, pour ainſi dire en corps, ſes intérêts & ſes guides : il a un caractere de raiſon & de rectitude. Le peuple de Paris, pris en maſſe, n'a point cet inſtinct ſûr qui démêle ce qui lui ſeroit convenable, parce qu'il manque d'inſtruction, qu'il ne ſait point lire, ainſi que le plébéïen Anglois.

COMME il ne jouit point de la liberté de la preſſe, il manquera long-tems de capacité; il eſt voué à l'ignorance. Son patriotiſme n'étant pas éclairé, eſt néceſſairement foible : on ne connoît que des ſaillies qui ſe refroidiſſent. Il n'a pas même la liberté de ſe livrer à ſes affections : l'on redouteroit peut-être ſes applaudiſſemens autant que ſes murmures.

PARIS enfin n'a point de bouche publique, par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du ſouverain ; elle ſort d'une maniere timide & détournée, du ſein du petit nombre qui, ſupportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les mépriſes du gouvernement.

AINSI point d'activité, point d'énergie pour les choſes publiques, parce que le peuple n'a pas le droit de parler & d'être écouté. Il ſait très-bien qu'on métamorphoſeroit en attentat ſéditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légere, la moindre impatience, & il ſe rend ſimple ſpectateur des opérations miniſtérielles. Auſſi la ſtupidité & l'ignorance po-

litique ſont le caractere de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe, & je n'en excepte aucun.

CHAPITRE XIII.

Capitation.

TOUTE tête laïque la paie, même le dauphin de France, comme premier ſujet. Jean-Jacques Rouſſeau s'étoit obſtiné à ne point payer de capitation, allégant que le bureau de la ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *ſoixante mille francs* pour ſon Devin du village.

ON étoit ſur le point d'envoyer garniſon dans ſon grenier, lorſque le receveur, averti à tems, porta le cas litigieux au tribunal du prévôt des marchands, échevins & quarteniers. Il y eut aſſemblée, & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettroit généreuſement les *trois livres douze ſols* de capitation (1) à l'auteur d'Emile.

(1) C'eſt la taxe ordinaire d'une ſervante.

J'OSE atteſter ce fait, ayant été témoin des pourſuites & de la réſiſtance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à ſa femme & à ſes amis de payer pour lui au bureau, ſous peine d'encourir ſon indignation éternelle. On lui objectoit que la garniſon n'avoit point de reſpect pour les grands écrivains, quels qu'ils fuſſent. *Eh bien!* répondit-il, *ſi l'on s'empare de ma chambre & de mon lit, j'irai m'aſſeoir au pied d'un arbre, & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire, comme il le diſoit: heureuſement qu'on reconnut à tems quel homme pauvre & illuſtre on pourſuivoit. Il demeuroit alors au cinquieme étage, rue Plâtriere, non loin de la grande poſte.

CET impôt, qui n'a point un titre honorable, alarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées*, parce qu'il frappe directement l'individu, & qu'il ſoumet ſa perſonne. Il rapporte peu en comparaiſon des autres impoſitions. Il ne diſpoſe pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil; mais grace au travail financier, il prend depuis quelques années un accroiſſement arbitraire, qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable, ſi la voix des

réclamations n'étoit pas ouverte. Le prévôt des marchands eſt juge en cette partie ; & il fait droit aux requêtes, quand on s'y prend de bonne heure

A cette capitation ſe joignent les quatre ſols pour livre, & la taxte impoſée pour le rétabliſſement du palais, &c. Tout cela compoſe un ſecond impôt, preſque équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de la raiſon & de l'humanité, l'impôt ſeroit aſſis ſur les arts & le luxe ; tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville, & l'on ne demanderoit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas ſa capitation, il n'y auroit pas *d'exécution civile*, c'eſt-à-dire, qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre ſur le carreau ; mais il y auroit *exécution militaire*. Le receveur, au nom du roi de France, vous enverroit *garniſon*, & vous auriez chez vous des ſoldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la ſoupe dans votre âtre.

L'OPÉRA donne tous les ans quelques repré-

ſentitions extraordinaires pour la *capitation des acteurs* : ainſi ils paient en monnoie de ſinge, c'eſt-à dire, en ſauts & en gambades : le ſurplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente ſols*, & l'on envoie des commandemens *de par le Roi*, dans des recoins placés ſous des ruines, & ouverts à tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres paient le tribut avec des poux ; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle s'acquitteroient beaucoup plus facilement ſelon la méthode indienne.

CHAPITRE XIV.

Filles d'opéra.

L'ARGENT coule pour des fêtes, pour des ſpectacles, pour les frivoles jouiſſances du luxe. L'opéra ſur-tout eſt entretenu à grands frais, pour efféminer les courages, fondre les têtes fortes de la Nation dans le creuſet de la volupté, & les couler en molleſſe.

On n'a rien épargné. L'art des enchantereſſes prodigue ces molles poſtures, qui jettent l'étincelle des deſirs dans de jeunes organes. La hardieſſe de leurs regards, qui devroit révolter, invite une folle jeuneſſe. On oublie que ces beautés ſont à prix d'or, & qu'elles ont des rivales qui ne ſont point vénales. On leur prête mille graces piquantes, parce qu'elles ſemblent pleines du Dieu qu'elles célebrent & qu'elles chantent, & ce n'eſt que dans leur bras qu'on ſe déſabuſe de leurs charmes. Toute victime de la débauche eſt toujours une froide prêtreſſe de l'amour.

Une fille eſt enlevée au pouvoir paternel, dès que ſon pied a touché les planches du théatre. Une loi particuliere rend vaines les loix les plus antiques & les plus ſolemnelles. Cette fille d'opéra ſe montre aux foyers toute reſplendiſſante de diamans: elle eſt reſpectée de ſes compagnes, à raiſon de ſa robe éclatante, de ſa voiture légere, de ſes chevaux ſuperbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles, ſelon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute, elle traite avec

les airs d'une femme de qualité, le bijoutier ſéduiſant & l'induſtrieuſe marchande de modes. Le magiſtrat déride ſon front en ſa préſence, le courtiſan lui ſourit, le militaire n'oſe la bruſquer. Sa toilette eſt tous les matins ſurchargée de nouveaux préſens : le Pactole ſemble rouler éternellement chez elle.

MAIS la mode qui l'éleva vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'appercevoit pas, qu'elle dédaignoit, ſe met inſolemment ſur les rangs, brille, l'éclipſe, & la fait déſerter ſon ſallon. La courtiſanne ſuperbe, quoiqu'ayant encore de la beauté, ſe trouve l'année ſuivante ſeule, avec des dettes immenſes. Tous les amans ſe ſont enfuis ; & quand ſes affaires ſeront liquidées, à peine aura-t-elle de quoi payer ſa chauſſure & ſon rouge.

CHAPITRE XV.

Répugnance pour le mariage.

TANDIS que tant de filles jouiſſent d'une liberté licencieuſe, & qui ne tourne pas même au profit de la population, que ferez-vous de ce nombre infini de filles, ſous l'aîle de leurs parens, auſteres gardiens de leur pudicité, & qui ſont condamnées par leur indigence ou par leur ſotte fierté, à paſſer leur vie dans le célibat ? Ne ſont-elles pas inceſſamment ſur le bord de l'abyme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche ?

LA beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, ſi une dot ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre légiſlation, puiſque les hommes fuient & redoutent de ſigner le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abuſée.

Ou les femmes ont agi contre elles-mêmes en ſe livrant au luxe, ou nous ne ſommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes ſans dot; les hommes ne ſe marient plus ou ne ſe marient qu'à regret. Quel renverſement dans l'ordre ſocial, & quel eſt le remede à apporter à ce vice politique!

Comment n'y auroit-il pas des célibataires dans une ville où le vice trouve tant de facilités, & comment la diſſipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-ils pas les hommes, ſur les ſuites d'un nœud que l'uſage tourne en ridicule, que les loix ne protegent que quand le mal eſt fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au ſcandale!

Détaillons dans les chapitres ſuivans ce qui fait, pour ainſi dire, du mariage *un objet de dériſion.* Tout l'avantage eſt pour le vice; & que reſte-t-il à la vertu?

CHAPITRE XVI.

Le nom que vous voudrez.

LA foule nombreuſe des courtiſannes qui arrêtent dans leurs filets la jeuneſſe la plus brillante, & qui l'enlevent aux autres femmes, a fait naître à Paris une eſpeçe de femmes qui, ſans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'auſtere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même aſſurance dans le maintient, mais le regard à-peu-près auſſi complaiſant : elles ne reçoivent point d'argent, mais elles acceptent des bijoux, qui ont un air de décençe. Elles déclament affreuſement contre les *filles*, leurs rivales & leurs ennemies ; mais tantôt elles ont perdu au jeu, elles ſe plaignent tout bas d'être ruinées, & on leur prête ſecrétement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles ſavent craindre & non reſpecter.

L'HOMME qui veut les poſſéder n'aura guere que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boîtes, parce que l'or ne ſera point de

plusieurs couleurs, & qu'il est indispensable que la mode à cet égard soit constamment suivie.

La mode autorise que ces femmes se montrent au bal, au colisée, aux spectacles, & qu'on ne dise pas en les rencontrant; *c'est une telle*, mais *c'est Madame une telle, à qui M*** donne le bras.* Malheur à qui voudroit en médire! tout le cercle des bonnes amies qui, de proche en proche, se prolonge jusqu'à l'infini, pendroit feu, & toutes les fois que le médisant se présenteroit quelque part, on auroit des migraines à son service; il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangemens de société; & pour se servir du terme reçu, un *monstre.* Cette épithete m'avertit de clorre bien vîte le chapitre.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

De certaines femmes.

Si les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace paſſionnée & leurs amoureux tranſports ? La nature leur a donné la pudeur, qui eſt une ſuite du défaut de forces qui leur ont été ſagement refuſées. Aujourd'hui certaines femmes, par déſœuvrement, par curioſité & ſur-tout par ambition, ne s'interdiſent point l'attaque, mais le ſyſtême de la nature n'eſt pas rompu pour cela ; les hommes ont le droit de refuſer, ou en ſont quittes pour une *paſſade*.

Ce petit chapitre ne ſera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence : ailleurs il ne le ſera que trop. Je n'ai donc pas beſoin de l'achever. C'eſt bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes ; mais je peins Paris.

CHAPITRE XVIII.

Des filles publiques.

ELLES ſe donnent après tout pour ce qu'elles ſont ; elles ont un vice de moins, l'hypocriſie ; elles ne peuvent cauſer les ravages qu'une femme libertine & prude occaſione ſouvent ſous les fauſſes apparences de la modeſtie & de l'amour. Malheureuſes victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parens, rarement déterminées par un tempérament fougueux, elles ne s'offenſent, ni de l'outrage, ni du mépris ; elles ſont avilies à leurs propres yeux ; & ne pouvant plus régner par les graces de la pudeur, elles ſe jetent du côté oppoſé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

MAIS il y a encore des degrés dans cet abyme de corruption ; l'une ſe livre tout à la fois au plaiſir & à l'argent ; l'autre eſt une brute qui n'a plus de ſexe, & qui ne ſent pas même la dériſion qu'elle inſpire.

Nous n'offenſerons pas ici les oreilles chaſtes, ni les yeux de l'innocence, en leur préſentant les ſcenes de la débauche & de la crapule ; nous tairons les fantaiſies du libertinage, les ſaillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à quarante mille proſtituées. Elles vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, M. Rétif de la Bretonne, en a tracé le tableau dans ſon *Payſan perverti :* les touches en ſont ſi vigoureuſes, que le tableau en eſt révoltant ; mais il n'eſt malheureuſement que trop vrai. Arrêtons-nous, & gardons-nous d'épouvanter les imaginations ſenſibles ; car les déſordres voilés de l'humanité ne ſont pas bons à mettre au grand jour.

Diſons ſeulement que le nombre des filles publiques ne favoriſant que trop le déſordre des paſſions, a donné aux jeunes gens un ton libre qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de ſorte que dans ce ſiecle ſi poli, on eſt groſſier en amour.

Nous ſommes ſi éloignés de la galanterie ingénieuſe de nos peres, que notre converſa-

tion avec les femmes que nous eſtimons le plus, eſt rarement délicate. Elles abondent en mauvaiſes plaiſanteries, en équivoques, en narrations ſcandaleuſes. Il ſeroit tems de corriger ce mauvais ton ; c'eſt aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de ſouffrir, ſous peine de paſſer pour *bégueules*.

Les paſſions honteuſes & publiques portent avec elles leur contre-poiſon, & ne ſont pas peut être ſi difficiles à réprimer que celles dont le déréglement paroît excuſable ; en ſorte que je croirois qu'une *fille publique* eſt plus près de devenir honnête femme que la *femme galante*.

Mais le ſcandale des filles publiques eſt pouſſé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût ſi viſible, ſi affiché ; il faudroit reſpecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

Comment un pere de famille, pauvre & honnête, ſe flattera-t-il de conſerver ſa fille innocente & intacte dans l'âge des paſſions, lorſque celle-ci verra à ſa porte une proſtituée

miſe élégamment, attaquer les hommes, faire parade du vice, briller au ſein de la débauche, & jouir ſous la protection des loix mêmes, de ſa licence effrénée? Le retour qu'elle fera ſur elle-même lui dira qu'il n'y a aucun prix ſolide attaché à l'exercice de la vertu, & elle ſe laſſera de ſe combattre elle même: la raiſon ne pourra point lui faire appercevoir diſtinctement les avantages qui réſultent de la ſageſſe; elle ne verra que l'exemple le plus dangereux des ſéducteurs, ſur-tout pour ſon ſexe.

Aussi n'eſt-il guere poſſible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles: la corruption dans le dernier ordre des citoyens, ainſi que dans le premier, n'a preſque plus de progrès à faire.

On compte à Paris trente mille *filles publiques*, c'eſt-à-dire *vulgivagues*, & dix mille environ moins indécentes, qui ſont *entretenues*, & qui d'années en années paſſent en différentes mains. On les appelloit autrefois, *femmes amoureuſes*, *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne ſont point *amoureuſes*; & ſi elles ſont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent ſont beaucoup plus inſenſés.

LA police va chercher des *eſpionnes* dans ce corps infame. Ses agens mettent ces malheureuſes à contribution, ajoutent leurs deſordres aux déſordres de la choſe, exercent un empire ſourdement tyrannique ſur cette portion avilie, qui penſe qu'il n'y a plus de loix pour elle : ils ſe montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la vile proſtituée ; car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris, tant ils remportent le prix de la baſſeſſe ! Oui, il y a des êtres au-deſſous de ces femmes de mauvaiſe vie, & ces êtres ſont *des hommes de police*.

UNE ordonnance de police fait défenſe aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la *ſemaine* ou à la *journée*, des *robes*, des *peliſſes*, des *mantelets* & *autres ajuſtemens ;* ce qui prouve d'un côté l'extrême miſere, & de l'autre l'uſure effroyable que ces marchands ne rougiſſoient pas d'exercer ſur ces créatures, qui n'ont ni meubles, ni vêtemens, & qui ſentent la néceſſité de ſe parer, afin d'être payée à un plus haut prix ; car une *peliſſe* ſe rend plus exigeante qu'un *caſaquin*.

TOUTES les ſemaines on en fait des enlé-

vemens nocturnes, avec une facilité qui, trop exceſſive, ne ſauroit manquer de déplaire au ſpéculateur politique, malgré le mépris qu'inſpire l'eſpece que l'on traite ainſi : le ſpéculateur ſongera à la violation de l'aſyle domeſtique dans les heures de la nuit, à la foibleſſe du ſexe, aux mauvais traitemens qu'il eſſuie, & aux inconvéniens qui en peuvent réſulter, ces créatures étant quelquefois enceintes ; car le libertinage ne les diſpenſe pas toujours d'être meres.

On les conduit dans la priſon de la rue Saint-Martin, & le dernier vendredi du mois *elles paſſent à la police ;* c'eſt-à-dire, qu'elles reçoivent à genoux la ſentence qui les condamne à être enfermées à la Salpêtriere. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenſeurs. On les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long chariot qui n'eſt pas couvert. Elles ſont toutes debout & preſſées. L'une pleure, l'autre gémit ; celle-ci ſe cache le viſage ; les plus effrontées ſoutiennent les regards de la populace qui les apoſtrophe ; elles ripoſtent indécemment, & bravent les huées qui s'élevent ſur leur paſſage.

Ce char ſcandaleux traverſe une partie de la ville en plein jour, & les propos que cette marche occaſione, ſont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

LES plus *huppées* & les *matrônes*, avec un peu d'argent, obtiennent la permiſſion d'aller dans un chariot couvert.

ARRIVÉES à l'hôpital, on les viſite, & on ſépare celles qui ſont infectées pour les envoyer à Bicêtre y trouver la cure ou la mort; nouveau tableau qui s'offre à ma plume, mais que je recule encore, frémiſſant de le tracer, & non guéri de l'impreſſion horrible qu'il a laiſſé dans tous mes ſens.

O toi qui, loin des villes, reſpire en paix l'air des monts, heureux habitans des Alpes! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures & intactes, comme la neige qui couronne les ſommets reſplendiſſans de ces montagnes qui ceintrent l'horiſon; dans ce ſéjour des vertus, auſſi éloigné par tes mœurs du ſiege brillant de la corruption, que tu en es loin par tes goûts ſimples & paiſibles, ap-

prends à connoître & à mieux goûter les chaſtes embraſſemens d'une tendre épouſe, & les carreſſes d'une ſœur aimée. Tu ſais combien la pureté de l'ame & la modeſtie vraie & touchante, prêtent de charmes & d'intérêts à la beauté; quelle diſtance infinie ſe trouve entre le ſourire maniéré & le regard d'une Pariſienne, & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de ſanté, pour qui la débauche eſt encore un mot ſans idées! Ah! trop heureux républicains, conſervez tous dans vos paiſibles retraites cette pureté de mœurs, gage de la félicité & des vertus domeſtiques; pleurez ſur le jeune imprudent qui, épris d'un vain faſte, amoureux d'un luxe puéril, trompé par une liberté licencieuſe, va ſe précipiter dans les groſſieres voluptés de la capitale; retenez-le, enchaînez-le; & de peur que des mots honteux ne viennent à frapper les chaſtes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir ſans qu'elles en compriſſent toute l'étendue, dites-lui en langue non vulgaire: *Siſte miſer! ibi luxus & avaritia matrimonio diſcordi junguntur; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro; ibi horribilis cacomonades veneris tem-*

plum & voluptatum ſedes occupat ; ibi amoris ſagittæ mortiferæ & venenatæ ; ibi exercentur artes damnoſæ ſeu ſaltem vanæ & prorsùs inutiles ; ibi moventur lites & jurgia ; ibi juſtitia ipſa gladium pro miſeris tenet ; ibi miſeros agricolas excoriant & procurator & publicanus, nec miſſura cutem, niſi plena cruoris, hirundo ; ibi faſtus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget, dum vitia coronantur. Undè proverbium frequens & ſolemne : omne malum ab urbe.

On peut évaluer à *cinquante millions* par an l'argent que l'on prodigue aux *filles publiques*, en les comprenant toutes ſous cette dénomination. L'article des aumônes ne va guere qu'à *trois millions ;* diſproportion qui donne à réfléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux traiteurs, aux aubergiſtes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inſpire un profond effroi, c'eſt que ſi la proſtitution venoit à ceſſer tout-à-coup, vingt mille filles périroient de miſere, les travaux de ce ſexe malheureux ne pouvant pas ſuffire ici à ſon entretien ni à ſa nourriture. Auſſi ce débordement eſt-il comme inſéparable d'une ville populeuſe ; & une infinité de mé-

tiers ne subsistent que par la circulation rapide des especes qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire son or de son coffre, pour en acheter de jeunes attraits que le besoin lui soumet, & une passion plus forte a domté sa passion chérie. Il regrette son or, il pleure; mais l'or a coulé.

CHAPITRE XIX.

Courtisannes.

On appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamans, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, sans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente qui se vend à bas prix. Mais le caprice, le sort, le manege, un peu d'art ou d'esprit, mettent une énorme distance entre des femmes qui n'ont que le même but.

Depuis l'altiere Laïs qui vole à Long champs dans un brillant équipage (que sans sa présence licencieuse on attribueroit à une jeune ducheſſe), jusqu'à la *raccrocheuse* qui se morfond

le ſoir au coin d'une borne, quelle hiérarchie dans le même métier! Que de diſtinctions, de nuances, de noms divers, & ce pour exprimer néanmoins une ſeule & même choſe! Cent mille livres par an, ou une piece d'argent ou de monnoie pour un quart-d'heure, cauſent ces dénominations qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

On peut placer les courtiſannes entre les femmes décemment entretenues & les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies. " On les prendroit, dit-il, pour les femmes „ des courtiſans; elles ont effectivement tous „ les mêmes vices, emploient les mêmes „ ruſes & les mêmes moyens, font un métier „ auſſi déſagréable, ont autant de fatigues, „ ſont auſſi inſatiables; en un mot, leur reſ- „ ſemblent beaucoup plus que les femelles „ de certaines eſpeces ne reſſemblent à leurs „ mâles. „

CHAPITRE XX.

Le payſan perverti, par M. Rétif de la Bretonne.

J'AI renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire, à ce roman hardiment deſſiné, qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des déſordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu ſont expoſées dans une capitale diſſolue. Cet ouvrage doit être ſalutaire, malgré ſes peintures trop nues & trop expreſſives, parce qu'il n'eſt pas un pere en province qui, d'après cette lecture, ne fixent conſtamment ſon fils auprès de lui; & c'eſt un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfans à Paris, où ils viennent ſe perdre & ſe corrompre.

LES villes du ſecond & du troiſieme ordre ſe dépeuplent inſenſiblement, & le gouffre immenſe de la capitale dévore non-ſeulement l'or des parens, mais encore l'honnêteté & la

vertu native de leurs fils, qui paient cher leur imprudente curiosité.

Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie & d'expression, & dont si peu d'entr'eux sont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, & nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & qui ne savent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappans & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoresque.

Est ce que le regne de l'imagination seroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne sauroit plus s'enfoncer dans ces compositions vastes, morales & attachantes, qui caractérisent les ouvrages de l'abbé Prevost & de son heureux rival, M. Rétif de la Bretonne ? On se consume aujourd'hui sur des hémistiches, *nugæ canoræ :* on pese des mots ; on écrit des puerilités académiques : voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux ! Que nous devenons secs & étroits !

Il reſte à une plume douée de cette énergie, un tableau neuf à tracer. Une mere malheureuſe, qui ſe trouve preſſée entre la famine & le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant ſa fille, qui combat longtems, qui triomphe & qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ſes ſouffrances, & qui attendoient d'elle ce ſacrifice horrible & forcé, elle meurt avec la conſcience de la vertu, il eſt vrai ; mais ſa mort eſt ſans fruit. Le lendemain de ſon trépas, ſa fille tombe dans les embûches du vice, ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il eſt du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé, ſans doute, des meres faciles & criminelles, & à un tel point, que je n'oſe ici l'écrire ; mais il ſaura en même tems qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la claſſe des fictions imaginaires.

CHAPITRE XXI.

Bal de l'Opéra.

LE bal de l'opéra entretient cette licence, la conſacre par une ſorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réſervés à ſe livrer au goût univerſellement avoué. Il eſt réputé très-beau, quand on y eſt écraſé: plus il y a de cohue, & plus on ſe félicite le lendemain d'y avoir aſſiſté.

QUAND la preſſe eſt conſidérable, les femmes ſe jetent dans le flux & le reflux, & leurs corps délicats ſupportent très-bien d'être comprimés en tout ſens au milieu de la foule, qui tantôt eſt immobile, & tantôt flotte & roule.

IL faut avoir bien peu d'eſprit, dit-on, pour n'en avoir pas ſous le maſque; ce qu'on y entend eſt cependant beaucoup moins ſpirituel que ce qui ſe dit dans nos cercles. On n'y parle point des perſonnes ni des événemens, & tous les

les propos deviennent vagues, futiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un seul bal un *franc parler absolu*, cela seroit très-piquant.

Les filles entretenues, les ducheſſes, les bourgeoiſes ſont cachées ſous le même domino, & on les diſtingue; on diſtingue beaucoup moins les hommes, ce qui prouve que les femmes ont en tout genre des nuances plus fines & plus caractériſées.

Il régnoit autrefois dans les bals une groſſe gaieté; il n'y en a plus: on s'obſerve ſous le maſque autant que dans la ſociété.

J'ai vu à Paris un bal où cinquante **** avoient ſous leurs dominos ſix coups à tirer. Il eſt vrai qu'on ne le ſut que le lendemain, mais il faut avouer que c'étoit un ſingulier bal que celui-là.

C'est au bal, vers le matin, que l'on peut dire qu'à Paris, ſur-tout, l'on rencontre des laideurs aimables.

Je ſuis fâché qu'on y perde inſenſiblement

cette tournure attentive & polie, que l'on doit aux femmes dans toutes les circonſtances, & ſur-tout dans une aſſemblée publique.

LES calambours y circulent. Qu'eſt-ce qu'un Calambour, me demandera un étranger ? C'eſt ce qu'un ſot trouve bien plus facilement qu'un homme d'eſprit.

QUAND un carme, un cordelier, un bénédictin s'échapant du cloître, a pu aſſiſter une fois au bal de l'opéra ſans être vu ni reconnu, il s'eſtime le plus heureux des hommes ; il ne ſait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets, qui courent tout le jour en habit violet, ſont blaſés ſur ce divertiſſement.

LA ſeule choſe que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agiſſoit de l'affaire la plus importante, c'eſt *un quadrille*. J'ai été ſtupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

ON ſait que l'on envoie une poupée pour ſervir de modele chez l'etranger ; mais ſait-on que dans une lettre on envoie le plan d'un ballet, d'une contre-danſe variée par mille

figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec juſteſſe & préciſion à cinq cents lieues de diſtance ?

Le bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra ſa place dans l'hiſtoire, en ce qu'il aura ſervi à prouver que, malgré les changemens des ſiecles, les anciens uſages reviennent rapidement ſur leurs pas, lorſque quelques circonſtances frappantes rappellent le génie national.

On donne ſix livres par tête pour entendre une ſymphonie bruyante & monotone ; mais on ſe ſert de ſpectacle les uns aux autres. Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuie ; mais on y va pour dire le lendemain : j'allai hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.

CHAPITRE XXII.

Les Demoiſelles.

RIEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs, que *notre comédie*, où l'on fait l'amour à des *demoiſelles*. Notre théatre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *demoiſelles* ; elles ſont enfermées dans des couvens juſqu'au jour de leurs noces. Il eſt moralement impoſſible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais ſeules ; & il eſt contre les mœurs d'employer tout ce qui reſſembleroit à la ſéduction. Les filles de la haute bourgeoiſie ſont auſſi dans des couvens ; celles du ſecond étage ne quittent point leur mere, & les filles en général n'ont aucune eſpece de liberté & de communication familiere avant le mariage.

IL n'y a donc que les filles du petit bourgeois, du ſimple marchand & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir, & conſéquemment de faire l'amour à leur guiſe. Les

autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parens. Le contrat n'eſt jamais qu'un marché, & on ne les conſulte point. On appelle *griſettes*, les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres, de couturieres.

PLUSIEURS d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra. Elles ſont plus réſervées & plus décentes ; elles ſont ſuſceptibles d'attachement : on les entretient à peu de frais, & on les entretient ſans ſcandale. Elles ne ſortent que les dimanches & fêtes, & c'eſt pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*, qui dédommage de l'ennui de la ſemaine ; car elle eſt bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au ſoir. Celles qui ſont ſages amaſſent de quoi ſe marier, ou épouſent leur ancien amant. Les autres vieilliſſent l'aiguille à la main, ou ſe mettent en maiſon.

OR, un auteur comique devroit être fort attentif ſur toutes ces convenances, & ſavoir qu'une déclaration d'amour ne ſe fait jamais à une demoiſelle, que lorſqu'on y eſt autoriſé par le vœu des parens ; & le mariage alors eſt

ordinairement arrêté. Ainſi nos auteurs modernes, en faiſant de toutes les *amoureuſes* de théatre des filles de qualité ; n'ont peint que les amours des *griſettes*.

Ils doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les uſages. Mais auſſi, pourquoi dans toutes les comédies *des filles de qualité*, ainſi que des *Comtes* & *Marquis*, tandis qu'un étage plus bas la ſcene devient plus variée, plus plaiſante, plus animée ? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie, de même on a créé un autre jargon pour la comédie : & ni les Rois, ni les gens de qualité ne reconnoiſſent là leur idiôme. C'en eſt un que l'auteur s'eſt fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ſes pieces.

CHAPITRE XXIII.

Galanterie.

ELLE remplace l'amour qui régnoit encore à Paris il n'y a pas plus d'un ſiecle. Du tems de Louis XIV, on mettoit dans ſes goûts de la décence & de la délicateſſe.

LES fortes paſſions ſont rares aujourd'hui ; mais auſſi n'ont-elles pas ce caractere farouche, qui faiſoit ſuccéder la vengeance à la tendreſſe, & les crimes aux plaiſirs les plus doux. On ne ſe bat plus pour les femmes ; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

CE que l'imagination, ou exaltée ou trompée, avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé : & à conſidérer le changement d'un œil philoſophique, l'amour que nous avons adopté convient à la foibleſſe de notre caractere, & au peu de beſoin que nous avons de ſentir notre ame s'élever & prendre un certain reſſort. Nous nous paſſons de force & de gran-

deur dans tout le reſte : pourquoi en mettrions-nous dans l'amour ?

On ne voit plus un amant délaiſſé, chercher dans le poiſon un remede à ſes maux : il y en a de plus doux ; & l'inconſtance (que je ne prétends pas juſtifier) vaut cependant mieux que les mouvemens frénétiques, qui tenoient encore plus à l'orgueil perſonnel qu'à la vraie tendreſſe.

Il ſeroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres paſſions. La patrie & la ſociété y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un ſeul objet, lui tout ſacrifier, c'eſt perdre ſa liberté, c'eſt livrer à une ſorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la logique reçue.

L'estime vraie & ſentie (ajoute-t-on), quand elle eſt perpétuée, ſuppoſe bien plus de vertus dans l'objet aimé : & une femme qui ſent avec délicateſſe, eſt plus jalouſe d'inſpirer un tel ſentiment, que d'attirer les hommages uniquement attribués à ſes charmes, parce que ces hommages s'évaporent & ne ſont pas dus

à ſon ame. C'eſt ainſi que l'on prétend juſtifier nos mœurs ; mais la patrie dont on parle y a tout perdu.

L'AMOUR, proprement dit, n'eſt donc plus à Paris, ſi nous oſons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne ſoumet que nos ſens, ſans tyranniſer la raiſon ni le devoir ; auſſi éloigné de la débauche que de la tendreſſe, décent dans ſes vivacités, quand il peut l'être, & délicat dans ſon inconſtance. Il n'exige point de ſacrifices qui nous coûteroient trop chers. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les momens qui ſont conſacrés au devoir ; il reſpecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les reſſerre : enfin, il fait paſſer l'honneur avant tout, & proſcrit également toute foibleſſe & toute lâcheté.

LE légiſlateur pourroit effacer aujourd'hui de ſon code les loix contre la violence. Nos Lucrèces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le ſéducteur ne l'eſt que pour celle qui veut bien être ſéduite, & la véritable vertu peut ſe conſerver intacte au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon

ſiecle de l'abſence d'un tel vice ? Je ne le crois pas, parce qu'il ſuppoſe l'anéantiſſement de pluſieurs vertus. Le viol prouvoit, ainſi que le ſacrilege, que les femmes & les autels étoient religieuſement adorés.

L'AMOUR ne ſera donc point appellé parmi nous le bourreau des cœurs ? Toujours content, toujours folâtre, il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légéreté, que ſes atteintes ne bleſſent que les cœurs qui conſentent à être bleſſés.

JE dis qu'en ôtant à cette paſſion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talens. A en juger par l'hiſtoire, les forfaits ſanglans étoient comme inſéparables des affections profondes, jalouſes & vindicatives, qui tyranniſoient nos aïeux : ainſi tout eſt compenſé.

LES grandes paſſions, diſent les apologiſtes du ſiecle, ſont aſſez incompatibles avec le bonheur: il n'appartient qu'à elles, il eſt vrai ; mais le bonheur eſt ſi rare, qu'il vaut mieux prendre en légere monnoie la ſomme des plaiſirs.

N'ayant plus de grandes choſes à faire, nous n'avons pas beſoins de fortes paſſions.

CHAPITRE XXIV.

Des femmes.

LA remarque de Jean-Jacques Rouſſeau n'eſt que trop vraie, que les femmes à Paris, accoutumées à ſe répandre dans tous les lieux publics, à ſe mêler avec les hommes, ont pris leur fierté, leur audace, leur regard & preſque leur démarche.

AJOUTONS que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuſes d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les ſollicitations, aſſiegent les miniſtres, fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux, leurs regiſtres; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amans, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les paient.

ON voit beaucoup de femmes qui diſent

d'après Ninon : *Je me ſuis fait homme.* Auſſi une inſultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique & offenſant.

JAMAIS autrefois en parlant du ſexe, on ne diſoit *les femmes ;* on auroit proféré une expreſſion groſſiere.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a dit des choſes ſi dures aux femmes de Paris, que je n'oſe même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je penſe, en effet, qu'il s'y trouve beaucoup de femmes ſenſées, véritablement ſenſibles aux nobles procédés, & capables de la plus grande conſtance en amitié. Mais en amour..... Oh ! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui ſeul a ſu leur plaire, en ne les flattant pas.

MILORD CHESTERFIELD, après avoir encenſé de ſon mieux notre nation, a fini par dire à l'oreille de ſon fils, que les femmes parmi nous ſont de grands enfans qu'il faut amuſer avec deux hochets, la vanité & la galanterie.

NOUS avons des mines charmantes, des yeux

vifs & malins, des phyſionomies gracieuſes & fines, des têtes ſpirituelles ; mais on compte les belles têtes, & elles ſont exceſſivement rares.

POURQUOI les femmes aiment-elles la capitale ? parce qu'elles y ſont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez-leur de la campagne, elles ne déguiſent pas l'averſion qu'elles reſſentent pour ce ſéjour ſolitaire, où elles ſe ſentent bien moins puiſſantes.

QUELQUE impérieuſe que puiſſe être une femme Pariſienne, elle reconnoîtra toujours l'aſcendant de l'homme ſur elle, ſi celui-ci ſait être ferme & prudent. C'eſt le mari qui fait la femme. Mais comme les trois-quarts des hommes ſont ſans caractere, ſans force, ſans dignité, il y a une foule de femmes diſſipées, dépenſieres, galantes, & inſolemment altieres.

C'EST le principal défaut de nos femmes que l'orgueil, le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange, parce que la femme, quelle qu'elle ſoit, ne peut jamais imprimer à ſon regard l'inſolence ou l'injure, ſans perdre de ſes graces,

de ſa dignité & de ſon empire réel. La nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-deſſus d'un homme, par ſon geſte ou par ſon accent, ſous peine à l'inſtant même de paroître odieuſe & ridicule. Rien ne la diſpenſe de cette ſubordination éternelle, fût-elle ſur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les paſſions deſpotiques & même orgueilleuſes : mais il ne lui eſt pas permis d'être inſolente envers un homme, c'eſt-à-dire, d'oſer mépriſer ſon maître.

Les femmes qui ne comprennent guere une idée politique, pour peu qu'elle ſoit vaſte & un peu compliquée, ont des notions admirables ſur l'ordre & l'économie domeſtique. Elles ſont précieuſes chez un peuple qui vient de naître, & en même tems chez celui qui eſt tout-à-fait corrompu Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maiſons, le mal que la légiſlation fait au-dehors.

Chez les républicains, les femmes ne ſont que des ménageres. Mais les femmes ſont pleines de lumieres, de ſens & d'expérience. Lorſque la nation n'exiſte point encore, ou bien lorſ-

qu'elle n'exiſte plus, c'eſt alors qu'il faut les conſulter : car étrangeres aux liens du patriotiſme, elles tiennent merveilleuſement les doux liens de la ſociabilité.

VOILA leur véritable empire à Paris. Elles ſont riantes, douces & aimables, tant qu'elles repréſentent. Dans l'intérieur domeſtiques elles font payer à ce qui les environne la contrainte qu'elles s'impoſent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe, elles ſe piquent de perfectionner leurs vertus patientes, & de les ſubjuguer de toute maniere.

IL eſt néanmoins une claſſe de femmes très-reſpectables ; c'eſt celle du ſecond ordre de la bourgeoiſie. Attachées à leurs maris & à leurs enfans, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons, elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer, ſont peu brillantes, encore moins inſtruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles ſont à Paris l'honneur de leur ſexe.

LA coutume de Paris a trop accordé aux

femmes, ce qui les rend impérieuſes & exigeantes. Un mari eſt ruiné, s'il perd ſa femme. Elle aura été malade pendant dix années, elle lui aura coûté infiniment, il faut qu'il reſtitue tout à ſon decès.

DE-LA, la triſteſſe avec laquelle on ſerre des nœuds qui ailleurs ſont ſi doux.

A un certain âge, la femme qui ne ſe fait pas bel eſprit, ſe conſtitue dévote. Elle en prend la contenance, aſſiſte à tous les ſermons, court toutes les bénédictions, viſite ſon directeur, & s'imagine enſuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui faſſe de bonnes actions. Elle ſe le perſuade ſi bien, qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, & ſur-tout ceux qui impriment.

NOS femmes ont perdu le caractere le plus touchant de leur ſexe, la timidité, la ſimplicité, la pudeur naïve : elles ont remplacé cette perte immenſe par les agrémens de l'eſprit, les graces du langage & des manieres ; elles ſont plus courues, moins reſpectées : on les aime ſans croire à leur amour ; elles ont des amans & des amis. Ceux-là diſparoiſſent, & ceux-ci

ont

ont le malheur de les ennuyer. Elles ſe trouvent ſeules ſur le retour de l'âge, après avoir paſſé au milieu de tant d'hommes dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'eſtime.

Elles ont fait trop de chemin pour pouvoir revenir à leur ſexe ; il faut qu'elles ſe faſſent hommes tout à fait, au riſque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne feront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors ſera plus ſérieux.

CHAPITRE XXV.

Cocarde.

Ces mêmes femmes qui préſidoient aux tournois, qui enrichiſſoient de leurs mains les cotes-d'armes de leurs amans, qui leur préſentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire en donnant une *cocarde*. C'eſt que l'amour pour la patrie eſt d'un poids tout auſſi léger que le préſent.

LES femmes aiment-elles les hommes célebres, comment les aiment-elles? Savent-elles réellement les apprécier? Queſtions faciles à réſoudre dans le dernier ſiecle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.

CHAPITRE XXVI.

Séparations.

LE divorce n'eſt pas permis, & les plaintes en ſéparation ſont éternelles. Les voûtes du temple de la juſtice rétentiſſent des gémiſſemens qu'y portent des époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage offre une foule d'hommes que ces liens ſacrés meurtriſſent & déchirent. Ils frémiſſent contre l'indiſſolubilité d'un nœud que tous les efforts ne ſauroient rompre.

NOTRE législation, en preſcrivant un terme indéfini, n'a point ſu compoſer avec nos paſſions, ni avec notre nature. Cette loi extrême s'eſt manifeſtée ſur-tout dans les pays où l'éducation dépouillant le cœur de ſon énergie par-

ticuliere, lui a déſappris à ſentir une paſſion forte & unique.

La loi a été obligée d'accorder les *ſéparations*, beaucoup plus révoltantes que le *divorce*: car la ſéparation iſole deux êtres, & les laiſſe dans une eſpece de néant.

Le divorce, dans les pays où il eſt permis eſt infiniment plus rare que la ſéparation. Faut-il s'étonner ſi ne pouvant briſer cette loi inflexible, & liée mal-à-propos à la religion la plus auſtere, l'homme eſt parvenu, pour ainſi dire, à la ridiculiſer, en la violant tant de fois & ſi ouvertement.

Les ſéparations volontaires ſont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu inſupportable. On le délie de ſoi même, & ni les loix civiles, ni les loix eccléſiaſtiques, ne vous interrogent ſur cette déſunion, pourvu qu'aucun des contractans ne ſe plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.

CHAPITRE XXVII.

Contraſte.

LES femmes dans la capitale jouiſſent non-ſeulement de la plus grande liberté poſſible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres ſecretes & particulieres, elles ſont l'ame inviſible de toutes les affaires, elles réuſſiſſent ſans preſque ſortir de chez elles, elles déterminent la voix publique dans des circonſtances où elle ſembloit d'abord demeurer indéciſe.

QU'IL y ait une rixe entre mari & femme, le mari commence par avoir tort, & au bout de trois jours, il eſt peint des plus affreuſes couleurs. La ligue offenſive & défenſive ſe manifeſte de tous côtés: en vain les avocats, les loix, le jugement ſont pour le pauvre époux; tout cela eſt caſſé à un autre tribunal. Les femmes ſoutiennent leur parti, malgré les démonſtrations les plus authentiques; & après

avoir ameuté les esprits, finissent par les entraîner.

MAIS malheur à celle qui n'est pas mariée ; rien ne lui est permis : on lui fait un crime de tout. Les meres sont d'autant plus vigilantes, qu'elles connoissent tous les tours que les passions peuvent inspirer. Ainsi le rôle de fille est le plus cruel rôle du monde. On la dresse à tous les riens autours de la mignardise & de la coquetterie ; on ne lui imprime que l'amour des arts, qui servent & embellissent la volupté ; on ne lui impose d'autre devoir que la science de plaire ; & l'on veut que, renonçant au but de tant d'instructions, elle soit froide, sourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, & qu'elle demeure même insensible au plaisir qui naît de l'impression de ses charmes.

IL faut donc qu'elle dissimule avec un cœur neuf, & qui ne sembloit pas né pour soutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle sent si bien ; le monde devient injuste & absurde à son égard. Qu'elle soit mélancolique, elle est tourmentée, dit-on, du desir & du besoin d'avoir un amant.

Eſt-elle gaie, folâtre ? Cet enjouement touche à peu de réſerve. Elle ne peut ni rire, ni ſoupirer : on veut qu'elle ſoit fille & qu'elle ne le ſoit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuient avec les femmes, & les femmes avec les filles. Auſſi ne peuvent-elles pas cauſer enſemble ; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à ſon terme.

CHAPITRE XXVIII.

Les vapeurs.

La molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.

Ce vers de Voltaire eſt d'un phyſicien. En effet, la molleſſe du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement qui enleve aux fibres l'élaſticité néceſſaire, pour que les ſecrétions ſe faſſent avec régularité.

De-là, les *vapeurs* qui naiſſent de ce défaut d'occupation qui a détérioré les facultés de l'ame. L'imagination eſt d'autant plus active, qu'elle regne ſur des organes délicats qui, inceſſamment flattés, ont perdu leur reſſort, & ſe ſont affaiſſés dans une langueur qui ſoumet les nerfs aux plus terribles convulſions, parce que, détendus par trop de jouiſſances, ils ſe replient & agiſſent ſur eux-mêmes.

C'est l'imagination qui ouvre le champ de la douleur, parce que cette puiſſance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoſer en maux tout ce qui l'environne. L'oiſiveté favoriſe les paſſions trop ſenſuelles, & celles-ci ſont ſi-tôt épuiſées, que le principe de ſenſibilité qui ſurvit ne ſait plus où ſe prendre & s'attacher.

Ce principe fatigue, devient un tourment; il n'y a plus de voluptés pour l'être miſérable qui ſe ſent exiſter & qui voudroit des plaiſirs à l'infini, tandis que ſes organes ſont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus tranſmettre les ſenſations dont ils ſont les véhicules.

Terrible état! c'eſt le ſupplice de toutes

les ames efféminées. que l'inaction a précipitées dans les voluptés dangereuſes, & qui, pour ſe dérober aux travaux impoſés par la nature, ont embraſſé tous les fantômes de l'opinion.

Nos docteurs, accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoiſſent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle eſt malade, ils diſent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

Une jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre choſe que de ſe traîner de ſa baignoire à ſa toilette, & de ſa toilette à ſon ottomane. Suivre dans un char commode une fille ennuyeuſe d'autres chars, cela s'appelle *ſe promener*, & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci eſt même réputé trop violent, & elle n'en uſe que deux fois le mois.

Ainsi les riches ſont punis du déplorable emploi de leur fortune En voyant d'un œil ſec la miſere d'autrui, ils n'en ſont pas plus heureux; & ne ſachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils ſont maudits, ſans faire un pas de plus vers le bonheur.

CHAPITRE XXIX.

De l'idole de Paris, le joli (1).

J'ENTREPRENDS de prouver que le *joli*, dans tous les genres, eſt la perfection du beau & même du ſublime ; que l'avantage d'être aimable l'emporte ſur tous les autres, & que le peuple qui peut ſe dire la plus jolie nation, doit paſſer, ſans contredit, pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

ON a eu juſqu'ici une fauſſe opinion de ce qui méritoit l'hommage univerſel des hommes. La nature a beſoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'eſt, comme on ſait, pour la rendre plus gracieuſe. L'agrément eſt le dernier trait que l'on puiſſe donner aux belles choſes. Finit-on un édifice, un tableau, un inſtrument ? On lui prête des ornemens qui ſeuls

(1) Ce chapitre ironique a déja été imprimé ; mais c'eſt ici ſa véritable place.

le font valoir. Il en eſt de même des mœurs; on ne commence à jouir que lorſqu'on commence à rafiner.

LORSQU'UNE nation eſt encore barbare, elle peut facilement rencontrer le ſublime. C'eſt ainſi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbuſte au milieu des déſerts brûlans où il s'égare. On fait alors de grandes choſes, mais c'eſt ſans le ſavoir: on n'agit que par inſtinct. Qu'eſt-ce, en effet, que le ſublime, ſinon une exagération perpétuelle, un coloſſe que l'ignorance conſtruit & admire? Le génie, dans ſes bonds impétueux, extravague en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus ſauvages ont créé ſans effort ce ſublime tant admiré: la rudeſſe des paſſions ſuffit pour l'enfanter.

C'EST une nature brute qui n'a pas beſoin de culture. Alors on peint les tableaux communs du lever & du coucher du ſoleil; on s'extaſie à la vue d'un ciel étoilé; on ſe promene à pas lents ſur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugiſſans qui battent majeſtueuſement ſes rives.

ON idolâtre le fantôme de la liberté, &

l'on a la ſottiſe de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant eſclavage, qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaiſirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or & de ſoie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amuſemens variés ! où l'on vous ôte une force dangereuſe, pour vous laiſſer une foibleſſe fortunée ! On refuſe dans ces tems groſſiers d'élever des rois ſur ſa tête, & l'on ſe prive ſtupidement de l'aſpect d'une cour brillante, qui réunit & les galanteries les plus ingénieuſes, & les chef-d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit ſans peintres, ſans ſtatuaires, ſans muſiciens, ſans coëffeurs, ſans cuiſiniers, ſans confiſeurs. Il regne dans les mœurs un courage giganteſque, une vertu ſévere & pédante : tout eſt grand & ennuyeux. Les maiſons ſont vaſtes comme des cloîtres; tous les divertiſſemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractere mâle. Les femmes ſont ſéqueſtrées de la ſociété, n'allument le feu de l'amour que dans le cœur de leur époux. Elles ne ſe diſputent point les hommes, elles ſe bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'au-

torité maritale (noms ſi judicieuſement devenus ridicules parmi nous) jouiſſent de tous leurs triſtes droits. Les mariages ſont féconds, & une maniere de vivre uniforme & ſérieuſe, & le caractere dominant de ce peuple qui ne differe guere des ours.

MAIS, dès qu'un rayon vient l'éclairer, dès qu'il ſort de cette gravité impoſante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau; il taille, il façonne, il ſe crée des regles: le goût & la délicateſſe viennent & enfantent le *joli*, mille fois plus ſéduiſant. On ne voit plus ſur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un ſanglier ou d'un cerf. On ne voit plus des héros groſſiers dévorer des moutons, des princeſſes filer ou faire la leſſive. On s'honore d'une noble oiſiveté; & des mets délicats, remplis de ſucs quinteſſenciés, ſe ſuccedent pour réveiller un appétit ſans ceſſe éteint & renouvellé.

LES guerriers (ſi toutefois ils mangent), effleurent l'aile d'un faiſan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de ſucreries. On ne vuide plus des outres, on goûte des liqueurs fines;

poiſon délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'eſtomac d'autruche, aux muſcles nerveux, ne ſe montrent qu'à la foire.

C'EST l'heureux ſiecle où l'on répand plus d'aiſance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertiſſemens pour chaſſer l'immortel ennui.

ON voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la ſucceſſion graduelle des choſes, & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'AMOUR n'eſt plus auſſi cette flamme conſumante qui faiſoit pleurer les Achilles, qui pouſſoit les Paladins à travers les monts & forêts; c'eſt une affaire de vanité, & telle femme s'imagine l'emporter en mérite ſur les autres femmes, à proportion de ſes amans. Elles ont le cœur aſſez bon pour ſe croire obligées de faire un grand nombre d'heureux. Tout change, mais c'eſt pour le mieux. Fils! vous ne dépendrez plus ſervilement d'un pere qui penſoit bonnement que la nature lui avoit donné quel-

qu'empire ſur vous. Femmes ! vous vous moquerez de votre époux ; plus de liens gênans, chaque individu eſt libre & n'eſt ſoumis qu'au joug politique....

O comme tout devient facile & naturel ! Ce qui enflammoit l'imagination de nos aïeux mélancoliques, eſt à peine un ſujet de plaiſanterie. Ces idées ſublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inſpiré ce fanatiſme opiniâtre qui tient à de fortes penſées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroiſſent plus que ſur un ſtérile papier où elles ſont jugées, non ſur leur degré d'élévation & de force, mais ſur l'expreſſion qui les habille & les décore. M. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakeſpear, &c. ſont des écrivains *monſtrueux :* il eſt vrai que M. l'académicien eſt éloigné de cette *monſtruoſité.*

Ce beau même qui, comme une ſtatue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne ſemble plus qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des philoſophes. Mais le *joli* eſt venu à ſon tour. Le *joli* a touché tous les ſens, le *joli* eſt toujours charmant, juſques dans

ſes caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté, il eſt l'orateur des cercles, il attache la curioſité, il orne les talens de tous leurs avantages : toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ſes attitudes le goût préſider à ſa ſtructure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres pour donner une forme à cet enchanteur qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature qu'il imite, ou plutôt qu'il ſurpaſſe.

Qu'est-ce que la beauté? Un rapport, une juſte proportion, une harmonie très-ſouvent froide & dénuée de graces Le *joli* n'a pas beſoin d'être examiné ; il inſpire l'ivreſſe dès qu'il eſt apperçu : un ſoupir involontaire rend hommage à ſa perfection. Voyez ces petits chef-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquiſes, ces merveilles fragiles ; elles en ſont plus précieuſes, l'œil s'y fixe avec complaiſance, l'œil admire, & l'imagination, toute active qu'elle eſt, ſe trouve ſatisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

TRANSPORTONS en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoiſſent encore ſur notre globe ſous les noms de Tartares, de Hongrois, &c. : vous appercevrez une haute ſtature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaiſſe, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faiſceau de muſcles élaſtiques & ſouples. Cet homme eſt auſſi agile que robuſte. Il ſupporte la faim, la ſoif; il couche ſur la terre, il brave l'ennemi, les faiſons & la mort. Plaçons à ſes côtés cet élégant que les graces ont ſemblé careſſer en le formant; il exhale au loin une odeur d'ambre; ſon ſourire eſt doux, & ſes yeux ſont vifs; à peine ſon menton porte l'empreinte de la virilité; ſa jambe eſt fine & légere; ſes mains ſemblent créées non pour les travaux de Mars, mais pour piller les tréſors de l'amour. La ſaillie étincelle en ſortant de ſa bouche de roſe; il voltige comme l'abeille, & ne paroît formé que pour repoſer comme elle dans le calice des fleurs; il gronde le zéphir, pour peu qu'il dérange l'édifice de ſa chevelure. Impatient, à peine,

peine s'arrête-t-il ſur une idée : ſon imagination eſt auſſi prompte, auſſi changeante, que ſon être eſt ſémillant.

Eh bien ! prononcez, gentils François, lequel des deux mérite la préférence ? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous cauſera de plaiſir à voir ou à entendre.

PASSONS aux arts. On s'eſt donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les perſonnages ſont agités de mouvemens convulſifs, où les paſſions ſont peintes ſous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majeſtueux qui regne dans nos grandes ſalles de ſpectacle. Mais lorſqu'à table on veut appeller la gaieté, encore plus néceſſaire au bien être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faiſoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakeſpear ou de ce triſte Sophocle ? O que le tems eſt bien mieux employé ! Le rimeur plaiſant, le chanſonnier aimable l'emportent même ſur les maîtres du Parnaſſe. Un couplet de chanſon, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les

eſprits attentifs ; bons ou mauvais, on rit toujours, parce que le *joli* eſt le pere de la joie, & qu'il mérite la cou onne, lorſque l'homme rendu à lui-même & dépouillé de ſa robe, oſe avouer ſes goûts, ſes caprices, & paroître ce qu'il eſt.

LÉGERS Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathylle, accourez aimables frivoliſtes, & faites diſparoître le ſublime Homere, le divin Platon, & tous ceux qui leur reſſemblent.

OUI, le *joli* eſt le Dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un reſſort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le ſublime ne ſont point rares ; ils abondent dans la nature ; nos yeux en ſont fatigués. Le ſublime eſt au ſein de cette immenſe forêt, dans ce déſert ſans bornes, dans les auguſtes ténebres de ce temple ſolitaire ; il ſe déploie ſur la voûte radieuſe du firmament ; il vole ſur les ailes des tempêtes ; il s'éleve avec ce volcan, dont la flamme rouge & ſombre embraſe la nue ; il accompagne

la majeſté de ces vaſtes débordemens ; il regne ſur cet océan qui joint les deux mondes ; il deſcend dans ces cavernes profondes où la terre montre ſes entrailles ouvertes & déchirées. Mais le *joli*, le *joli*, qu'il eſt rare ! Il ſe cache avec un ſoin égal à ſa gentilleſſe ; il faut le découvrir, c'eſt-à-dire, ſavoir le reconnoître. Où ſe trouvent les yeux fins & exercés qui ſont dans la confidence de ſes graces ? C'eſt une fleur paſſagere qu'un rayon va brûler, qu'un ſouffle va détruire, c'eſt à la main de l'homme à la cueillir, ſans flétrir ſon doux velouté ; c'eſt à elle ſeule qu'il appartient de compoſer le bouquet fait pour le ſein de la beauté.

C'EST peu ; l'homme unit ſon induſtrie à l'ouvrage de la nature, & ſoudain le goût de l'un ſurpaſſe l'orgueilleuſe création de l'autre. C'eſt alors qu'on voit naître ces parterres deſſinés, ces bocages ſoumis à l'ingénieux ciſeau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces eſtampes, ces ariettes & ces vers étincelans, qui mouſſent comme les perles liquides du Champagne.

HEUREUSE nation qui avez de jolis apparte-

mens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires; qui prisez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez-vous prospérer long-tems dans vos jolies idées! perfectionner encore ce joli persifflage qui vous concilie l'amour de l'Europe, & toujours merveilleusement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légere existence!

CHAPITRE XXX.

Les convois.

REMBRUNISSONS nos pinceaux, il en est tems. Tout change, tout passe avec une effrayante rapidité; le son des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt se fondre dans les cercueils; ils sont tout ouverts; ils attendent leur proie. Le magasin est plein; on sait que le nombre des victimes ne diminuera jamais; on a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus; mais il n'y a point de ville où le spectacle du trepas fasse moins d'impression. On

eſt accoutumé aux enterremens, & qui veut être pleuré après ſa mort, ne doit pas mourir à Paris. L'on y regarde paſſer un convoi avec une extrême indifférence.

Les prêtres & les foſſoyeurs comptent ſur des trépas périodiques ; ils connoiſſent le mois de l'année où la groſſe ſonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & ſavent quand les cierges du poids de deux livres ſortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés-crieurs reviennent exprès de la campagne, & développent d'avance la lugubre tenture. Les foſſes ſont creuſées & béantes.

Le *layetier*, fabricateur de notre dernier vêtement (*robe d'été*, *robe d'hiver*, a dit La Fontaine), a reçu ordre de l'égliſe d'apporter un plus grand nombre de bieres. Le curé & les fabriques calculent chacun de leur côté l'argent que produira la mortalité.

Dans les ſociétés, rien de ſi vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, inſérée depuis dans la comédie du Cercle. Monſieur un tel eſt mort, ---- je coupe en cœur, ----

cela eſt fâcheux aſſurément ; ---- vous jouez trefle, Madame, ---- c'étoit un honnête homme ; de quoi eſt-il mort ? ---- carreau, ---- il s'eſt aviſé de mourir ſubitement.... & la partie continue ſans que la moindre altération ſe manifeſte ſur les viſages ; on a froncé les ſourcils par air, mais le cœur eſt demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

ON devroit louer, comme les anciens, des pleureurs aux enterremens, puiſque nous ne verſons plus une ſeule larme à la mort de nos parens & de nos amis. Un homme apprend que ſa femme vient de ſe noyer ; il frappe du pied, & dit : *cela eſt bien déſagréable !*

DANS l'eſpace de cent années, il faut que deux millions cinq cents mille individus dépoſent leurs oſſemens & leurs chairs alkaliſées ſur un point de ſix mille toiſes de circonférence ; & dans cette eſpace, trente cimetieres ſuffiſent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroiſſe réclame ſes morts avec un ſoin jaloux, & il faut des diſpenſes pour aller pourrir un peu plus loin.

CERTES, il n'y a point de champ de ba-

taille où la mort faſſe entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante, ces mots de la guerre : *ſoldats, ſerrez les rangs.* Les rangs ſont éclaircis à chque inſtant par des coups auſſi rapides & auſſi inviſibles que ceux du boulet ; mais la fréquence des trépas répand une ſorte d'inſenſibilité qui, des eſprits, paſſe ſur les fronts.

UN convoi n'eſt pas une cérémonie triſte ; les riches ont un grand luminaire, toute l'argenterie de l'égliſe, une tenture qui ceint les colonnes du temple, un poêle richement brodé, un *de profundis* en faux-bourdon, quatre-vingts prêtres en ſurplis blancs portant des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle retentiſſent au loin dans les airs : on chante poſément les vêpres ; un maître des cérémonies guide & place l'aſſemblée ; un beau goupillon paſſe dans toutes les mains, on ſe range ſur une même ligne, on ſalue & l'on eſt ſalué avec preſque autant de grace que dans un ſallon.

POUR le pauvre, on le congédie avec quelques verſets des *laudes* ou des *matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent ſur

des chandeliers de cuivre ; on galoppe l'indispensable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité, le jeter dans la fosse. Un petit goupillon dont les barbes sont rares & usées, trempe dans un sale benitier où l'on a versé l'eau-benite d'une main encore avare ; le plus souvent il est à sec, & la main du fils ou de l'ami (s'il lui en reste un), ne peut arroser que de ses pleurs l'endroit où sont déposées des cendres cheries. Le prêtre est déja loin, quand le fils ôte de ses yeux le mouchoir humide, il se trouve seul sur la tombe de son pere, & jusqu'au bedeau boiteux, tout a déserté le cimetiere en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

Les billets d'enterremens ressemblent à des invitations : *vous êtes prié d'assister*, &c. on trouve au bas : *de la part de Madame sa veuve*, *de la part de M. son gendre*. On devroit y marquer l'âge du décédé ; mais il n'y a rien de si incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

On paie toujours d'avance à l'église le con-

voi, le ſervice & l'enterrement. On vous préſente un *tarif* tout imprimé : vous choiſiſſez combien vous voulez de prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez vous la petite ou la grande ſonnerie ? vous paierez tant ; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande : *vous en aurez*

Monſieur le mort, laiſſez nous faire,
Il ne s'agit que du ſalaire :

tout cela ſe calcule ; tant pour la préſence de M. le curé, &c.

CELUI de Saint-Euſtache eſt beaucoup plus cher que celui de Saint-Pierre-aux-bœufs, attendu qu'il eſt plus gros ſeigneur. Il n'enterre que les perſonnes de diſtinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une foſſe ; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on deſcendra le corps ; *tant* pour la garniture & le parement du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur ; *tant* pour le confeſſeur ou ſon ſimulacre ; *tant* pour ſes gants blancs.

ON ne viendra chercher le défunt que lorſ-

que vous aurez délivré votre argent : il ne vous seroit pas permis d'acheter une biere chez un layetier, l'égliſe en tient magaſin & doit ſeule vous la vendre ; c'eſt un accaparement : elle gagne ſur votre biere près de la moitié du prix intrinſeque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier ſoupir, qu'on l'arrache encore chaud de ſon lit ; on ne cherche plus qu'à ſe débarraſſer de ſon corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures regne impérieuſement dans cette derniere cataſtrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théatrales qu'adore la nation. Elle ne ſe départira jamais de ces deux mauvaiſes & cruelles regles.

On fuit, on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* eſt un prêtre indigent & ſubalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt ſols & une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre, au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle :* familiariſé avec le trépas, il veille indifferement ſous ſon étole la beauté qui n'eſt plus, & le vieillard qui a terminé ſa carriere ; le cierge

funéraire ne l'attriſte pas : tandis que le benitier eſt au pied du lit, il tire ſa bouteille cachée ſous un coin du linceul, & il abrege, en la vuidant, les longues heures de la nuit.

AVANT les vingt-quatre heures, le corps ſera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la biere & porté dans le trou.

LE lendemain, on ne diſtinguera plus ſon cercueil; quatre ou cinq nouveaux peſeront ſur le ſien : c'eſt ce qu'on peut voir, puiſqu'ils ſont le plus ſouvent à découvert, & l'œil (s'il en a le courage), a la permiſſion de les compter. Le foſſoyeur ne jettera de la terre deſſus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion requiſe; ils ne ſeront en terre, proprement dit, que quand il y en aura un nombre ſuffiſant, & que le gouffre avide ſera rempli.

ON s'eſt élevé contre cette précipitation inhumaine; mais les avertiſſemens, ceux mêmes des naturaliſtes, ne font rien ſur les uſages enracinés : plus ils ſont mauvais, plus ils ſont tenaces.

CHAPITRE XXXI.

D'un pauvre.

MAIS peut-être n'y a-t-il pas auſſi de ville où les mourans ſoient plus diſpoſés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la ſociété policée ne ſont pas heureux, l'un par l'ennui & l'autre par la miſere. L'un a fatigué ſes ſens & ne retrouve plus le reſſort néceſſaire pour ſes jouiſſances. L'autre achete trop cher la courte & pénible ſatisfaction de ſes beſoins. Il eſt las de la vie dont le premier eſt dégoûté. A ce ſujet, je veux vous donner la narration ſuivante.

DANS le fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence domine la miſere, le mauvais air, conſéquemment le mauvais pain, l'huile empoiſonnée, une fierve pourpeuſe, *brochant ſur le tout*, moiſſonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le tems de ſe faire trainer à l'Hôtel-Dieu. Les confeſſeurs ne ſor-

toient pas d'une maiſon, & l'extrême-onction deſcendoit du grenier au ſeptieme étage (1).

Les bras tomboient aux foſſoyeurs. Le cercueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vuide un ſeul inſtant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourans; car la communauté des prêtres de la paroiſſe ne pouvoit plus y ſuffire. Vint un capucin vénérable : il entre dans une eſpece d'écurie baſſe, où ſouffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard moribond, étendu ſur des haillons dégoûtans. Il étoit ſeul : une botte de paille lui ſervoit de couverture & d'oreiller ; pas un meuble, pas une chaiſe; il avoit tout vendu dans les premiers jours de ſa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés, pendoient une hache & deux ſcies : c'étoit-là toute ſa fortune, avec ſes bras, quand il pouvoit les mouvoir : mais alors il n'avoit pas la force de les ſoulever : *Prenez courage, mon*

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette note pour les étrangers, qui n'auroient pas conçu comment l'on pouvoit deſcendre au ſeptieme étage.

ami, lui dit le confeſſeur ; *c'eſt une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui ; vous allez inceſſamment ſortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines..... Que des peines*, reprit le moribond d'une voix éteinte ? *Vous vous trompez ; j'ai vécu aſſez content, & ne me ſuis jamais plaint de mon ſort. Je n'ai connu ni la haine ni l'envie : mon ſommeil étoit tranquille. Je fatiguois le jour, mais je repoſois la nuit. Les outils que vous voyez me procuroient un pain que je mangeois avec délices, & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus ſujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me ſuis aſſez bien porté juſqu'à ce jour. Si je reprends la ſanté ; ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui, juſqu'à préſent, a pris ſoin de moi.* Le conſolateur étonné ne ſavoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il ſe remit néanmoins, & lui dit : *Mon fils, puiſque cette vie ne vous a pas été fâcheuſe, vous ne devez pas moins vous réſoudre à la quitter ; car il faut ſe ſoumettre à la volonté de Dieu..... Sans doute* (reprit le

moribond, d'un ton de voix ferme & d'un œil assuré), *tout le monde doit y passer à son tour. J'ai su vivre, je saurai mourir : je rends graces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire passer par la mort pour arriver à lui. Je sens le moment....., le voici....., adieu ; mon pere.*

VOILA le sage, je crois ; & cet homme pendant qu'il vivoit, fut peut-être mépriſé du riche, qui ne ſait point faire uſage de la vie, & qui ſe déſole en lâche, lorſqu'il s'agit de mourir.

CHAPITRE XXXII.

Aux riches.

USEZ, uſez donc du moment qui vous reſte, pour faire le bien ; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour ne point ſentir l'inévitable remords qui vous attend, ſi vous endurciſſez votre cœur. Entendez-vous les cris des néceſſiteux ? ils vous redemandent la portion que vous retenez ſur leur ſubſiſtance, tandis que les excès vous tuent. Venez, appro-

chez. Quel ſpectacle déplorable ! & ſi les maux vont toujours en croiſſant, quel ſera donc le ſort de cette ville !

Ici, une malheureuſe mere, impuiſſante à nourrir ſon fils à la mamelle, voit ſon ſein épuiſé, tromper la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile exiſtence peſe à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques inſtans la mort prête à l'enlever. Là l'homme, vieilli à cinquante ans ſous le faix des travaux publics, n'a d'autre perſpective que la conſolation d'être reçu dans un hôpital pour y mourir. O vous ! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple ſous les pieds de vos chevaux, tandis que votre regard encore plus cruel, plonge ſur lui avec dédain & orgueil, ne croyez pas que ces maux ſoient ſans remedes, ne vous perſuadez pas que le malheur ſoit l'inévitable partage de la plus nombreuſe portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé, le bien qui reſte à faire, & ne penſez pas que les moyens manquent pour ſecourir l'humanité ſouffrante.

Il eſt peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres,

pauvres, n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas assez loin, & que son superflu appartenoit de droit & en entier aux indigens. Mais on étouffe cette voix secrete, qui est autant le cri de la justice, que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend son nécessaire au-delà de ses vraies dimensions : on le sent, on cherche à se le cacher ; mais on s'avoue à soi-même, qu'on n'a qu'une charité mesquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & secret aveu ; tant la conscience est un sentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes ! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laisse ceux qui me liront sur cette réflexion, persuadé que s'ils la négligent, elle s'élevera un jour terrible contr'eux, & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien, qu'il sera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus alors que l'idée consolante d'avoir été humains, secourables, qui applanira pour eux ce passage si redoutable, pour quiconque n'a pas obei à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.

CHAPITRE XXXIII.

Suicide.

FERAI-JE ici le tableau du ſombre déſeſpoir ? Dirai-je pourquoi on ſe tue à Paris depuis environ vingt-cinq ans ? On a voulu mettre ſur le compte de la philoſophie moderne, ce qui n'eſt au fond, je l'oſerai dire, que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre, & d'un autre côté, le jeu & les loteries trop autoriſées, voilà ce qui occaſionne les nombreux ſuicides, dont on n'entendoit preſque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point ; les droits d'entrées ſont toujours épouvantables. On a gêné le commerce, ou plutôt il n'exiſte pas, tant il eſt ſurchargé d'entraves. Les douanes le fatiguent & le repouſſent ; on a deſſéché ſucceſſivement toutes les branches nourricieres ; on a tout fait paſſer dans la main du Roi ; argent, charges, privileges, &c. Les agens de la finance moderne, calculateurs impitoyables, ſemblables aux vampires qui vont encore ſucer les morts, donnent le dernier coup

de cabeſtan, ſur un peuple déja mis au preſſoir. A la longue, tant de fardeaux accumulés le font ſuccomber. Les éternelles loix prohibitives enchaînent l'induſtrie.

CEUX qui ſe tuent, ne ſachant plus comment exiſter, ne ſont rien moins que des philoſophes : ce ſont des indigens, las, excédés de la vie, parce que la ſubſiſtance eſt devenue pénible & difficile.

QUAND rendra-t-on à la conſommation des denrées un cours plus facile ? Quand le miniſtere, ſemblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit, ceſſera-t-il de taxer des denrées, c'eſt-à-dire, d'aller contre ſes propres intérêts ? Car ſi le peuple n'eſt pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter ſur la force, ſur la ſanté, ſur l'attachement des citoyens ? Les Pariſiens ſeront énervés, & la plupart ſe refuſeront à reproduire leurs ſemblables (1).

(1) De-là le proverbe : *Enfans de Paris, mauvaiſe nourriture.*

La police a ſoin de dérober au public la connoiſſance des ſuicides. Quand quelqu'un s'eſt homicidé, un commiſſaire vient ſans robe, dreſſe un procès-verbal ſans le moindre éclat, & oblige le curé de la paroiſſe à enterrer le mort ſans bruit. On ne traîne plus ſur la claie, ceux que des loix ineptes pourſuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un ſpectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir de dangereuſes ſuites, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des ſuicides peut monter, année commune, à cent cinquante perſonnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus, la conſomption eſt chez les Anglois une véritable maladie, qui n'exiſte point à Paris. Cette comparaiſon nous diſpenſe de toute autre réflexion.

A Londres, c'eſt donc le riche qui ſe tue, parce que la *conſomption* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent eſt le plus capricieux des hommes, conſéquemment le plus ennuyé. A Paris, les ſuicides ſe trouvent dans les claſſes inférieures, & ce crime ſe commet

le plus ſouvent dans des greniers ou dans des chambres garnies.

PLUSIEURS ſuicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au lieutenant de police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompenſe cette attention, en ordonnant leur ſépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriront l'hiſtoire d'après ces papiers, pourront révoquer en doute ce que j'avance ici; mais il n'eſt que trop vrai, que le ſuicide eſt plus commun aujourd'hui à Paris, que dans toute autre ville du monde connu.

CHAPITRE XXXIV.

Filets de Saint-Cloud.

LES corps des malheureux qui ſe noient, n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaſte & ſuperbe océan pour tombeau, ainſi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent (excepté pendant les tems des places), *aux filets de Saint-Cloud*; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce

monde ſans laiſſer aucune trace, eſt reconnu ; ſes reſtes viennent atteſter à la *morgue* ſon crime, ſon infortune & ſon erreur.

DANS une fête publique que l'on donna il y a trente-deux ans environ, ſur le bord de la Seine, gonflée par les groſſes eaux, le déſordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la riviere pluſieurs perſonnes, le nombre s'en trouva ſi conſidérable, qu'on leva *les filets de Saint-Cloud*, afin que rien n'atteſtât la multitude des victimes.

ON trouve ſouvent dans ces filets les plus ſinguliers débris, que le haſard entaſſe pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la capitale. On dit que cela ne laiſſe pas que de former un revenu pour ceux qui en ont l'adminiſtration & le bénéfice.

CHAPITRE XXXV.

Capitaliſtes.

LE peuple n'a plus d'argent, voilà le grand mal. On lui ſous-tire ce qui lui en reſte, par le jeu infernal d'une loterie meurtriere, & par des emprunts d'une ſéduction dangereuſe, qui ſe renouvellent inceſſamment. La poche des capitaliſtes & de leurs adhérens récele au moins la ſomme de ſix cents millions. C'eſt avec cette maſſe qu'ils joûtent éternellement contre les citoyens du royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue, & cette ſomme ne rentre jamais dans la circulation.

STAGNANTE pour ainſi dire, elle appelle encore les richeſſes, fait la loi, écraſe, abyme tout concurrent, eſt étrangere à l'agriculture, à l'induſtrie, au commerce, même aux arts. Conſacrée à l'agiotage, elle eſt funeſte & par le vuide qu'elle cauſe, & par le travail obſcur & perpétuel dont elle foule la nation. Il faut que dans cinq ou ſix années tout l'argent paſſe

tout entier, par une opération violente & forcée, dans la main de ces capitaliſtes qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'eſt pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts, on met un impôt ſur l'induſtrie, on fait payer le commerce, l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puiſque l'on n'entend que ce mot : de *l'argent*, de *l'argent*, encore de *l'argent* ; qu'on laiſſe donc les moyens d'amaſſer de *l'argent*. Que tous ſoient appellés à morceler, à couper, à dépecer la maſſe énorme des métaux monnoyés, qui réſident dans un petit nombre de mains. Favoriſez tout ce qui peut creuſer les canaux par où ce métal ſi attendu doit ſe répandre, au lieu de faire des loix, des ſtatuts, des réglemens, des prohibitions éternelles. Quand tout ſe fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent ſur le ſol de la miſere & de l'indigence.

CHAPITRE XXXVI.

L'hôtel des fermes.

JE ne passe point devant l'hôtel des fermes, sans pousser un profond soupir : je me dis ; là, s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du royaume, pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du Roi. Quel marché ruineux ! quel contrat funeste & illusoire a signé le souverain ! Il a consenti à la misere publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverser cette immense & infernale machine, qui saisit à la gorge chaque citoyen, pompe son sang sans qu'il puisse résister, & le dispense à deux ou trois cents particuliers, qui possedent la masse entiere des richesses. Chaque plume de commis me paroit un tube meurtrier, qui écrase le commerce, l'activité, l'industrie. La ferme est l'épouvantail qui comprime tous les desseins hardis & généreux. On ne songe plus dans cette anarchie qu'à se jetter du parti des voleurs, & l'horrible finance se soutient par

ſes déprédations mêmes. Là enfin, on tient école publique de pillages rafinés ; là, on offre des plans plus oppreſſifs les uns que les autres.

La finance eſt le ver ſolitaire qui énerve le corps politique. Ce ver abſorbe les principaux ſucs, fait naître de fauſſes faims, & tue enfin le ſein qui le renferme.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on a voulu abſoudre la finance, parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois ; mais il faut bien que ſes gains ſoient encore immenſes, puiſqu'elle bataille ſi vigoureuſement pour le maintien de ſes opérations. Puiſſent les aſſemblées provinciales, le plus bel établiſſement de ce ſiecle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus deſiré, miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de déſordres ! C'eſt quand il ſera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu ſubſiſter ſi long-tems au déſavantage du ſouverain & de la nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut être ſûr que ſon nom ne périra point, & qu'il obtiendra ſa place parmi ceux que l'on prononce avec reconnoiſſance & reſpect. Il eſt inconteſtable que

voilà ce qu'il a fait de mieux : le reſte..... il auroit peut-être dûs ou anéantir la finance d'un ſeul coup, ou mieux la ménager, juſqu'à un moment deciſif..... Il auroit peut-être dû..... mais ceci n'eſt pas de mon ſujet. C'eſt à lui d'achever ſes opérations, & à moi d'achever mon livre.

CHAPITRE XXXVII.

Les Égoïſtes.

Je les rencontre en foule, ces êtres vils & mépriſables, qui concentrent toutes leurs penſées dans leur cercle étroit & borné, & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils réſident. Ils ont tout à la fois une ame inſenſible qui ſe peint ſur leurs phyſionomies avides, & une raiſon bornée qui ſe décele dans leurs moindres diſcours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des ſociétés ; ils ont interrompu la circulation des ſervices mutuels. Si chacun ſuivoit malheureuſement le ſyſtême qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde ; on ne verroit

plus que des individus armés les uns contre les autres.

Et comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant perſonne, que quelqu'un les aime ; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les eſtime ; qu'ayant opprimé l'Etat, ſans lui rien rendre, leurs noms ſoient à côté des hommes qui en ſont la gloire & l'honneur ? Ils oſeront regarder d'un œil dédaigneux l'écrivain incorruptible qui, loin d'envier leurs coupables richeſſes, les a en horreur. Qu'ils tremblent ! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front du ſceau de leur infamie.

Mépriſables égoïſtes, je m'adreſſerai ici à l'un de vous : --- que deviendra, au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité, tout ce qui ôte à l'homme une partie de ſes miſeres & de ſa foibleſſe ? Ingrat ! ſi tu n'es pas totalement endurci & mort au bien, ouvre les yeux ; regarde autour de toi ; conſidere ce que tu dois à tes concitoyens. On a ſongé que tu viendrois ſur la terre bien avant ta naiſſance ; on t'a préparé des jouiſſances dont tu n'es pas digne aujourd'hui, puiſque tu veux jouir ſeul.

Ces maiſons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus, ces arts conſolateurs, ces vaiſſeaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres, ces loix ſages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'aſſurent la propriété du tréſor que tu couves des yeux, tout porte l'empreinte d'un génie bienfaiſant, qui a étendu ſes vues dans l'avenir, qui ne s'eſt point borné à des commodités perſonnelles & paſſageres, qui a embraſſé dans une prévoyance généreuſe les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant : & lorſqu'avançant dans l'âge, & participant à des ſiecles de travaux accumulés & de combinaiſons infinies, tu jouis des agrémens de la ſociété perfectionnée ; lâche ! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un perſonnage opulent & iſolé ; tu rapporterois tout à toi ſans honte & ſans pudeur ; tu croirois pouvoir diſpoſer de ton or à ta volonté, pour ſatisfaire tes vains caprices & tes folles fantaiſies ; tu ne feras rien d'utile, rien de grand ! .... Tu me fais horreur : ta froideur annonce une corruption profonde, & le dernier degré d'inſenſibilité. Ah ! puiſque ton cœur eſt mort, & ne peut ſentir la joie de l'homme qui a été utile

à ſes ſemblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette premiere & ſacrée, quand il a laiſſé ſur la terre quelques traces d'une ame généreuſe & bienfaiſante. S'il t'es interdit de goûter les ſatisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme juſte & bon, ſoit témoin de l'eſtime, de l'admiration, du reſpect qui accompagnent ſes pas, & vois qu'il eſt d'autres avantages que ceux que l'or procure : car il ne s'ennoblit réellement, qu'en ſervant au bonheur des humains.

Il y a enſuite les égoïſtes littéraires, c'eſt-à-dire, ces auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui ſont dans une adoration perpétuelle de leurs talens. Inſupportables dans la ſociété, on ne peut les écouter, que pour ſuivre curieuſement toutes les ruſes mal-adroites de l'amour-propre, & pour voir juſqu'à quel point il rabaiſſe quelquefois un homme d'eſprit au niveau d'un ſot.

Les Coryphées de l'égoïſme littéraire, ſont : Cicéron chez les anciens, Buſſy-Rabutin dans

le ſiecle dernier ; & de nos jours. . . . .
. . . . . .
. . . . . Je laiſſe les noms en blanc, afin que chacun y écrive celui des auteurs qui nous faſtidient de leur mérite réel ou prétendu.

CHAPITRE XXXVIII.

Ce qu'on ne voit point.

Il n'y a rien de ſi rare qu'un teſtament généreux : les plus riches meurent, & ce qui prouve la dureté exceſſive de leurs cœurs, ils meurent ſans faire de legs à qui que ce ſoit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres : ils ſont égoïſtes même dans le tombeau : infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aiſé néanmoins, que de prendre une plume, pour diſperſer un peu de ſes biens, lorſqu'on n'en pourra plus jouir ! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas

quitter la vie, ſans laiſſer quelques traces de bienfaiſance.

On n'a point encore vu un millionnaire à Paris, que je ſache, laiſſer un legs à un homme pauvre & utile, que lui déſignoit la voix publique. Les arts, les ſciences ont beſoin de ſoutien, d'appui, ainſi que ceux qui les cultivent. Le riche, inſenſible dans les bras de la mort, comme pendant ſa vie, repouſſe toute idée de donation; il cherche les jouiſſances de la vanité, jamais celles du légitime orgueil de la célébrité, & ce qui ſeroit plus pur encore, ce ſentiment conſolateur qui accompagne la généroſité & en devient la récompenſe.

Rien n'accuſe plus l'humanité que le vuide, la ſéchereſſe, l'inſenſibilité, l'oubli des tendres affections qui caractériſent les teſtamens: il en faut dix mille, pour en citer un qui ſoit digne d'un être fait pour être regretté; de grands hommes mêmes n'ont pas ſu faire ce dernier acte, le plus important à tracer, puiſqu'il eſt le dernier ouvrage de notre volonté & de nos vertus. Eſt-ce foibleſſe, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous ſurvivre? Com-

ment

ment ne compoſe-t-on pas à loiſir cette œuvre où l'ame paroit à nud ?

CHAPITRE XXXIX.

Uſurier.

TEL uſurier voilé ſait gagner le tiers de ſon capital chaque année, ſans induſtrie & ſans riſques. La foule de ces agioteurs effrontés ne diſſimule guere les voies criminelles qu'ils emploient ; ils en font même une eſpece de trophée quand ils ſe raſſemblent entr'eux.

ON ſoupe ſouvent en bonne compagnie à côté d'un uſurier de cette ſorte, mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens ſubalternes qui expoſent leur front à la honte & au mépris. Pour le prêteur en chef, on ne le voit jamais ; auſſi conſerve-t-il l'eſtime publique, quoiqu'on ſoupçonne qu'il fait valoir ſon argent de cette maniere.

L'AFFAIRE du comte de Morangiés (ſi fameuſe par les plaidoyers de Linguet, & ſur-tout

par ſon iſſue), véridiquement détaillée, mettroit peut-être dans un jour éclatant, de quelles ſources illuſtres découle ſouvent l'uſure qui ravage la capitale.

Les Pariſiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc avant le pain bis.* Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaiſies pour des beſoins, & ils ne ſe réveille de cette folie que dans l'âge où l'on eſt incapable de réparer le vuide.

C'est à eux ſur-tout que les uſuriers s'attachent : je ne parle pas ici de cette foule de mercenaires qui prêtent à la petite ſemaine ; ceux-ci ſont ſouvent moins après, moins barbares ; d'ailleurs ils ſont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foibleſſes & leur inexpérience, & qui jouiſſent de leurs larcins, *par des contrats paſſés devant notaires.* Comment les qualifier ? On dit néanmoins. M. un tel vient d'acheter une terre ; on ne dit pas que le même qui l'a fait ſaiſir par-deſſous main, eſt celui qui ſe l'approprie pour une ſomme modique.

Ces uſuriers-là ne prêtent pas ſur gages ; ils ſont cent fois plus dangereux ; ils eſcamottent les biens & apanages des familles les plus diſtinguées, & l'opprobre n'accompagne point leurs pas !

Il ne faut point ranger dans la claſſe des uſuriers, les *eſcompteurs* à ſix, à ſept & même à huit pour cent par an : ils font un métier honnête & utile. L'argent eſt une marchandiſe ; l'interêt en peut hauſſer dans certaines circonſtances ; le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards : l'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques ; & quand des loix bizarres ont voulu régler l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques, qui vouloient emprunter à bas prix. Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie, que ces petites loix eccléſiaſtiques ; loix aveugles qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

CHAPITRE XL.

Mont de piété.

MAIS l'on vient enfin d'établir un *mont de piété*, qu'ailleurs on nomme *lombard*; & l'adminiſtration, par ce ſage établiſſement ſi longtems deſiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces uſuriers, toujours acharnés à dépouiller les néceſſiteux. Les agioteurs maſqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, ſe ſont vus forcés dans leurs inviſibles retranchemens. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puiſſante amorce étouffoit toute ſpéculation généreuſe, toute entrepriſe magnanime; car l'on ne ſavoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

RIEN ne prouve mieux le beſoin que la capitale avoit de ce *lombard*, que l'affluence intariſſable des demandeurs. L'on raconte des choſes ſi ſingulieres, ſi incroyables, que je n'oſe les expoſer ici, avant d'avoir pris des informa-

vons plus particulieres, qui m'autoriſent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer ſans doute la quantité prodigieuſe qu'on y en a porté. Ce que je ſais, c'eſt que j'ai vu ſur les lieux ſoixante à quatre-vingt perſonnes qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *ſix livres*. L'un portoit ſes chemiſes, celui-ci un meuble, celui-là un débris d'armoire, l'autre ſes boucles de ſouliers, un vieux tableau, un mauvais habit, &c. On dit que cette foule ſe renouvelle preſque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la diſette extrême où ſont plongés le plus grand nombre des habitans.

QUE donneroit-on à un auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuſcrit ? Par exemple *l'Eſprit des loix* ou *l'Emile* non imprimés : qu'en diroit l'huiſſier priſeur ? A quel taux mettroit-il l'ouvrage ?

L'OPULENCE emprunte de même que la pauvreté. Telle femme ſort d'un équipage enveloppée dans ſon capot, & y dépoſe pour vingt-cinq mille francs de diamans, pour jouer le ſoir.

Telle autre détache ſon jupon, & y demande de quoi avoir du pain.

Le mont de piété a fait tomber les diamans ; parce que c'eſt la premiere choſe qu'on y a miſe en gage, & inſenſiblement on a vu les perſonnes les plus riches ne plus figurer avec ce brillant ſuperflu. Il y a eu enſuite dans cette privation des motifs très-reſpectables, & qui nous ſont connus. Plus d'un ſervice important a été rendu ſur ces objets d'un luxe, dont il eſt facile de ſe paſſer. Les femmes ont donné cet exemple : le ſentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame ſenſible de cette frêle & petite jouiſſance. On aſſure que le tiers des effets ne ſont pas retirés ; nouvelle preuve de l'étrange diſette de l'eſpece monnoyée. Les ventes qui ſe font offrent beaucoup d'objets de luxe à un vil prix, ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands ; mais d'ailleurs il n'eſt pas mauvais que ces objets-là, qui avoient une valeur démeſurée, perdent aujourd'hui de leur taux inſenſé.

Il s'eſt déja gliſſé, dit-on, des abus dans cette adminiſtration : on rudoie un peu trop

le pauvre peuple : on priſe les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix, ce qui rend le ſecours preſqu'inutile. Il faudroit que le ſentiment de la charité dominât entiérement, & l'emportât ſur de futiles & vaines conſidérations. Il ne ſeroit pas difficile de faire de cet établiſſement le *temple de la miſéricorde*, généreuſe, active & compatiſſante. Le bien eſt commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à ſatisfaire ſur-tout les plus infortunés ?

CHAPITRE XLI.

Monopole.

Un homme s'empare d'une eſpece de denrées en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppreſſif. C'étoit originairement un échange équitable ; il n'y a plus de proportion, elle eſt rompue ; une partie des contractans eſt écraſée ; ce n'eſt plus un *commerce*, c'eſt un *monopole* ; je ſuis violenté. Cet homme tyrannique me

vend la choſe plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la poſſede ſeul : il doit être puni par les loix.

MAIS ſi cette marchandiſe eſt de premiere néceſſité ; ſi c'eſt du pain, du vin, des légumes, de l'huile, &c., il eſt mon véritable aſſaſſin. Que l'on entaſſe les ſophiſmes ; que les économiſtes viennent me prouver que le bled eſt à lui, & qu'il eſt libre d'y mettre un prix arbitraire, ce vendeur ſera toujours un barbare ; il me voit ſouffrir, & il augmente le marché ſuivant ; il fait la famine & il en rit.

IL ſera puni, me dira-t-on, il ſe trompera tôt ou tard dans ſes calculs ; mais ſes ſpéculations erronées auront été bien plus dangereuſes pour moi que pour lui ; car s'il perd ſon argent, moi j'aurai perdu la vie.

NON, tant que les hommes ſeront avides, intéreſſés, inſenſibles, il ne faut pas que les denrées de premiere néceſſité ſoient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il eſt ridicule & honteux de livrer à l'étranger, pour 30 ſols de plus ſur un ſetier, le bled que j'ai vu croître ſous mes yeux ; le citoyen doit être nourri, & de préférence, des productions de ſon ſol.

LES monopoles, tantôt ſur les œufs, tantôt ſur les légumes, tantôt ſur les fruits, tantôt ſur les épices, ne ſont que trop fréquens dans la capitale, & l'on pourroit accuſer les ſuppôts de la police de complicité ; car elle n'a pas toujours été aſſez vigilante à réprimer ces indignes abus, qui affament la partie indigente du peuple, & lui font déteſter l'exiſtence.

QUELQUEFOIS les hommes en place ne rougiſſent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croient impénétrables, ils jouiſſent des fruits infames de leur avarice. Ce crime devenu commun, a flétri des noms juſqu'alors reſpectés ; c'eſt un nouveau forfait de l'opulence, & preſqu'inconnu avant ce ſiecle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

VOICI quatre vers ſur les monopoleurs, par *M. Dorat.*

Ils engloutiſſent tout par un trafic honteux,
Souvent même leurs mains par de lâches adreſſes,
Détournent de Cérès les ſolides richeſſes,
Et la fertilité diſparoît devant eux.

CHAPITRE XLII.

Le regrat.

LE *regrat* eſt encore ce qui tue la partie indigente des habitans de la capitale. Cette malheureuſe portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ces proviſions annuelles, elle paie le double de ce que valent les choſes. Tout augmente d'un tiers au moins pour cette claſſe infortunée, qui eſt obligée d'avoir recours à de petits marchands qui revendent en détail, ce qu'ils ont déja acheté en détail.

AINSI le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. paient le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix que le duc d'Orléans & le prince de Condé. Ce n'eſt point là aſſurément le chef-d'œuvre de la ſociété. On ne ſonge point à diminuer ces abus, qui em-

pêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui à trois millions de revenu, a les comeſtibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit eſt excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple eſt obligé d'acheter au cabaret ; car il faut apprendre à l'étranger qu'à chaque repas l'homme du peuple achete ſa chétive ration de vin, n'ayant le plus ſouvent ni cave, ni carafon, ni argent pour en avoir une petite proviſion. *Au plus pauvre la beſace :* plus on eſt indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le ſel, par exemple, que l'on vend par regrat au peuple *treize ſols la livre* (1), eſt non-ſeulement falſifié dans ſon origine, mais de plus rempli de mille ordures, qui en compoſent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainſi dire, ces *regratiers*, à empoiſonner les malheureux conſommateurs, en leur vendant à eux-mêmes ce ſel treize ſols : ils n'ont d'autre expédient que de le gâter pour y trouver leur compte. Un abus auſſi intolérable eſt public.

(1) Treize ſols une livre de ſel ! tandis que la nature le donne à notre royaume preſque pour rien.

La ferme eſt donc coupable d'empoiſonnement : car ce ſel analyſe offre des matieres étrangeres, & cette falſification dangereuſe eſt l'œuvre de la cupidité financiere. Comment l'ame ne ſe ſouleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables ennemis des citoyens qu'on rencontre à chaque pas, pervertiſſant tout, gâtant tout, & voulant encore ſe dérober à la flétriſſure qu'ils méritent.

Le vin que l'on vend dans les cabarets en détail, eſt de même falſifié, & l'on a pas encore vu pendre un marchand de vin, pour avoir tué de cette maniere ſes compatriotes.

Il n'eſt malheureuſement que trop aiſé de falſifier des boiſſons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans ſon cellier compoſe ſecrétement ces mixtions, y coule la litharge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux, & toujours criminels, ne ſont pas aſſez rigoureuſement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie ſur un article auſſi important.

Enfin, les farines gâtées ont été diſtribuées

quelquefois de force aux boulangers des faux-bourgs, parce que l'adminiſtration qui avoit fait magaſin de farines, quand elles furent endommagées par pluſieurs accidens, ne voulut pas perdre ſes avances, & força le peuple à manger ce bled pourri (1). O ſoleil, tu éclaires de ſemblables forfaits !

Le commerce des bleds eſt donc bien dangereux dans la main des hommes puiſſans : ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand, qui fera le métier de Roi ?* diſoit un ſouverain à qui on propoſoit un accaparement.

---

(1) Ceci s'eſt paſſé ſous le regne précédent.

CHAPITRE XLIII.

Falsifications.

ON devroit bien éclairer de plus près toutes les opérations des meûniers, boulangers, marchands de vin, épiciers, regrattiers, &c., parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui, pour la plupart, nuisent à la santé des citoyens. L'invigilance de la police à cet égard, mérite qu'on lui en fasse des reproches; mais souvent aussi les présens que ces falsificateurs font aux subalternes préposés, leur assurent une impunité dangereuse. Quoi de plus important néanmoins à surveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la santé publique ?

ON poursuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne poursuivroit pas de-même celui qui m'empoisonne ! Quelle contradiction !

CHAPITRE XLIV.

Mendians.

Et comment voulez vous, à la ſuite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville qu'on appelle ſuperbe, ne pullule pas de mendians? L'œil de l'étranger eſt toujours déſagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de ſa ſurpriſe. Autant de mendians, autant de taches dans la légiſlation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer, comme on a fait, dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'eſt une cruauté abominable & gratuite.

On n'a pas aſſez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable déſordre, ce qui déshonorera infailliblement nos Magiſtrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a propoſé pluſieurs plans également bons, & ils n'ont qu'à choiſir.

Il paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres, mais point d'indigens. On voit que les

eſclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs amis : il n'eſt point dit, dans aucun auteur, qu'on rencontrât dans les villes de ces objets ſales & dégoûtans, qui déterminent violemment la pitié, ou repouſſent la main charitable. La mal-propreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues avec des gémiſſemens qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus ſont incorporés avec la légiſlation, plus occupée à conſerver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoiqu'en diſent les ſyſtêmes nouveaux, ſont funeſtes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims. Ils s'épuiſent en jardins-fleuriſtes, & l'oppreſſion des riches va toujours écraſant la partie la plus malheureuſe.

On a traité les pauvres en 1779, & dans les années ſuivantes, avec une atrocité & une barbarie qui feront une tache ineffaçable à un ſiecle qu'on appelle humain & éclairé. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entiere, tant on mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent preſque tous dans les *dépôts*, eſpece de priſon où l'indigence eſt punie comme le crime.

On vit des enlévemens qui ſe faiſoient de nuit par des ordres ſecrets. Des vieillards, des enfans, des femmes, perdirent tout-à-coup leur liberté, & furent jetés dans des priſons infectes, ſans qu'on fût leur impoſer un travail conſolateur. Ils expirerent en invoquant en vain les loix protectrices, & la miſéricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit, que l'indigence eſt voiſine du crime, que les ſéditions commencent par cette foule d'hommes qui n'ont rien à perdre: & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le déſeſpoir de cette foule de néceſſiteux, parce qu'on ſentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, étouffons-les d'avance, & ils furent étouffés; on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont ceſſé en grande partie. On ne ſauroit en accuſer que des ſubalternes avides, qui outre-paſſent leur pouvoir, & qui frappent ſur le pauvre ſans défenſe, croyant bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus ſéveres.

En général, ceux qui travaillent de leurs

bras ne ſont pas aſſez payés, vu la difficulté de vivre dans la capitale ; ce qui jette dans la mendicité des hommes las de tourmenter leur exiſtence preſque infructueuſement.

Le voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre, corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris eſt le peuple de la terre qui travaille le plus, qui eſt le plus mal nourri, & qui paroît le plus triſte. L'Eſpagnol ſe procure à bon marché la nourriture & le vêtement. Enveloppé dans ſon manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paiſiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos, qu'interrompt un léger travail, & ouvre ſon ame aux délices journalieres de la muſique. L'Anglois bien nourri, fort & robuſte, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tous les fruits de ſon active induſtrie, & en jouit perſonnellement. L'Allemand boit, fume & s'engraiſſe ſans ſoucis. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Ruſſe, ſans prévoyance fâcheuſe, trouve une ſorte d'abondance dans l'eſclavage. Mais le Pariſien pauvre, courbé ſous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtiſſant, forgeant, plongé

dans les carrieres, perché ſur les toits, voiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puiſſans, & écraſé comme un inſecte, dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la ſueur de ſon front une chétive ſubſiſtance, qui ne fait que prolonger ſes jours, ſans lui aſſurer un ſort paiſible pour ſa vieilleſſe.

CHAPITRE XLV.

Mendians valides.

MAIS, s'il eſt pluſieurs mendians que la miſere force à tendre la main, & qui, affaiſſés ſous le poids du malheur, ont dans le geſte l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu ſombre du déſeſpoir; il eſt auſſi un grand nombre de gueux hypocrites qui, par des gémiſſemens impoſteurs & des infirmités factices, ſurprennent votre libéralité & trompent votre compaſſion.

D'UNE voix artificielle, plaintive & monotone, ils articulent en traînant le nom de Dieu.

& vous pourſuivent dans les rues avec ce nom ſacré ; mais ces miſérables ne craignent ni ſa juſtice, ni ſa préſence. Ils mentent à chaque paſſant : entretenus par les aumônes, ils font ſemblant d'être ſouffrans, mutilés, pour ſe dérober au travail qu'ils déteſtent.

On a vu jadis des poltrons ſe couper le pouce, pour ſe diſpenſer d'aller à la guerre. Eux, ils ſe couvrent de plaies hideuſes pour attendrir le peuple Mais quand la nuit vient, ſuivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg, lieu du rendez-vous, vous verrez tous ces eſtropiés droits & diſpos, ſe raſſembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jeté ſa béquille, l'aveugle ſon emplâtre, le boſſu ſa boſſe de crin, le manchot prend un violon, le muet donne le ſignal de l'intempérance effrénée. Ils boivent, ils chantent, ils hurlent, ils s'enivrent ; la licence la plus débordée regne dans ces aſſemblées. Ils ſe vantent des impôts prélevés ſur la ſenſibilité publique ; de la violence qu'ils font aux ames compatiſſantes & crédules. Ils ſe communiquent leurs ſecrets, ils répetent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La com-

munauté de femmes eſt en uſage, comme à Lacédémone, parmi ces miſérables qui, dans une égalité ſcandaleuſe, ne connoiſſent aucun principe, & ont dépouillé ces ſentimens de pudeur qui ſemblent innés dans tous les hommes policés.

Ils ſe félicitent de ſubſiſter ſans rien faire, de partager tous les plaiſirs de la ſociété ſans en connoître les charges. Les enfans qui proviennent de ces commerces infames & illicites, ſont adoptés par les premiers d'entr'eux qui ont beſoin d'un objet innocent, pour exciter la pitié du public. Ils dreſſent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité; & à meſure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeſte éducation qu'on lui a donnée.

Lorsqu'ils manquent d'enfans, ces miſérables enlevent ceux d'autrui: alors ils contournent & disloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent des *jambes & des bras de Dieu.*

Cet infame & criminel métier enrichiſſoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu

la ſévérité de la police ſur cet article. On a vu des mendians donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entiere pour attirer des aumônes abondantes.

MAIS comment oſe-t-on punir la mendicité, lorſqu'on voit celle des ordres religieux revêtue d'une apparence légale, & pour ainſi dire, conſacrée? Ces ordres ſont riches, & ne mendient, dit-on, que par humilité; mais l'exemple n'eſt-il pas dangereux? Et comment peut-on établir une différence entre des fainéans vêtus d'un froc, & des fainéans de profeſſion qui ſubſiſtent de la charité publique?

TOUTES ces filles qui, le ſoir vous offrent leurs appas pour une légere rétribution, peuvent être conſidérées comme de jeunes mendiantes; car elles ſont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos careſſes.

CHAPITRE XLVI.

Néceſſiteux.

IL n'eſt preſque pas poſſible, dans la ſituation actuelle de notre gouvernement, qu'il ne ſe trouve un grand nombre de coupables, parce qu'il y a une foule de *néceſſiteux* qui n'ont qu'une exiſtence précaire, & que la premiere loi eſt qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes qui va toujours en augmentant, un petit nombre ayant tout, & la multitude rien, les peres de familles dépouillés de leur argent par la voie trop ſéduiſante des loteries & rentes viageres, & ne laiſſant preſque plus à leurs enfans que des contrats en parchemins, annullés à leur décès, le fardeau de la miſere, la dureté inſolente du riche, qui marchande la ſueur & la vie du manouvrier, les entraves miſes à l'induſtrie, les impôts multipliés, le déplacement & l'incertitude des états, le défaut de circulation, le hauſſement prodigieux des denrées, tout précipite l'infortuné dans un nouveau déſordre.

ARRIVENT les loix pénales, entourées de bourreaux, mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point ſu prévoir. Les potences, les échafauds, les roues, les galeres, inutiles vengeances! Les mêmes délits recommencent, parce que la ſource n'en a pas été fermée; il en eſt de même de ces plaies qui verſent toujours un ſang corrompu, parce qu'on n'attaque pas la maſſe infectée.

LES riches ne ſont pas devenus plus humains. L'injuſte diſtribution de la propriété a été maintenue par les loix mêmes & par les ſupplices. Les coupables ont eu la tentation qui naiſſoit de leur ſituation : leurs beſoins n'ont point changé. Ils auroient été fideles obſervateurs des loix, ſi les loix les euſſent protégés en quelque choſe. Mais leurs mains étant vuides, la loi les repouſſoit. La faim d'un côté, de l'autre, des peines atroces, les tenoient en ſuſpens. Jugez de l'impérieuſe & cruelle néceſſité, puiſqu'ils ont haſardé leurs vies. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis qu'enfante la vengeance & la trahiſon, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage des biens. C'eſt la ſociété qui a commencé le mal, parce

qu'elle n'a pas assez travaillé sur la subsistance commune que tous ont droit d'attendre, & le malheureux qui monte sur l'échafaud me paroît toujours accuser un riche.

CHAPITRE XLVII.

L'Hôtel-Dieu.

J'IRAI *à l'hôpital*, s'écrie le pauvre Parisien; *mon pere y est mort, & j'y mourrai aussi;* & le voilà moitié consolé. Quelle abnégation! quelle profonde insensibilité!

CRUELLE charité que celle de nos hôpitaux! Fatal secours, appas trompeurs & funestes! Mort cent fois plus triste & plus affreuse que celle que l'indigent recevroit sous ses toits, abandonné à lui-même & à la nature! La maison de Dieu, & on ose l'appeller ainsi! Le mépris de l'humanité semble ajouter aux maux qu'on y souffre. Le médecin, le chirurgien sont payés, d'accord: les remedes ne coûtent rien, je le sais: mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre; on lui mettra le

ſpectacle de la mort ſous les yeux, lorſque les angoiſſes de la terreur pénétreront déja ſon ame épouvantée..... la maiſon de Dieu ! On le plongera dans un air rempli de miaſmes putrides; on le ſoumettra à un deſpotiſme qui n'écoutera ni le cri de ſa douleur, ni ſes repréſentations, ni ſes plaintes; on ne lui donnera perſonne pour le conſoler, pour l'affermir ; on ſera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convaleſcent; la pitié même ſera aveugle & meurtriere; car elle n'aura plus ce qui la caractériſe, la compaſſion profonde, l'attention ſecourable, les larmes de la ſenſibilité..... la maiſon de Dieu ! tout eſt dur & farouche dans ces lieux où tout ſouffre. Les maladies les plus contraires ſeront ſous la même couverture, & une ſimple indiſpoſition ſe convertira en un mal cruel.

QUI ne fuiroit ces hoſpices ſanglans & dénaturés ? Qui oſera mettre le pied dans cette maiſon, où le lit de la miſéricorde eſt cent fois plus affreux que le grabat nud de l'indigent; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger, & oppreſſent les cœurs irrités, on apprend avec une ſurpriſe

mêlée d'effroi & d'indignation, que les hommes auxquels cette adminiſtration importante eſt confiée, n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches; que le grand ſcandale ſubſiſte; que, tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres, diſent les ſaints canons, le clergé n'a point ſecouru puiſſamment l'humanité ſouffrante, & que ſon zele a paru tiede ſur le devoir le plus ſacré que ſes obligations lui impoſoient.

QUE ſeroit-ce, ſi le vol ſacrilege des biens deſtinés au ſoulagement des miſérables, ſi ces richeſſes détournées faiſoient ſortir la cruauté, des établiſſemens même fondés par la bienfaiſance? Eſt-il ſous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes? Et cependant la voix publique accuſe hautement ces régiſſeurs, dont le nom ne devroit être cité qu'avec attendriſſement & reſpect.

L'HOTEL-DIEU a été fondé en 660, par Saint-Landry & le comte Archambaud, pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre ſexe, ſans exception de perſonnes. Le juif, le turc, le proteſtant, l'idolâtre, le chrétien, y entrent

également. Il y a douze cents lits, & le nombre des malades ſe monte à cinq ou ſix mille. Comptez pour l'hôpital général dix à douze mille perſonnes, pour Bicêtre quatre à cinq mille; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne ſavent où poſer leur tête. Car dans nos gouvernemens modernes, on reçoit l'exiſtence ſans obtenir le point où doit repoſer cette même exiſtence.

Il eſt preſque impoſſible de ſavoir quels ſont les revenus de l'Hôtel-Dieu. Ils ſont immenſes; & ce qui le feroit croire, c'eſt l'attention que l'on a d'en dérober la connoiſſance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltans à côté de cette opulence. Rapprochez la *maiſon de charité* de Lyon, & l'*hôpital de Verſailles*, de l'Hôtel-Dieu de Paris; d'un côté, vous appercevrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges & qui attendrit le contemplateur; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la ſoulevent & qui ne lui permettent pas de paſſer ſur cet objet ſans exhaler ſa profonde indignation.

On eſpéroit que le dernier incendie tour-

neroit à l'avantage des malades; qu'on bâtiroit ſur un nouvel emplacement un édifice plus ſpacieux, plus ſain; mais on a laiſſé ſubſiſter preſque tous les anciens abus.

L'HOTEL-DIEU de Paris a tout ce qu'il faut pour être peſtilentiel, à cauſe de ſon atmoſphere humide & peu aéré; les plaies s'y gangrenent plus facilement, & le ſcorbut & la gale n'y font pas moins de ravages, pour peu que les malades y ſéjournent.

LES maladies les plus ſimples dans leur principe, acquierent des complications graves par une ſuite inévitable de la contagion de l'air; c'eſt par la même raiſon que les plaies ſimples à la tête & aux jambes ſont mortelles dans cet hôpital.

RIEN ne confirme mieux ce que j'avance que le dénombrement des miſérables qui périſſent tous les ans à l'Hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre: il meurt le cinquieme des malades; calcul effrayant, & qu'on enviſage avec la plus parfaite indifference!

IL eſt prouvé par l'expérience & par les

obſervations des phyſiciens, qu'un hôpital qui contient plus de cent lits, eſt une vraie peſte: on peut ajouter que toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre, on les expoſera évidemment à ſe nuire beaucoup, & que par conſéquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

PUISSE-T-IL ſe rencontrer des hommes aſſez courageux pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger, cette partie de l'adminiſtration publique! Puiſſent-ils braver les adverſaires qui frémiſſent du moindre changement! puiſſe enfin le génie du bien l'emporter ſur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre, & faiſant la plus vigoureuſe défenſe contre tous les plans généreux qui intéreſſent l'humanité!

ON croit pouvoir aſſurer ici que le revenu de l'Hôtel-Dieu eſt tel, qu'il ſuffiroit pour nourrir preſque la dixieme partie de la capitale; & le patrimoine ſacré des pauvres ſe trouve livré aux vices d'une adminiſtration inſuffiſante, puiſqu'elle ſe trompe depuis ſi longtems, & dans le choix des moyens & dans l'exécution.

CHAPITRE XLVIII.

Clamart.

Les corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement ſont portés à Clamart : c'eſt un vaſte cimetiere, dont le gouffre eſt toujours ouvert. Ces corps n'ont point de biere ; ils ſont couſus dans une ſerpiliere. On ſe dépêche de les enlever de leur lit, & plus d'un malade réputé mort, s'eſt réveillé ſous la main hâtive qui l'enfermoit dans ce groſſier linceul ; d'autres ont crié qu'ils étoient vivans, dans le chariot même qui les conduiſoit à la ſépulture.

Ce chariot eſt traîné par douze hommes : un prêtre ſale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre ; mais alors tout eſt égal.

Ce chariot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu à quatre heures du matin ; il roule dans le ſilence de la nuit. La cloche qui le précede, éveille à ſon paſſage ceux qui dor-

ment : il faut ſe trouver ſur la route pour bien ſentir tout ce qu'inſpire le bruit de ce chariot, & toute l'impreſſion qu'il répand dans l'ame.

On l'a vu dans certains tems de mortalité, paſſer juſqu'à quatre fois en vingt-quatre heures : il peut contenir juſqu'à cinquante corps. On met les enfans entre les jambes des adultes. On verſe ces cadavres dans une foſſe large & profonde, on y jette enſuite de la chaux vive ; & ce creuſet qui ne ſe ferme point, dit à l'œil épouvanté, qu'il dévoreroit ſans peine tous les habitans que renferme Paris.

L'ARRET du Parlement du 7 Juin 1765, qui ſupprime tous les cimetieres dans l'enclos de la ville de Paris, eſt demeuré ſans effet.

LA populace ne manque pas le jour de la fête des morts d'aller viſiter ce vaſte cimetiere, où elle preſſent devoir ſe rendre bientôt à la ſuite de ſes peres. Elle prie & s'agenouille, puis ſe releve pour aller boire. Il n'y a là ni pyramides, ni tombeaux, ni inſcriptions, ni mauſolées : la place eſt nue. Cette terre graſſe de funérailles, eſt le champ où les jeunes chirurgiens

rurgiens vont la nuit, franchiſſant les murs, enlever des cadavres, pour les ſoumettre à leur ſcalpel inexpérimenté : ainſi, après le trépas du pauvre, on lui vole encore ſon corps ; & l'empire étrange que l'on exerce ſur lui, ne ceſſe enfin que quand il a perdu les derniers traits de la reſſemblance humaine.

CHAPITRE XLIX.

Les enfans-trouvés.

L'HÔPITAL des enfans-trouvés eſt un autre gouffre, qui ne rend pas la dixieme partie de l'eſpece humaine qu'on lui confie. Dans la province de Normandie, on a calculé d'après l'expérience de dix ans, qu'il mouroit cent quatre enfans ſur cent huit : voyez la gazette de Deux Ponts, du 9 Avril 1771 ; le réſultat s'eſt trouvé à-peu-près pareil dans pluſieurs provinces du royaume.

SEPT à huit mille enfans légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y

a donc ſept mille peres malheureux qui renoncent au ſentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de néceſſiteux, & ce fut de tout tems l'indigence qui cauſa la plupart des déſordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

Dans les pays où le peuple jouit d'une certaine aiſance, les citoyens même des dernieres claſſes ſont fideles à la loi de la nature; la miſere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne conſidérer que les cauſes ordinaires qui précipitent les enfans dans ce malheureux gouffre, mille raiſons preſſantes excuſent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de ſe trouver réduits à cette cruelle néceſſité. Les calamités nationales ont épuiſé peu-à-peu les forces & les reſſources du corps politique, mais il eſt une foule d'autres cauſes ſecondes, qu'il ſera très-aiſé de démêler, pour peu qu'on veuille refléchir à la conſtitution politique de la capitale.

La difficulté de vivre s'y fait ſentir de plus

en plus. Quelque envie qu'aient tous les individus de ſe procurer de quoi ſubſiſter honnêtement, il ne leur eſt pas également poſſible d'y parvenir. Et comment ſonger à la ſubſiſtance des enfans, quand celle qui accouche eſt elle-même dans la miſere, & ne voit de ſon lit que des murailles dépouillées!

Le quart de Paris ne ſait pas bien ſûrement la veille ſi ſes travaux lui fourniront de quoi ſubſiſter le lendemain. Faut il être étonné qu'on ſe porte au mal moral, quand on ne connoît que le mal phyſique?

En tout tems, à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans queſtion & ſans formalités, on reçoit tous les enfans nouveaux-nés qu'on preſente à cet hôpital.

Ce ſage établiſſement a prévenu & empêché mille crimes ſecrets: l'infanticide eſt auſſi rare qu'il étoit commun autrefois, ce qui prouve que la légiſlation change totalement les mœurs d'un peuple.

Une fille qui a une foibleſſe, la dérobe à

tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à ſon aiſe, d'accord : mais, outre qu'il eſt des inconvéniens inſéparables de toute grande ſociété, & qu'il ſeroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de ſcandales & de forfaits.

On avoit propoſé de faire de tous ces enfans-trouvés autant de ſoldats. Projet barbare ! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce ſeroit une charité bien inhumaine, que celle qui l'éleveroit pour lui redemander ſon ſang, & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître ſoldat, que tous les citoyens ne le ſoient indiſtinctement.

La tendreſſe maternelle s'éteignoit devant le fatal point d'honneur, lorſque le généreux Saint-Vincent de Paule (qui méritoient un éloge de la main du panégyriſte de Deſcartes & de Marc-Aurele), offrit un aſyle à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foibleſſe, à la ſéduction ou au libertinage.

J'ai dit que le nombre des enfans-trouvés

montoit à ſept mille par année ; mais il faut obſerver qu'un grand nombre de ces enfans viennent de la province. Là, quand une fille devient mere, elle fait partir ſecrétement l'enfant qu'elle craint de conſerver, & que dans toute autre circonſtance elle eût idolâtré.

Ce malheureux enfant, qui perdroit celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé au moment de ſa naiſſance, eſt recueilli de lieue en lieue par des mains mercenaires. Hélas ! c'eſt peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un le *Sueur* qui, dans ce tranſport, va ſuccomber à l'intempérie des ſaiſons, aux fatigues du voyage ; l'oſerai-je dire, au défaut de la nourriture ; & ce qu'il y a d'incroyable, c'eſt que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie, à travers mille dangers, y retournera le ſoir même de ſon arrivée à Paris, parce que le ſort lui aura donné à la *creche* une nourrice Normande ou Picarde.

C'est un homme qui apporte ſur ſon dos les enfans nouveaux nés, dans une boîte matelaſſée qui peut en contenir trois. Ils ſont de bout dans leur maillot, reſpirant l'air par en

haut. L'homme ne s'arrête pas pour prendre ſes repas ; & leur faire ſucer un peu de lait. Quand il ouvre ſa boite, il en trouve ſouvent un de mort ; il achete le voyage avec les deux autres, impatient de ſe débarraſſer du dépôt. Quand il l'a dépoſé à l'hôpital, il repart ſur-le-champ pour recommencer le même emploi, qui eſt ſon *gagne-pain*.

PRESQUE tous les enfans qu'on tranſporte de Lorraine par Vitry, périſſent dans cette ville. Metz a vu dans une ſeule année neuf cents enfans expoſés. Quelle matiere à réflexion !

IL ſeroit tems de chercher un remede à ce mal. Ou il faudroit ceſſer de méſeſtimer la fille honnête & courageuſe qui nourriroit de ſon lait ſon enfant, & racheteroit ainſi ſa faute par tous les ſoins maternels ; ou il faudroit épargner à ces enfans ce tranſport pénible qui en moiſſonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

EN Pruſſe toutes les filles nourriſſent leurs enfans, & publiquement. Il ſeroit puni, celui qui les offenſeroit de paroles dans cette au-

guſte fonction de la nature. On s'accoutume à ne voir plus en elles que des meres ; voilà ce qu'a fait un Roi philoſophe ; voilà comme il a donné des idées ſaines à ſa nation.

On avoit propoſé de ſubſtituer au lait de femme, celui de chevre & de vache : le Nord ſe trouve très-bien de ce ſyſtême. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangeres ? Elles ſavent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueuſement.

CHAPITRE L.

Loterie royale de France.

Autre ſource de grands maux, & nouvellement ouverte. C'eſt un fléau qui ne ſe renouvelle pas moins deux fois par mois. Cette loterie, fatale dans tous les ſens poſſibles, eſt une véritable contagion qui nous eſt arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome ſous peine de banniſſement : pourquoi faut-il qu'elle ſe ſoit répandue dans preſque toutes

les grandes villes de l'Europe ? Paris avoit assez de maux intestins à combattre sans celui-là.

LES entrepreneurs savent très bien que leur gain est immense & infaillible ; que le nombre des perdans doit surpasser de beaucoup ceux qui gagnent ; que presque toutes les chances sont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la mise & le lot ; & ils font jouer au pauvre peuple deux fois par mois le jeu le plus insensé & le plus dévorant. Le stupide vulgaire se flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quines*.

LES suites funestes de cette cruelle loterie sont incalculables. L'illusion fait porter aux cent douze bureaux, l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques, incités par un appas dangereux, trompent & volent leurs maîtres. Les parens aveuglés par leur tendresse, croient doubler leur fortune, & la perdent entiérement. Les commis, les caissiers hasardent leur dépôt, & se donnent ensuite la mort par désespoir. Plusieurs maisons sont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivresse s'empare de tous les infortunés, & ils perdent le dernier

ſoutien de leur vie défaillante. On eſt pleinement inſtruit de toutes ces ſcenes tragiques, déſaſtreuſes & preſque journalieres ; & malgré toute l'évidence du danger, & toute la force du ſentiment, qui fait voir cette loterie comme vexatoire, on en laiſſe ſubſiſter les funeſtes opérations, tant on a ſoif d'argent, tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité de familles !

CES conquêtes odieuſes de l'Etat ſur les citoyens, & des citoyens ſur leurs freres, ſont-elles dignes de la mere patrie ? & la ſociété devroit-elle immoler ainſi ſes enfans, leur tendre des pieges, & appeller d'inévitables deſordres, en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune ?

ON parle de décorer la ville, de bâtir des édifices ; *l'aiſance & les mœurs en ſont le plus bel ornement*, diſoit Zénon. La divinité ne marque ni de temples, ni d'autels ; mais ce qui doit ſur-tout réjouir ſes regards, c'eſt la ſubſiſtance aiſée & journaliere d'un peuple heureux & content. La prudence en politique eſt l'œil des autres vertus.

EXTRAIT, *ambe*, *terne*, *quaterne*, *quines*, mots ci-devant inconnus au peuple, quels déſaſtres ne lui avez vous pas déja cauſes? Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement? Hélas! il ignore que cette loterie eſt toute à l'avantage des banquiers, & il paſſe ſa vie *à combiner des numéros*. La crainte & l'eſpérance le rendent ſuperſtitieux & hébêté, & ne ſachant pas même *calculer*, il reſte dans la plus groſſiere illuſion. Son ignorance à cet égard devroit être ſa ſauve-garde.

LE roi de Pruſſe, ſage légiſlateur, a banni les loteries de Berlin & de ſes Etats: ce grand exemple donné par une tête forte & habile à gouverner, dit plus que tous les raiſonnemens; & ſa longue expérience dépoſe contre ces jeux, qui deſſechent les forces vitales d'un empire, en ôtant au peuple une partie de ſa ſubſiſtance.

CHAPITRE LI.

Le chapitre équivoque.

COMMENT préſerver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ſes habitans, inſenſiblement ruinés par les ſéductions les plus perfides & les plus multipliées? Parlons a une ville dépravée, & dans une ville corrompue. Depuis que la ſociété a admis & conſacré par ſes loix mêmes une prodigieuſe inégalité de fortunes, le grand forfait a été commis, & depuis chacun a & a dû avoir ſa maniere d'exiſter. C'eſt un combat perpetuel, où tout fait effort ſur la maſſe des richeſſes, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici de loix platoniques; il faut conſidérer aujourd'hui le renverſement de la ſociété naturelle, les effets monſtrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entrainée. L'Etat eſt un corps malade, gangrené; il ne s'agit pas de lui impoſer les devoirs d'un corps ſain & vigoureux, mais de le traiter conformement à ſes plaies preſque incurables.

LE luxe ſeul peut guérir les plaies du luxe : c'eſt un poiſon devenu néceſſaire à l'enſemble. La premiere loi eſt de vivre. LE ſpectacle le plus hideux eſt le viſage de la miſere oiſive, & qui attend la mort les bras croiſés, en pouſſant quelques gémiſſemens inarticulés : & comme la capitale eſt un amas confus & incohérent d'hommes qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir, qui ſont écraſés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une induſtrie prompte & particuliere, il faut, puiſque le mal eſt fait, & qu'on a toléré tant de ſortes d'abus, il faut donner des moyens de ſubſiſtance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'ETAT autoriſe publiquement une loterie, qui n'eſt qu'un jeu de haſard, toujours favorable au banquier, & dont le gain eſt pour lui ſeul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandis qu'on les ruine d'une maniere toujours infructueuſe pour chacun d'eux ? C'eſt l'Etat qui joue, mais qui joue à coup ſûr. Qu'il reſtitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices ; il vaut mieux qu'un homme ſoit joueur, que d'être un uſurier, un

escroc, un voleur. Dès que l'oisiveté regne dans une grande ville, le seul moyen de parer à sa destruction inévitable, est de faire ensorte que les moyens de subsister ne soient refusés à personne; car la loi voulant être raisonnable, deviendroit aveugle & inhumaine.

Le jeu est un commerce momentané, rapide, susceptible d'un nombre infini de chances, propre à diviser merveilleusement les trop grosses fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circulation abreuve, vivifie, & de plus, favorise les consommations. Ceux qui ne jouent pas, se ressentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivresse du gain, l'argent coule, échappe, & se répand sur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuse, & tous les fronts sont déployés par le mouvement actif de l'espérance & de la joie.

Une circulation très-rapide est imprimée à l'argent; tous les marchands s'en ressentent, & de proche en proche, tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'aimerai toujours mieux voir dans Paris

des maiſons de jeu, que des maiſons de proſtitution. Les premieres peuvent cauſer quelque bien, les ſecondes ne peuvent qu'être funeſtes en tout ſens. Le ſyſtême de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France; le mouvement du commerce etoit rapide, les affaires multipliées & tous les petits états jouiſſent. Ce jeu moins deſordonné, moins violent, contenu dans les limites qui appartiennent à chaque objet, eût été très-utile.

Ne nous abuſons donc pas aujourd'hui, & voyons les choſes telles qu'elles ſont. Depuis que l'or eſt l'eſprit vital des empires, & que les Rois eux-mêmes ne regnent que par l'or, on ne compte plus que ſes heureux poſſeſſeurs. Dans les rangs les plus élevés, tout comme ailleurs, on ſe baiſſe pour ramaſſer l'or, & ſans lui, tout eſt vaine décoration.

Les dignités ſtériles ne ſont plus des dignités. La ſcience du blaſon eſt reléguée dans les dictionnaires, & nous demandons comme l'Anglois, non plus *quel homme eſt-ce?* mais, *combien a-t-il?* L'égalité des individus, qui le croiroit! ſemble devoir renaître des fermenta-

tions mêmes du luxe : en attendant qu'il nous tue, il nous ſuſpend, égaux ſur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos cités, que ceux qu'on ſe donne ; plus d'eſclaves, que ceux qui n'ont point d'or : qui a de l'or peut regarder tout homme en face ; qui a payé l'impôt au ſouverain, eſt abſolument quitte envers lui.

On ſe l'arrache, on ſe le partage cet or ſi néceſſaire ; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui ſera demain vaincu. Qui ne ſent que dans un tel choc politique, & ſujet à tant de balancement, les différentes places que chacun occupe n'admettent point de différences légitimes aux yeux de la raiſon ! qu'il n'y a d'autre diſtinction réelle & permanente que l'or ! qu'il faut donc le lancer en tout ſens, afin qu'il paſſe de main en main, & que chacun ait le droit d'en obtenir des parcelles ! Ne ſent-on pas que, conſacrer d'un côté les monſtrueux héritages, & empêcher de l'autre que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu, c'eſt la contradiction la plus abſurde, la plus dangereuſe, même au gouvernement actuel, qui s'étant fait banquier, a diſtrait ſciemment le bien qui pouvoit réſulter de ce jeu effroyable,

où tous les désavantages sont nécessairement pour ceux qui *pontent*.

Si ce remede paroît opposé à des réflexions plus sages, je ne l'indique que comme un remede momentanée, & qui donne le tems au législateur de recourir à des moyens plus conformes à la vertu. C'est Colbert qui a commencé le mal, & je suis pleinement justifié par ses institutions & celle de ses imitateurs. Colbert, à la tête du commerce & des manufactures, leur a sacrifié l'agriculture. Il a porté dans le sein des villes cette foule d'hommes qui fertilisoient les campagnes; il a créé la classe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux, & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement que durant les troubles de France, qui précéderent le regne de Henri IV, le royaume produisoit des subsistances deux fois au-delà de la consommation des habitans, & que pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des miracles de la peinture & de la sculpture, la nation souffroit de la disette; disette qui depuis s'est frequemment renouvelée, ce qui prouve un vice dans le ministere de ce Colbert si vanté,

vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le ſervice de la cour, qui a augmenté la puiſſance royale au-delà de ſes bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'eſt que malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'eſtime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete ſe croiroit-il au-deſſus de celui qui vend ? Les beſoins ne ſont-ils pas réciproques ? Et de quelle choſe dans le monde l'argent n'eſt-il pas le ſigne ? On ſoudoie le trône, on paie les autels ; le monarque & le pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenſes les plus illuſtres ont dans tous les Etats modernes l'argent pour baſe. Je vois les grands ſeigneurs auſſi âpres à l'obtenir, que ceux qui en ſont totalement privés. Tous les grands comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent ſur les treteaux, juſqu'à ceux qui repréſentent dans les cours, ſont payés, & d'avance : conformité aſſez remarquable. Le commerce, dit-on, eſt fondé ſur le gain ; voilà ce qui l'avilit. Mais tout reſpire le gain ! Celui

qui ſe trouve au lever du roi fait une eſpece de trafic de ſon tems, de ſes courſes, de ſes aſſiduités, de ſes courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Verſailles. Le negociant viſite tous les ports de l'Europe; il eſt utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ſes voyages une multitude de connoiſſances, & tel gentilhomme qui ne veut vendre que ſon ſang, marchande des années entieres un régiment qui lui échappe; & le voilà pauvre, lui & ſes deſcendans, pour deux cents années.

Ai je plaiſanté, ai-je raiſonné? C'eſt ce que je vous laiſſe à deviner, Lecteur.

CHAPITRE LII.

Mes regrets & bien ſuperflus!

En voyant tout ce qui déshonore ſur ce point un peuple riche & policé, quel écrivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public aſſemblé. On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne ceſſent en tous pays

que quand on les a dénoncés à l'animadverſion pub ique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous reſtent de l'antiquité, ſont émanés de la tribune; & aujourd'hui que les lumieres politiques deviennent plus ſaines, on y propoſeroit ce qui pourroit être utile au public.

QUI oſeroit y monter ſans ſe ſentir échauffé des nobles flammes du patriotiſme? Aujourd'hui dans les gouvernemens les plus libres, les peuples ne connoiſſent les débats des adminiſtrateurs & les vices de l'adminiſtration, que par les papiers pub ics; moyen toujours précieux, mais bien inferieur à la parole qui tonne au milieu d'une immenſe aſſemblée.

CHAPITRE LIII.

Souhait.

CETTE population qui s'accroît, s'accroîtra encore; car, depuis que les routes ſont ouvertes, tout vient, tout fond des provinces ſur la capitale; des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toits paternels, ſoit

pour y faire fortune, ſoit pour y vivre avec plus de liberté; & de-là ce nombre infini de gens qui cherche de l'emploi & de l'occupation. La maſſe d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne reflue pas vers les provinces, & que les provinces y verſent inceſſamment le leur. Mais cette maſſe ſe concentre en peu de mains.

Ces conſidérations ont fait deſirer à pluſieurs que Paris devint port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il ſemble. Il eſt ſûr que le commerce maritime conviendroit très-bien à la capitale d'un royaume auſſi peuplé que la France, ſur-tout ſi l'on conſidere que preſque tout l'argent eſt dans Paris. Ce commerce ne nuiroit en rien aux autres villes du royaume, parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaiſſeaux qui courent les mers, parce que le propre commerce eſt de vivifier toutes les parties qu'il arroſe; parce qu'avec le tems & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire preſque excluſif qu'elles s'attribuent.

Quelle incroyable activité, & quel ſurcroît

d'induſtrie naîtroit de ce nouveau point de vue ! Il agrandiroit & ennobliroit les ſpéculations de nos financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens. Il fourniroit une multitude de reſſources à tant d'hommes qui languiſſent avec du courage & du talent !

Le projet de faire aborder les vaiſſeaux marchands au pied du ſuperbe palais des Tuileries, n'eſt pas jugé impraticable. On prétend même que pour vaincre toutes les difficultés, la dépenſe totale n'excéderoit pas quarante-ſix millions. J'ai vu un plan qui me ſemble devoir être vainqueur de tous les obſtacles, & qui rendroit la riviere navigable en tout tems.

Eh quoi ! eſt-ce au peuple qui a joint la Méditerranée à l'Océan, eſt-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent, à redouter une entrepriſe beaucoup plus facile ? Et quand il fallut ordonner aux eaux du canal de Languedoc de paſſer ſur un pont, & de traverſer une riviere, de couler à travers une montagne percée à ſa crête, de monter, de deſcendre une autre montagne ſans s'égarer, c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à domter ; difficultés

regardées comme insurmontables. On en vint à bout néanmoins, sur plus de quarante lieues d'étendue, & la science des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle l'est aujourd'hui.

QUELLE entreprise plus utile & plus nécessaire! On a dépensé bien davantage pour des bosquets peuplés de marbres stériles, & qui n'attestent que l'orgueil des rois & non leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour ses nombreux enfans, obligés le plus souvent de s'expatrier ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois alors un gage de subsistance assurée, un gage de félicité, & je ne tremblerai plus sur les futurs destins; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la considérerai vraiment comme florissante, que quand elle se sera fait jour au sein des mers, pour appeller en ligne directe l'abondance dans ses murs: sans ce moyen, le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la dessécher, la flétrir, & donner la mort à ses citoyens.

CHAPITRE LIV.

Paris-port.

TANDIS qu'on a dépensé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconséquentes, comment n'a-t-on pas réalisé le projet de faire venir les vaisseaux à Paris? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville; y faire aborder les vaisseaux qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde, ne seroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France la plus vigoureuse de toutes les impulsions? L'opulence de la capitale, sa population, l'activité de ses habitans, tout garantiroit les fonds, les matelots & le succès.

LE projet est praticable; il ne faudroit que creuser le lit de la riviere pour qu'elle fût navigable; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération?

ALORS peut-être, ſans la marine royale (cette coûteuſe & inutile décoration), les armateurs ſortiroient en foule, & ſe rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, induſtrieuſe & riche. Le ſort de la capitale ne ſeroit plus incertain, des reſſources promptes ſeroient aſſurées à tous les regnicoles. La France comporte par ſes richeſſes territoriales cinq à ſix villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

TOUT ce qui eſt dépenſé à Paris en luxe frivole, en jouiſſances futiles, prendroit naturellement ſon cours vers un commerce grand & généreux, qui éléveroit les ames & les eſprits. L'agiotage diſparoîtroit pour faire place au négoce, l'uſure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands, plus lucratifs & légitimes; enfin, ſi les ſuccès ſont proportionnés à la maſſe de pouvoir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas ſe flatter?

LA tête d'un pareil royaume figureroit avec plus de ſplendeur, environnée de mille vaiſ-

ſeaux ; & l'abondance qui ne vient à elle qu'en épuiſant les environs, & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroit flotter ſans peine & ſans efforts au pied de ſes magnifiques remparts. L'induſtrie aiguillonnée en tout ſens ne ſeroit plus timide ni obſcure ; elle s'agrandiroit avec le projet, & la réaction de tous les eſprits opéreroit quelque choſe de grand, c'eſt-à-dire, de relatif à la puiſſance réelle du royaume.

CETTE nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques iſles éloignées, ſur la poſſeſſion deſquelles s'égare la routine de la politique moderne.

SI l'on remonte dans l'hiſtoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norwege, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête *Sigefroi*, vinrent en l'année 885 faire le ſiege de Paris avec ſept cents voiles, ſans compter les barques, en ſorte (qu'au rapport d'*Abbon*, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'hiſtoire de cette guerre en deux volumes en vers la-

tions), la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieue. Il ajoute qu'ils étoient deja venus deux fois dans le même siecle.

JULES-CESAR rapporte dans le troisieme livre de ses commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hiver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printems il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux, provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Diepe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'AVONS-NOUS pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le capitaine Berthelot arriver au Pont-Royal, vis à-vis des Tuileries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingt pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit à-peu-près à la même hauteur, c'est-à dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaisseau est arrivé de Rouen à Paris en sept jours, de

Rouen à Poiſſy en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris en dix jours.

L'ACADÉMIE des ſciences, belles-lettres & arts de Rouen, annonça dans ſa ſeance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle propoſoit pour ſujet du prix de l'année ſuivante cette queſtion : *La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaiſſeaux plus conſidérables que ceux qu'elle porte, & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage ?* En 1760 le prix fut remis, l'academie n'ayant pas été ſatisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle ſe décida à changer la matiere du prix.

LE projet n'a jamais été jugé impraticable par les ingénieurs, & le devis eſtimatif des ouvrages, ſigné par pluſieurs architectes, a été mis ſous les yeux du miniſtere.

ON a de l'argent pour des guerres deſtructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage miniſtériel ; on n'en a point pour féconder une ville immenſe & ſoulager les pro-

vinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

CHAPITRE LV.

Les Prisons.

RETOMBONS de ces sublimes projets à ce qui existe. Abandonnons nos beaux rêves, pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle; voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéresse de si près l'humanité. Des images consolantes ont erré autour de moi: les cachots, les chaines, le bruit des clefs dissipent le songe.

LA loi arrête l'innocent comme le coupable, lorsqu'il s'agit de constater un délit; mais la prison étant déja une peine très-grave, elle doit être adoucie autant qu'il est possible qu'elle le soit. Or, pour s'assurer de ma personne, il ne faut pas pour cela attaquer ma santé, me priver des regards du soleil & de l'air, me jeter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands, dont la seule vue est un supplice.

Si le soupçon exige que je sois totalement privé de ma liberté, que je ne sois point à la merci de l'avarice d'un geolier ; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet ; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence : d'accord, parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout est & doit être subordonné ; mais que je n'emporte pas une affreuse maladie de ma captivité, tandis qu'il est si facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma solitude !

Les prisons sont resserrées, mal-saines, infectes : on les a justement comparées à de hauts & larges puits, aux parois desquels seroient adossées des masures étroites & hideuses. Si le prisonnier veut y être séparé, il paiera *soixante francs par mois* un petit emplacement de *dix pieds quarrés :* tout s'y vend le double ; & l'on diroit qu'il y a au *guichet* une taxe particuliere pour rendre la misere des prisonniers encore plus profonde.

D'ÉNORMES chiens font la garde & même la police avec les geoliers. Rien n'eſt plus frappant que l'analogie qui les caracteriſe. Ces éleves ſont dreſſés a ſaiſir un priſonnier au collet & a le mener au cachot ; ils obeiſſent au moindre ſigne.

UNE petite porte épaiſſe s'ouvre trente fois par quart-d'heure ; il faut que tout ce qui ſert à l'entretien & à la nourriture paſſe par-là ; il n'y a point d'autre entrée.

LES cachots ſont les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les miſeres humaines : les vices les plus monſtrueux y ſont naturaliſés, & le criminel oiſif s'enfonce-là dans de nouveaux crimes.

ON nomme *pailleux* les miſérables qui reſpirent encore dans ces ſouterrains. L'humanité eſt réellement effrayante & hideuſe ſous ce deplorable point de vue : tirons le rideau.

IL y a à la porte de la priſon un *cercueil bannal* pour les priſonniers & *pailleux* qui decedent ; ils n'obtiennent point de biere de

la charité publique ; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-ſolide reçoit chaque jour tous les morts, & indiſtinctement ; quelquefois il en contient deux, quand les trépaſſés ſont des adoleſcens. Le cercueil bannal de la priſon du Châtelet ſert depuis plus de quatre-vingt ans. Les *pailleux* l'appellent *la croûte de pâté*. O ſauvages errans dans les forêts de l'Amérique ſeptentrionale ! vous mangez vos ennemis ; vous faites un trophée ſanglant de leur chevelure, mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'hiſtorien les tableaux que j'aurois ici à tracer !... Non, laiſſons les monſtrueuſes turpitudes de l'humanité dégradées ſous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendriſſent jamais, & ils ajoutent d'eux-mêmes à la dureté de leur miniſtere.

Un édit bienfaiſant & paternel va faire ceſſer une grande partie de ces abus, & le bien qui ſe fait devient le gage du bien qui ſe fera. Qu'il ſe fait lentement !

CHAPITRE LVI.

Sentence de mort.

QUELLE voix ſiniſtre & retentiſſante empliſſant les rues & les carrefours, ſe fait entendre juſqu'au ſommet des maiſons, & crie qu'un homme plein de jeuneſſe va périr, égorgé de ſang-froid par un autre homme, au nom de la ſociété ? Le colporteur, en courant & hurlant, vend la ſentence encore humide ; on l'achete pour ſavoir le nom du coupable, & apprendre quel eſt ſon crime ; on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'eſt une condamnation ſubite qui vient épouvanter les eſprits au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

LA populace quitte les atteliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle maniere le patient accomplira le grand acte de mourir en public au milieu des tourmens.

LE philoſophe qui, du fond de ſon aſyle, entend

entend crier la ſentence, gémit ; & ſe remettant à ſon bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit ſur les loix pénales & ſur ce qui néceſſite le ſupplice ; il examine ſi le gouvernement & la loi n'ont rien à ſe reprocher ; & tandis qu'il plaide la cauſe de l'humanité dans ſon cabinet ſolitaire, & qu'il ſonge à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écraſe le malheureux ſous onze coups, le replie ſur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt, mais horriblement pendante. Les os briſés traverſent les chairs. Les cheveux hériſſés par la douleur, diſtillent une ſueur ſanglante. Le patient dans ce long ſupplice demande tour-à-tour de l'eau & la mort. Le peuple regarde au cadran de l'hôtel-de-ville, & compte les heures qui ſonnent ; il frémit conſterné, contemple & ſe tait.

Mais le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud, & le ſpectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même ſpectacle, le bourreau lave ſes mains ſanglantes, & va ſe confondre dans la foule des citoyens.

L'ASSASSIN meurt, & l'homme qui a fait éprouver à une armée entiere les horreurs de la famine, qui a été plus terrible aux ſoldats de la patrie que le fer & le feu de l'ennemi, qui a fait diſparoître des voitures de farines, & peuplé les hôpitaux, cet homme vient bâtir un palais devant l'effigie du Monarque qu'il a trompé & volé ! Il devroit y entendre le murmure de l'État, les cris plaintifs des ſoldats qu'il a fait mourir d'inanition : il devroit ſe réveiller, agité par la frayeur, & voir des ſpectres menaçans errer autour de lui. Cependant il dort avec ſécurité ; des regiſtres ſignés par des hommes de loi, vendus à ſes rapines, ont légitimé ſes vols ; à l'aide de calculs faux, il paroît innocent : ſon vil & infame métier s'accrédite pour ainſi dire, & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ſes momens de bonne humeur, il raconte juſqu'à ſes exploits meurtriers ; & comment, mettant le feu lui-même à des magaſins, il a revendu à l'État ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & aſſaſſin en Allemagne, il en plaiſante à Paris.

ET le millionnaire qui médite invente des plans *extendeurs* d'impoſitions ingénieuſes &

calculées sur la partie indigente du peuple ; lorsqu'il a bien dîné, calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique, au moment où il est travaillé d'une digestion laborieuse.

Je ne lui pardonnerai jamais ; je le citerai incessamment au tribunal de l'humanité ; je pardonnerai plutôt au malheureux qui, n'ayant qu'un pistolet & du courage, m'attaquera au détour d'une rue, pour m'ôter le signe représentatif des alimens dont il a besoin.

Oui, l'homme qui m'assassineroit me paroîtroit moins odieux que tous ces oppresseurs de la patrie. Je lui pardonne d'avance si ce malheur doit m'arriver : partie offensée, je lui rends mon affection ; je le justifie même, & je garde le sentiment de la haine pour l'être monstrueux qui égorge dans le sein du luxe & des richesses, & le sentiment du mépris pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces détestables attentats.

CHAPITRE LVII.

Le Bourreau.

L'EXÉCUTEUR de la haute-juſtice a pour gage *dix-huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que ſeize mille il y a ſix ans. Il avoit le droit de porter ſes mains immondes ſur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

IL n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris depuis quarante ans environ. Auſſi le bourreau eſt-il inexpérimenté dans cette fonction.

LA derniere claſſe du peuple connoît parfaitement ſa figure ; c'eſt le grand acteur tragique, pour la populace groſſiere qui court en foule à ces affreux ſpectacles, par le ſentiment de cette inexplicable curioſité, qui entraîne juſqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel ſont diſtingués.

LES femmes ſe ſont portées en foule au

ſupplice de *Damiens* ; elles ont été les dernieres à détourner leurs regards de cette horrible ſcene.

LE petit peuple s'entretient fréquemment de l'exécuteur, dit qu'il a table ouverte pour les pauvres chevaliers de Saint-Louis, & va chercher chez lui de la graiſſe de pendu ; car il vend les cadavres aux chirurgiens, ou les garde pour lui, à ſon choix : le criminel ne peut pas ſe vendre de ſon vivant, ainſi qu'il fait à Londres.

RIEN ne diſtingue cet homme des autres citoyens, même lorſqu'il exerce ſes épouvantables fonctions, ce qui eſt très-mal vu. Il eſt friſé, poudré, galonné, en bas de ſoie blancs & eſcarpins, pour monter au fatal poteau, ce qui me paroît révoltant, puiſqu'il devroit porter, en ces momens terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne ſaura-t-on jamais parler à l'imagination ? & puiſqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connoîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes ? L'extérieur de cet homme devroit l'annoncer.

IL eſt, ſans contredit, le dernier citoyen de

la ville, & lui ſeul eſt frappé par ſon emploi d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui exercent pour cent écus le métier qu'il fait pour ſix mille. Et il trouve des valets!

Il y auroit beaucoup de réflexions à faire ſur cet argent de notre légiſlation criminelle, pour ſavoir à qui il appartient ſpécialement; mais cet examen nous jetteroit dans une diſſertation étrangere à la nature de cet ouvrage.

Il marie ſes filles, quand il en a, à des bourreaux de province. Entr'eux ils s'appellent, (à l'inſtar des évêques) *Monſieur de Paris*, *Monſieur de Chartres*, *Monſieur d'Orléans*, &c. & *Charlot* & *Berger* fourniſſent aux entretiens du peuple une matiere inépuiſable. Tels ſavetiers ſavent l'hiſtoire des pendus & des bourreaux, ainſi qu'un homme de bonne ſociété ſait l'hiſtoire des rois de l'Europe & de leurs miniſtres.

CHAPITRE LVIII.

Place de Grève.

LA, ſont venus tous ceux qui ſe flattoient de l'impunité (& l'on ne ſauroit imaginer comment ils s'abuſoient à ce point extrême.) Un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens*; & plus ſcélérat qu'eux encore, un *Deſrues*. Il y montra ſa froide intrépidité, & le courage tranquille de l'hypocriſie. Je l'ai vu & entendu au châtelet; car il ſe trouvoit alors dans la même priſon avec l'auteur de la *Philoſophie de la Nature*, & j'allois viſiter l'écrivain.

DESRUES n'avoit à la bouche que les noms ſacrés de Dieu & de religion: le génie du crime n'a guere été plus loin; & par la méditation & la complication de ſes forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abyme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perverſité y regne.

CETTE place eſt encore étroite, quoique

nouvellement élargie. Les exécutions devroient se faire ailleurs ; car on oblige une foule de rentiers qui ont prêté leur argent au Roi, à voir tous les apprêts révoltans d'une exécution ; & rien de si hideux, de si indigne de la majesté des loix. Mais tout ce qui concerne la jurisprudence criminelle, est parmi nous dans un si déplorable cahos, qu'il y a bien d'autres reformes à faire, avant que de donner aux exécutions une couleur qui les distingue d'un meurtre sanglant ou d'une vengeance atroce.

L'ASSASSIN au fond des bois a-t-il jamais couché un homme sur une croix de Saint-André, pour lui casser les os de douze coups ? puis l'a-t-il ployé sur une roue de carrosse, un confesseur à ses côtés, qui ne peut délier le patient, & qui l'exhorte à souffrir ? Certes, la justice est plus effrayante que le crime. L'assassin donne son coup de poignard, craint d'envisager sa victime, fuit avec le remords, tandis que la justice compte pendant vingt-quatre heures les cris désespérés d'un malheureux qu'environne un peuple immense.

ON reproche à la populace de courir en foule

à ces odieux ſpectacles ; mais quand il y a une exécution remarquable ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes dont l'ame eſt ſi ſenſible, le genre nerveux ſi délicat, qui s'évanouiſſent devant une araignée, ont aſſiſté à l'exécution de Damiens, je le répète, & n'ont détaché que les dernieres leurs regards du ſupplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la juſtice ait jamais imaginé pour venger les Rois.

On reproche à la populace (l'auteur d'un ouvrage moderne ſur *la paſſion du jeu*), que ce que ce jour-là même *on joua à la Grève*, *qu'on y joua de l'argent*, en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu, & les quatre chevaux qui devoient enfin écarteler l'aſſaſſin.

Le patient, tant la coutume a d'empire, ne harangue jamais le public ; ce qu'il fait ſi ſouvent en Angleterre : on ne lui en octroieroit pas la permiſſion. Le général Lally paroiſſant vouloir parler au peuple, on lui mit un *bâillon*.

Ainſi la forme du gouvernement ſe caractériſe par-tout, & ne permet à perſonne d'élever la voix, même à ſa derniere heure, & de haranguer un inſtant avant que d'expirer.

Les colporteurs, qui crient les ſentences de mort (la médaille de cuivre ſur l'eſtomac), font quelquefois retentir l'arrêt fatal juſqu'aux oreilles du ſupplicié ; cruauté impardonnable ! Ils appuient ſur-tout fortement ſur ces mots, *qui condamne un aſſaſſineur*. Cet horrible barbariſme eſt de leur invention, mais il frappe plus vivement les organes du peuple que le mot *aſſaſſin*, & le peuple dit & dira toujours *aſſaſſineur* ; cela lui ſemble plus énergique.

Il y a quelques années qu'un fils ayant fait aſſaſſiner ſon pere, fut rompu *à la place Dauphine* avec ſon complice, exécuteur du crime. Le parricide qui avoit entraîné dans l'abyme un homme foible, par l'appas du plus mince intérêt, ſe montra ſur l'échafaud ſi dur, ſi hautain, ſi peu repentant (tandis que ſon compagnon prioit & ſe réſignoit), qu'au premier cri qu'il jetta ſous le premier coup de barre, un battement univerſel partit de toutes les mains.

J'AI cru que ce trait (peut-être unique), devoit appartenir au tableau des mœurs du peuple de la capitale.

ON ne coupe plus de tête ; ce qui prouve que les *nobles* & les *grands* ne prévariquent point.

CHAQUE année offre une race nouvelle de voleurs & de ſcélérats qui ont un caractere différent : l'an paſſé c'étoient des empoiſonneurs, connus ſous le nom d'*endormeurs*, qui méloient dans le tabac & dans les boiſſons un venin aſſoupiſſant, dangereux & mortel : cette année, ce ſont des *voleurs d'égliſe*, des ſacrileges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent les ſacriſties, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dépouillé, tant ſur la route de Flandre qu'aux environs de Paris, près de quarante égliſes.

ON a vu, dit-on, de ces ſacrileges qui avoient volé un ciboire, en renvoyer les hoſties au curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hoſties comme *pain à cacheter*.

On a révoqué en doute les exécutions nocturnes faites aux flambeaux. Il paroît conſtaté que rien n'eſt moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi ſe plaît à un meurtre clandeſtin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractere. La peine de mort ne ſauroit être conſidérée que comme un exemple, & jamais comme une punition; or, qu'eſt-ce que d'étrangler un homme dans les ténebres, à l'inſu des citoyens qui dorment; ſi vous lui faites grace de la publicité, faites-lui grace de la vie. Ce n'eſt qu'au nom de la ſociété qu'il doit la perdre, & votre arrêt eſt un crime, ſi elle ignore tout à la fois le délit & le ſupplice.

CHAPITRE LIX.

Servante mal pendue.

Il y a dix-ſept ans environ qu'une jeune payſanne, d'une figure très-agréable, s'étoit miſe en ſervice chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Épris de ſes charmes, il tenta tous les

moyens de la séduire. Elle étoit honnête ; elle résista. La sagesse de cette fille ne fit qu'irriter la passion du maître qui, ne pouvant la soumettre à ses desirs, imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement dans la cassette où cette fille mettoit ses hardes, plusieurs effets à lui appartenant & marqués à son nom ; puis il cria qu'il étoit volé, appella un commissaire, & fit sa déposition en justice : à l'ouverture de la cassette, on reconnut les effets qu'il avoit réclamés.

La pauvre servante empriſonnée n'avoit que ses pleurs pour défense, & pour toute réponse aux interrogatoires, disoit qu'elle étoit innocente. On ne sauroit trop accuser notre jurisprudence criminelle, quand on songe que les juges n'eurent aucun soupçon de la scélératesse de l'accusateur, & qu'ils suivirent la loi dans toute sa rigueur ; rigueur excessive & qui devroit disparoître de notre code, pour faire place à un simple châtiment qui laisseroit moins de vols impunis.

La fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal, parce que c'étoit le coup

d'eſſai du fils de l'exécuteur des hautes-œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le ſoir même y porter le ſcalpel, il ſentit un reſte de chaleur; l'acier tranchant lui tomba des mains, & il prit dans ſon lit celle qu'il alloit diſſequer.

SES ſoins pour la rappeller à la vie ne furent pas inutiles; il manda en même tems un eccléſiaſtique dont il connoiſſoit la diſcrétion & l'expérience, tant pour le conſulter ſur cet étrange événement, que pour être témoin de ſa conduite.

AU moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle ſe crut dans l'autre monde, & appercevant la figure du prêtre, qui avoit une groſſe tête & une phyſionomie fortement prononcée (car je l'ai connu, & c'eſt de lui que je tiens ce fait), elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria : *Pere éternel, vous ſavez mon innocence, ayez pitié de moi;* elle ne ceſſa d'invoquer cet eccléſiaſtique, croyant voir Dieu même. On fut long-tems à lui perſuader qu'elle n'étoit pas décédée, tant l'idée du ſupplice & de la mort avoit frappé ſon ima-

gination. Rien n'étoit plus touchant & plus expreſſif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme ſon juge ſuprême ; & au défaut de ſa beauté attendriſſante, ce ſpectacle unique étoit fait pour intéreſſer vivement l'homme ſenſible & l'homme obſervateur. Quel tableau pour un peintre ! quel récit pour un philoſophe ! quelle inſtruction pour un homme de loi !

Le procès ne fut pas ſoumis à une nouvelle reviſion, ainſi qu'on l'a imprimé dans le *Journal de Paris*. La ſervante guérie de ſon effroi, revenue à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit, & qui lui fit reporter ſes prieres vers le ſeul Être adorable, quitta pendant la nuit la maiſon du chirurgien doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla ſe cacher dans un village éloigné, tremblante de rencontrer les juges, les ſatellites & l'affreux poteau qui pourſuivoient ſes regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni, parce que ſon crime, manifeſte aux yeux de témoins particuliers, ne l'étoit pas de même aux yeux des magiſtrats & des loix.

Le peuple eut connoiſſance de la réſurrection de cette fille ; il accabla d'injures le ſcélérat, auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immenſe ce forfait fut bientôt oublié, & le monſtre reſpire peut-être encore ; du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

Un livre à faire ſeroit le *recueil de tous les innocens condamnés*, pour voir les cauſes de l'erreur, & l'éviter dans la ſuite. Ne ſe trouvera-t-il point enfin un magiſtrat qui s'occupera de cet ouvrage important ?

CHAPITRE LX.

Baſtille.

Prison d'État : c'eſt aſſez la qualifier. *C'eſt un château*, dit Sainte-Foix, *qui ſans être fort, eſt le plus redoutable de l'Europe.*

Qui ſait ce qui s'eſt fait à la Baſtille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renferme ? Mais comment écrira-t-on l'hiſtoire de Louis XIII, de

de Louis XIV & de Louis XV, ſi l'on ne ſait pas l'hiſtoire de la baſtille ? Ce qu'il y a de plus intéreſſant, de plus curieux, de plus ſingulier, s'eſt paſſé entre ſes murailles. La partie la plus intéreſſante de notre hiſtoire nous ſera donc à jamais cachée : rien ne tranſpire de ce gouffre, non plus que de l'abyme muet des tombeaux.

Henri IV fit garder le tréſor-royal à la baſtille. Louis XV y fit enfermer le dictionnaire encyclopédique.

Le duc de Guiſe, maître de Paris en 1588, le fut auſſi de la baſtille & de l'arſenal. Il en fit gouverneur Buſſi-le-Clerc, procureur au parlement. Buſſi-le-Clerc ayant inveſti le parlement qui refuſoit de délier les François du ſerment de fidélité & d'obéiſſance, conduiſit à la baſtille préſidens & conſeillers, tous en robes & en bonnets quarrés : là, il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la baſtille, qui avez reçu ſous les trois derniers regnes les ſoupirs & les gémiſſemens de tant de victimes, ſi vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles

démentiroient le langage timide & adulateur de l'hiſtoire !

AUPRÈS de la baſtille ſe trouve l'arſenal qui recele le magaſin à poudre ; voiſinage tout auſſi terrible que la demeure.

LA tour de Vincennes renferme encore des priſonniers d'État, qui paroiſſent devoir y finir leurs triſtes jours. Qui a pu calculer au juſte les *lettres de cachets* delivrées ſous les trois derniers regnes ?

ON a une hiſtoire de la baſtille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & bifarres, mais rien de ce qu'on ſouhaiteroit tant d'apprendre ; rien, en un mot, qui puiſſe porter quelque jour ſur certains ſecrets d'État, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'hiſtorien, on y traitoit ſous un d'Argenſon, avec une rigueur inouie & une violence tyrannique, les priſonniers déja trop punis par la perte de leur liberté.

LE gouvernement aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la

mort de Henri IV, s'eſt beaucoup relâché ſans doute de cette cruelle ſévérité, & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuſes & inutiles.

QUAND un priſonnier décede à la baſtille, on l'enterre à Saint-Paul, la nuit, à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers portent le cercueil, & les membres de l'état-major aſſiſtent à la ſépulture. Ainſi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

DÈS qu'on parle de la baſtille à Paris, on récite ſoudain l'hiſtoire du *Maſque de fer :* chacun la fabrique à ſon gré, & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

AU reſte, le peuple craint plus le châtelet que la baſtille : il ne redoute pas cette derniere priſon, parce qu'elle lui eſt comme étrangere n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conſéquent il ne plaint guere ceux qui y ſont détenus, & le plus ſouvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnoiſſance aux généreux défenſeurs de ſa cauſe : les Pariſiens aiment mieux acheter du pain pour

vivre, que le plus beau discours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettoit autrefois les écrivains pour bien peu de chose; on a reconnu que l'auteur, le livre & ses opinions, en acquéroient plus de célébrité; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain, & l'on a compris que lorsqu'on avoit la force physique, il falloit peu s'inquiéter des idées politiques & morales, versatiles & changeantes par leur nature.

CHAPITRE LXI.

Anecdote.

À L'AVÉNEMENT de Louis XVI au trône, des ministres nouveaux & humains firent un acte de justice & de clémence, en revisant les registres de la bastille, & en élargissant beaucoup de prisonniers.

DANS leur nombre étoit un vieillard qui, depuis quarante-sept années, gémissoit détenu entre quatre épaisses & froides murailles. Durci par l'adversité qui fortifient l'homme

quand elle ne le tue pas, il avoit ſupporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une conſtance mâle & courageuſe. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis preſque la rigidité du fer; & ſon corps, plongé ſi long-tems dans un cercueil de pierre, en avoit contracté pour ainſi dire la fermeté compacte.

La porte baſſe de ſon tombeau tourne ſur ſes gonds effrayans, s'ouvre, non à demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut ſortir.

Il croit que c'eſt un rêve; il héſite; il ſe leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne de l'eſpace qu'il parcourt. L'eſcalier de la priſon, la ſalle, la cour, tout lui paroit vaſte, immenſe, preſque ſans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu; ſes yeux ont peine à ſupporter la clarté du grand jour; il regarde le ciel comme un objet nouveau; ſon œil eſt fixe; il ne peut pas pleurer; ſtupéfait de pouvoir changer de place, ſes jambes malgré lui demeurent auſſi immobiles que ſa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

Quand il ſe ſentit rouler dans la voiture qui

devoit le ramener à ſon ancienne habitation, il pouſſa des cris inarticulés ; il ne put en ſupporter le mouvement extraordinaire ; il fallut le faire deſcendre.

CONDUIT par un bras charitable, il demande la rue où il logeoit ; il arrive ; ſa maiſon n'y eſt plus ; un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier, ni la ville, ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ſes voiſins, empreintes dans ſa mémoire, ont pris de nouvelles formes. En vain ſes regards interrogerent toutes les figures ; il n'en vit pas une ſeule dont il eût le moindre ſouvenir.

EFFRAYÉ, il s'arrête & pouſſe un profond ſoupir : cette ville a beau être peuplée d'êtres vivans, c'eſt pour lui un peuple mort ; aucun ne le connoît ; il n'en connoît aucun ; il pleure & regrette ſon cachot.

AU nom de la baſtille qu'il invoque & qu'il réclame comme un aſyle ; à la vue de ſes habillemens qui atteſtent un autre ſiecle, on l'environne. La curioſité, la pitié s'empreſſent autour de lui : les plus vieux l'interrogent & n'ont

aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amene par hasard un vieux domestique, ancien portier, tremblant sur ses genoux qui, confiné dans sa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force suffisante pour tirer le cordon de la porte : il ne reconnoit pas le maitre qu'il a servi, mais il lui apprend que sa femme est morte il y a trente ans, de chagrin & de misere, que ses enfans sont allés dans des climats inconnus, que tous ses amis ne sont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indifférence que l'on témoigne pour les événemens passés & presque effacés.

Le malheureux gémit & gémit seul. Cette foule nombreuse qui ne lui offre que des visages étrangers, lui fait sentir l'excès de sa misere, plus que la solitude effroyable dans laquelle il vivoit.

Accablé de douleurs, il va trouver le ministre dont la compassion généreuse lui fit présent d'une liberté qui lui pese. Il s'incline & dit ; faites-moi reconduire dans la prison d'où vous m'avez tiré. Qui peut survivre à ses parens, à ses amis, à une génération entiere ;

qui peut apprendre le trépas universel des siens sans desirer le tombeau ? Toutes ces morts qui, pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation, m'ont frappé dans un même instant. Séparé de la société, je vivois avec moi-même. Ici, je ne puis vivre ni avec moi, ni avec les hommes nouveaux pour qui mon désespoir n'est qu'un rêve. Ce n'est pas mourir qui est terrible, c'est mourir le dernier.

Le ministre s'attendrit. On attacha à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de sa femme & de ses enfans. Il n'eut d'autre consolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître ; il se fit au milieu de la ville une espece de retraite non moins solitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi-siecle ; & le chagrin de ne rencontrer personne qui pût lui dire, *nous nous sommes vus jadis*, ne tarda point à terminer ses jours.

CHAPITRE LXII.

Maiſons de force.

INDÉPENDAMMENT du château de la baſtille & du château de Vincennes, affectés aux priſonniers d'État, les miniſtres avec des lettres de cachets ou par des formules particulieres, vous envoient à *Bicêtre* & à *Charenton*. Ce dernier endroit eſt pour les inſenſés & pour les maniaques.

SUR les plaintes d'une famille, les jeunes libertins ſont enfermés à *Saint-Lazarre*. Les femmes (car on les enferme auſſi), ſont conduites aux *filles de la Magdeleine*, *à Sainte-Pélagie* & à la *Salpêtriere*.

CES différens empriſonnemens ſont néceſſités quelquefois par des circonſtances impérieuſes; mais il ſeroit toujours à deſirer que la détention d'un citoyen ne dépendît pas d'un ſeul magiſtrat, & qu'il y eût une ſorte de tribunal pour examiner quand ce grand acte d'autorité (ſouſtrait à l'œil des loix), ceſſe d'être illicite-

QUELQUES avantages réels compenſent ces formes irrégulieres ; & il y a en effet une infinité de déſordres, que la marche lente & grave de nos tribunaux ne ſauroit ni connoître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou ſubtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police, plus directes, le ſurveillent, le preſſent & l'environnent de plus près. L'abus eſt à côté du bienfait, j'en conviens ; mais beaucoup de violences particulieres & de délits bas & honteux ſont réprimés par cette force vigilante & active, qui devroit néanmoins publier ſon code, & le ſoumettre à l'inſpection des citoyens éclairés.

LES inſpecteurs de police ſont beaucoup écoutés du lieutenant de police, ſur-tout dans les cas particuliers & obſcurs ; mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, paſſionnés. La premiere impreſſion demeure dans l'eſprit du magiſtrat, qui, vu ſes occupations trop étendues, ne ſauroit donner à chaque objet qu'un rapide coup-d'œil.

LES inſpecteurs de police qui occaſionnent un grand nombre de détentions, ne devroient

être qu'*inveſtigateurs* des délits & *captateurs*; mais faute d'une procédure exacte, ils deviennent juges pour ainſi dire, puiſque c'eſt ſur leur ſimple dépoſition que l'on établit la preuve & la punition du délit. Or, comme ces inſpecteurs frappent le plus ſouvent ſur la portion du peuple qui n'a ni voix, ni défenſe, ni réclamation, & qu'ils ſont intéreſſés à trouver des coupables, il eſt aiſé d'imaginer ce que l'erreur & le zele même, ſans parler des autres paſſions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

Les évêques dans les provinces faiſoient encore enlever les filles de proteſtans par *lettre de cachet*, pour les confiner dans un Couvent; & là, les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la capitale.

CHAPITRE LXIII.

Dépôts ou Renfermeries.

PRISONS de nouvelle inſtitution, imaginée pour débarraſſer promptement les rues & les chemins de mendians, afin que l'on ne voie plus la miſere ſuppliante à côte du faſte inſolent.

ON les plonge avec la derniere inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuſes, où on les laiſſe livrés à eux-mêmes. L'inaction, la mauvaiſe nourriture, l'abandon où ils ſont, l'entaſſement des compagnons de leur miſere, ne tarde pas à les faire diſparoître l'un après l'autre.

CES *dépôts* (de quelque prétexte que l'on veuille les colorer), offenſent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la ſaine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on ſoit bien peu fécond en reſſource & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infor-

ſunés, au lieu de ſavoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté.

Ces oppreſſions condamnables & qui n'admettent aucune excuſe, contriſte l'ame la moins ſenſible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférens; mais il nous ſuffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien conſtatées aux hommes équitables & puiſſans. Il eſt même impoſſible qu'elles ne prennent pas fin ſous un gouvernement fort délicat, il eſt vrai; mais d'ailleurs doux & humain. Il ſentira qu'on ne doit pas traiter ainſi les pauvres qui n'ont commis aucun crime, & que ce n'étoit pas la peine de les ravir à une oiſiveté volontaire ou forcée, pour leur impoſer cette même oiſiveté, devenue un ſupplice, & le déſeſpoir & la mort qui s'en ſuivent.

Quand un miniſtre fait arrêter un homme avec une lettre de cachet ou par un ordre verbal, & que pour des raiſons à lui connues, il ne le fait pas conduire à la baſtille, on l'enferme au châtelet, & là, l'homme victime reſte *en dépôt*. C'eſt une expreſſion toute nouvelle qui s'applique à une vexation aſſez nouvelle. Il

faut bien apprendre aux étrangers toute la richeſſe de notre langue. Ainſi, le mot *dépôt* a pluſieurs ſignifications : c. q f. d.

UNE lettre de cachet enleve, tranſporte un homme dans un cachot, & l'y laiſſe pourrir le reſte de ſes jours ; mais cette même lettre de cachet eſt impuiſſante à ſaiſir ſes biens & à l'en priver. Les biens de l'empriſonné reviendront à ſes héritiers naturels ; ainſi, l'argent parmi nous eſt beaucoup plus ſacré que la liberté perſonnelle.

CHAPITRE LXIV.

Vie d'un homme en place.

UN miniſtre ſe leve, ſon anti-chambre eſt déja pleine de gens qui l'attendent : il paroît ; des milliers de placets paſſent dans les mains embarraſſées de ſes deux ſecretaires, qui, froids & immobiles, repréſentent à ſes côtés : il ſort ; des ſolliciteurs ſe trouvent ſur ſon paſſage, & le pourſuivent juſqu'à ſa voiture : il dîne ; des recommandations à droite & à gauche l'inveſ-

tiſſent pendant le repas, & des femmes lui parlent à l'oreille pendant le deſſert ; il rentre dans ſon cabinet ; il voit ſur ſon bureau cent lettres qu'il faut lire ; des audiences particulieres le tyranniſent encore.

COMMENT exiſte-t-il, dira-t-on ? Comment ! Il eſt diſtrait pendant qu'on lui parle, & il oublie tout ce qu'on lui dit ; il laiſſe à des commis le ſoin de répondre à tout le monde, & d'expédier ſon immenſe beſogne ; il ſigne les lettres, voilà à-peu-près toutes ſes fonctions. Mais il ſe réſerve quelque intrigue de cour qu'il ourdit avec adreſſe, qu'il ſuit avec conſtance & dont il prépare le dénouement. Il ſonge toute ſa vie, non au devoir de ſa place, mais à reſter en place.

LES gens en place ſont d'un ſérieux à glacer. Leur converſation eſt la ſéchereſſe même : il ne s'expriment que par monoſyllabes ; mais toute cette démonſtration extérieure eſt pour le public : en particulier comme ils n'ont plus la crainte de ſe compromettre, ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaiſirs, & l'on voit l'homme qui pour un inſtant n'eſt plus dupe de ſa vanité.

LE valet-de-chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes ; il a lui-même un valet-de-chambre, lequel en a un autre ſous ſes ordres. C'eſt le ſubalterne qui nettoie l'habit, qui apprête la perruque artiſée de Monſeigneur ; le valet en chef la reçoit de la quatrieme main, & ne fait que la poſer ſur la tête miniſtérielle, où repoſent les grandes deſtinées de l'État. Après cette fonction auguſte, c'eſt à ſon tour de ſe faire habiller par ſes gens; il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit ſon monde, protege & commande que l'on mette les chevaux à ſa voiture. Le valet-de-chambre du valet-de-chambre n'a pas tout-à-fait un équipage, mais il eſt très-bien ſervi.

TANDIS que le ſerviteur du Roi va repréſenter utilement à Verſailles, le ſerviteur de Monſeigneur repréſente à Paris, & promet des graces à ceux qu'il rencontre, comme ſe trouvant lui à la principale ſource.

MONSEIGNEUR eſt tout puiſſant à onze heures du matin ; il donne audience, & ſon ſallon eſt rempli. D'un coup-d'œil il diſtribue la faveur.

veur. Heureux ceux qu'il a regardés ! Leur cœur bondit d'eſpérance & de joie. L'homme puiſſant invite ſes créatures à ſa table ; elles ſe proſternent, & ſon viſage devient rouge de plaiſir & de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monſeigneur, le fait paſſer dans ſon cabinet & lui redemande *le porte-feuille*. Monſeigneur n'eſt plus rien. Il fait mettre à voix baſſe deux chevaux à ſa plus humble voiture, quitte Verſailles ſans revoir le viſage du maître qui le chaſſe, & va dîner ſeul à Paris avec ſon chagrin, & loin de la cohue brillante qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, ſe diſperſe pour aller dîner ailleurs, & chacun dit à part ſoi : *Demain, j'irai voir le ſucceſſeur & le féliciter.*

COMMENT cette portion de royauté que l'homme puiſſant tenoit entre ſes mains lui échappe-t-elle tout-à-coup ? Cela a l'air d'un ſonge, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne ſont-ils que des pantins, ainſi que t'a dit Diderot ? Coupez le fil qui le faiſoit mouvoir, le pantin reſte immobile.

ET que fait le pantin réduit à lui-même ? Il

cherche à culbuter à ſon tour celui qui l'a fait choir ; il compoſe de nouveaux réves de grandeur ; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loiſir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquiſe à régir la foule des humains, à leur inſpirer tour-à-tour la crainte & l'eſpérance, & à recevoir en qualité d'homme puiſſant leurs louanges intéreſſées, leurs reſpects ſimulés & leurs courbettes menſongeres.

On ne s'intrigue aujourd'hui (diſoit Duclos) que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée conſolera de la diſgrace. Nos aïeux aſpiroient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas, ſi l'on veut, le ſiecle des lumieres, mais c'étoit celui de l'honneur.

Un courtiſan de nos jours diſoit : *Il faut tenir le pot-de-chambre aux miniſtres tant qu'ils ſont en place, & le leur verſer ſur la tête quand ils n'y ſont plus.*

CHAPITRE LXV.

Orateurs ſacrés.

LES prédicateurs jouiſſent ſeuls à Paris du beau droit de parler au peuple aſſemblé. Il ſeroit à deſirer qu'ils en ſentiſſent toute l'étendue. Nourris des lumieres de la philoſophie, quelques-uns ont expoſé des vérités fortes. Au lieu de ridiculiſer bêtement un emploi auſſi noble, ne vaudroit-il pas mieux conſacrer ce rare privilege par les devoirs qu'on leur impoſeroit? devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de ſe montrer tels & de mériter la vénération publique.

PROFESSEURS publics de morale, ſous l'étendard ſacré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole les abus les plus dominans; & développant les maximes de l'évangile, étendre juſqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malverſations les plus criantes.

TOUT crime, depuis le plus grand juſqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient ſoumettre à leur tribunal tous les forfaits politiques qui cauſent les malheurs du peuple. Rien ne pourroit arrêter ce cri de l'ame : la vérité nue & ſimple a une force qui terraſſe ; d'ailleurs jamais l'autorité n'a oſé frapper directement la ſainte vérité.

SOUS ce point de vue, les prédicateurs, ſans offenſer le miniſtere, pourroient le ſervir. Qu'ils s'emparent des idées ſaines univerſellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité ſont dans l'évangile, qui ne recommande qu'amour & charité ; la philoſophie de nos jours eſt une branche du chriſtianiſme. Quelques-uns, je le répete, ont déja rempli ce généreux devoir en préſence du Monarque : & quelle ſublime fonction, que de porter à l'oreille du prince les gémiſſemens qu'il ne peut entendre, & les penſées auguſtes qu'on voudroit interdire à la royauté !

JE chéris beaucoup l'éloquence de la chaire ; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre

la place de ces orateurs, qui peuvent apporter des consolations aux calamités régnantes, parler au peuple d'un ton apostolique, & répandre la parole divine, telle qu'elle est empreinte dans l'auguste morale du livre qui la contient. C'est en ce moment que la dignité du sacerdoce paroît dans tout son éclat. Persuader, convaincre, consoler, développer tous les trésors de la morale la plus consolante, la plus propre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité : quel sublime emploi !

QUANT à ces abbés beaux-esprits qui courent des bénéfices en faisant de belles phrases pour prêcher, s'il se peut, *un avent à la cour*, qui ne veulent que faire fortune, qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne disent rien à la foule qui souffre ; quant à ces énergumenes sous le froc, qui vomissent de plattes grossiéretés contre des philosophes qu'ils ne savent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raison ; qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuses : je les plains de profaner un aussi auguste ministere, de ne pas sentir

quelle eſt leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre ſur les eſprits, s'ils s'étudioient à parler aux hommes ſur leurs véritables intérêts.

On dit qu'un ex-jéſuite, nommé Beauregard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le ſublime de ſon art, en s'écriant dans ſes tranſports riſibles & frénétiques : *On nous accuſe d'intolérance : eh ! ne ſait-on pas que la charité a ſes fureurs, & que le zele a ſes vengeances ?*

Tel autre prédicateur prêche dans un fauxbourg de Paris, ou dans un miſérable village, un ſermon qu'il a compoſé contre le luxe. *Mes freres*, en apoſtrophant un auditoire déguenillé, *la ſenſualité de vos tables, ces mets recherchés, ces délicateſſes voluptueuſes qui réveillent vos ſens engourdis & fatigués de plaiſir.....* & il débite cela à de pauvres malheureux qui ne mangent que du pain, du lard le dimanche, & des choux à l'eau & au ſel.

Que fait-il ? La répétition d'un diſcours qu'il prononcera le lendemain à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance.

CHAPITRE LXVI.

Anti-Anglois.

On rencontre dans les ſociétés quelques détracteurs de la France : mais les détracteurs des nations étrangeres & ſur-tout des Anglois abondent, & n'ont pas plus de raiſon ſans doute. Il eſt très-utile qu'il y ait une eſpece de rivalité entr'elles, qu'elles ſe reprochent leurs fautes, leurs erreurs & leurs ſottiſes ; qu'elles s'oppoſent mutuellement le progrès de leurs arts, qu'elles ſe ſurveillent enfin. C'eſt par ce moyen qu'elles ſe mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres reſpectives.

La France par ſa poſition, par l'induſtrie & le caractere de ſes habitans, paroît avoir de grands avantages ſur l'étranger ; & les injures qu'on lui dit, ſont de vrais reproches d'amans, qui voudroient la voir auſſi belle, auſſi floriſſante qu'elle pourroit l'être.

Vingt millions d'habitans, cent cinquante

millions d'arpens de terre en quarré ou environ, quelle puiſſante Monarchie ! à qui, d'ailleurs, le phyſique fournit abondamment toutes les denrées de premier beſoin & de luxe. Ne devroit-elle pas avoir l'avantage ſur tous les gouvernemens de l'Europe ? La nature lui a donné la ſupériorité, & ſa poſition a décidé ſa puiſſance. Pourquoi donc ce même État ne voit-il pas ſa félicité égaler ſa grandeur ?

CHAPITRE LXVII.

Tribunal des Maréchaux de France.

Le tribunal des maréchaux de France eſt le ſeul qui ſoit redoutable aux égrefins, & il faut avouer que les militaires ne ſont point délicats, lorſqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il ſeroit à deſirer que les citoyens portaſſent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur, ſur leſquelles nos loix groſſieres ſont muettes ou inſuffiſantes.

Les tribunaux ne connoiſſent que lorſqu'il

s'agit d'*argent*, & cette foule d'offenſes qui chagrinent les ames délicates & ſenſibles, reſtent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas des Juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étoient plus heureux que nous; ils avoient des tribunaux pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

CHAPITRE LXVIII.

Du ton militaire.

Le ton militaire a long-tems régné en France. On ne pouvoit ſe préſenter ſans un air diſpos, leſte & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté; mais on paſſoit les bornes.

Des lumieres nouvelles ont répandu l'eſprit de juſteſſe, & l'on a tempéré cet air qui, dans ſon excès, n'avoit plus bonne grace.

DEPUIS, on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé ſenſément qu'il y en avoit de plus réelles, de plus relatives à nos vrais avantages. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conſéquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt, le point de la vraie politeſſe a été enfin rencontré : ce changement eſt dû à la philoſophie.

LE militaire ne craint point le péril, mais la fatigue, & ſur-tout l'abſence du luxe. Il faut que l'officier traîne des chariots de cuiſine & de garde-robe. Il renonce plutôt à la vie qu'à ſon équipage. Auſſi les vivres & les fourrages abſorbent-ils toute l'attention des généraux; & dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris ſur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

PARIS amollit les militaires plus que toute autre ville. Ils y perdent l'habitude de la diſcipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raiſonnemens qu'ils ne doivent point connoître. Il eſt donc

d'une ſaine politique de les éloigner de la capitale autant qu'il ſera poſſible.

Le penchant à l'inſubordination & à l'indiſcipline ſe fortifie au milieu de cette foule d'hommes aiſés qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expreſſions de l'indépendance & de la vanité.

CHAPITRE LXIX.

Champ-de-Mars.

Le champ-de-Mars, attenant l'école militaire & le gros-caillou, eſt un endroit peu ſpacieux, renfermé par de grands & inutiles foſſés, revêtus de pierre: on a dit avec aſſez de juſteſſe, *qu'il étoit trop reſſerré pour les ſoldats & trop vaſte pour les généraux.* Les généraux y donnent aux dames le ſpectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y ſont invitées, & les ſoldats manœuvrent pour elles. Il faut avouer que la *parade* des princes allemands eſt tout autre choſe.

CHAPITRE LXX.

Courſes de chevaux.

LES courſes de chevaux ſont devenues à la mode. Les princes font entr'eux des paris conſidérables ; les jockets ſe crevent à leur ſervice.

ON étoit étonné avant ces courſes de voir l'importance que les Grecs mettoient aux jeux olympiques. Quelle gloire, diſoit-on, que celle qui dépend de la viteſſe des chevaux ! Falloit-il dire avec Horace, que l'on devient preſque l'égal des Dieux, pour raſer d'une roue fixe & rapide, & ſans la toucher, la borne périlleuſe ?

MAIS on a reconnu qu'un courſier impétueux & docile ſuppoſe à la fois la perfection d'une branche d'agriculture & l'art de croiſer les races, de ne point les laiſſer dégénérer, ainſi que tout ce qui concerne l'équitation.

CE ſuperbe animal ne ſert-il pas à l'homme dans tous les tems, même aux guerriers dans

les combats ? Ne décide-t-il point du gain d'une bataille ? Dans tous les ſiecles n'a-t-il point fait les plus grandes forces de l'homme, & n'a-t-il pas été conſidéré comme une ſource de richeſſes ? C'eſt ici qu'un luxe de culture ne ſauroit être dangereux ; car il tourne au profit de l'eſpece.

Les Anglois ont eu à-peu-près les mêmes jeux ; ils ont la meilleure cavalerie de l'Europe. Nous avons bien fait d'imiter les Grecs & les Anglois. Un peuple entier ne commet pas de gaieté de cœur une illuſtre ſottiſe, ou du moins il ne la renouvelle pas avec un appareil avoué des nations voiſines.

Quand on voit un Euripide célébrer le vainqueur, il faut penſer que le poëte & le vainqueur n'étoient pas des inſenſés.

Le plus noble compagnon de l'homme, le courſier, eſt ennobli par ces jeux. Si les paris montent quelquefois trop haut, ce ſont des fantaiſies de princes ; l'eſſentiel eſt que la race de chevaux aille toujours en ſe perfectionnant. Elle ne dégénérera point avec ce goût qui,

au premier coup-d'œil, paroît très-frivole : il ne l'eſt pas, il y a des amuſemens moins nobles, plus triſtes & beaucoup plus dangereux.

Le côté plaiſant, c'eſt qu'on haſarde de groſſes ſommes au ſort d'une courſe ; que l'on purge, la ſurveille, les jockets, afin de les rendre moins lourds & plus diſpos, & que l'on gagne le prix de la courſe dans ſon lit.

Des jeunes gens ont couru une fille d'opéra, c'eſt-à-dire, l'ont fait l'objet de leur pari. L'un devoit la céder à l'autre en cas de perte.

Ce n'eſt pas là tout-à fait l'ancien eſprit de la chevalerie ; mais il eſt entiérement éteint : & qu'importe un ridicule de plus ajouté à nos incroyables petits ridicules ? Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos enjouemens, afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale qui nous honore & nous diſtingue aux yeux de l'Europe.

CHAPITRE LXXI.

Duels.

AUJOURD'HUI les duels ſont peu communs, grace à la philoſophie. On ne ſe bat plus, lorſque les gardes de deux épées viennent à ſe choquer dans un paſſage étroit, lorſqu'on ſe marche ſur le pied par inadvertence, lorſque les regards ſe rencontrent ou ſe prolongent ſans une indécence marquée, ou bien lorſqu'on n'eſt pas du même avis, & qu'on défend ſon opinion avec une entiere & libre franchiſe. Les hommes ne ſont plus des bêtes féroces, prêtes à ſe déchirer pour un *oui* ou pour un *non*.

IL n'y a pas ſoixante ans que la manie de ſe battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus ſage & le plus circonſpect ne pouvoit éviter une querelle, & que l'honneur étoit compromis, dès que l'on ne s'appelloit pas ſur le pré, au moindre geſte équivoque, & pour le motif le plus futile.

Du tems de la régence encore, chaque jour étoit marqué par la mort de pluſieurs hommes, & l'on ſe choiſiſſoit un ſecond dans toutes les diſputes qui intéreſſoient la vanité ; ce ſecond n'étoit pas libre de refuſer l'honneur dangereux qu'on lui faiſoit, & il alloit ſe couper la gorge ſans trop ſavoir pourquoi.

Cette honteuſe frénéſie eſt tombée, ſans que la legiſlation s'en ſoit mêlée. On ne s'en reſpecte pas moins dans la ſociété ; mais on y eſt beaucoup plus libre en paroles, & ce droit étant réciproque, perſonne ne s'en formaliſe. Athenes fut ſubtile & diſputante ; on diſpute tout autant à Paris, & la diſcuſſion ne fait qu'aiguiſer les eſprits ſans les aigrir : il faut qu'il y ait dans la répartie un caractere d'inſulte bien prononcé, pour qu'on ſoit obligé d'en tirer vengeance l'épée à la main ; on contredit un homme ſans l'offenſer.

Les militaires, plus ſuſceptibles que les autres claſſes, ſouffrent eux-mêmes la contradiction ; ils n'en ſont pas moins courageux, moins prompts à repouſſer un affront ; mais ils ſavent quand ils doivent employer leur bravoure,

voure, pour réprimer la légéreté ou punir l'insolence.

On va par-tout ſans armes, on ne porte plus l'épée ; on ne la met plus au côté que lorſqu'on s'habille. On n'auroit pu déſarmer le Pariſien qu'avec beaucoup de peine ; il s'eſt déſarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas ſongé à l'y contraindre.

Les maréchaux de France connoiſſent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce qu'il eſt reçu, quand on ſe bat, que le tribunal n'en ſoit pas importuné, & l'on augure fort mal de ceux qui ſe laiſſent prévenir par *les gardes de la connétablie.*

Il eſt de fâcheuſes circonſtances, où l'honneur perſonnel force le plus doux, le plus honnête des hommes, à ſe meſurer avec ſon adverſaire : l'opinion publique alors juge & abſout le combattant, parce que chaque corps, chaque état a ſes loix, & qu'il ne ſeroit pas bon d'étouffer ce ſentiment qui repouſſe l'inſulte à propos, & maintient la dignité de chaque individu dans le poſte où il ſe trouve placé ;

mais ces cas deviennent rares aux yeux de la prudence, de la raiſon & de la vraie valeur.

QUANT à ces ſpadaſſins obſcurs & forcenés qui, dans les garniſons, vont au-devant des diſputes, qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à ferrailler, qui penſent couvrir leur mauvaiſe conduite en expoſant leur vie, & attaquant celle d'autrui, je ne vois pas, dit le docteur Swift, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entre-tuer réciproquement, & de nous débarraſſer de leur perſonne par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la ſageſſe des loix n'avoit jamais pu trouver.

CHAPITRE LXXII.

L'Académie Françoiſe.

L'ACADÉMIE françoiſe, ſi célebre entre nos majeſtueuſes barrieres de ſapin, & n'ayant plus d'exiſtence au-delà, ſe déroberoit-elle à nos pinceau ? Non ; elle appartient ſpécialement au caquet de la grande ville.

RICHELIEU ne pouvoit former un établiſſement même par inſtinct, qui ne tendît au deſpotiſme. L'inſtitution de l'académie eſt viſiblement une inſtitution monarchique. On a fait venir dans la capitale les gens de lettres, comme on y a fait venir les grands ſeigneurs, & par les mêmes motifs, pour les avoir ſous la main. On les tient plus en reſpect de près que de loin.

L'ÉCRIVAIN qui veut être de l'académie, eſt contenu bien avant que d'y entrer; ſa plume mollit lorſqu'il ſonge qu'il lui faudra un jour l'agrément de cette *cour* qui peut lui fermer la porte, malgré le ſuffrage unanime du corps. L'écrivain cherche à ne pas déplaire, à éviter du moins ce déſagrément, & la vérité n'a plus ſous ſon expreſſion dénaturé une phyſionomie vivante.

QUELQUES-UNS même flattent par ambition, & préferent la faveur de la cour à l'eſtime publique.

L'ACADÉMIE françoiſe n'a de conſidération, & ne peut en avoir qu'à Paris; les épigrammes qu'on lui lance de toutes parts contribuent même à la ſauver de l'oubli.

Ce goût excluſif qu'elle s'arroge, eſt d'ailleurs bien fait pour éveiller le ridicule. Tous les hommes ſont appellés à juger par eux-mêmes des arts de ſentiment ; ils le ſentent : ils trouveront donc toujours extraordinaire qu'une poignée d'hommes oſent donner leurs idées ſur les arts, comme les idées les plus juſtes, & leur eſprit pour l'eſprit par excellence. Leur goût particulier ne peut pas former le goût général.

La maniere qui naît & qui naîtra toujours de ces ſortes d'aſſemblées, déplaira encore, parce que le caractere d'imitation décele la gêne & la ſervitude, & que chaque écrivain s'eſtimant libre dans ſon idiôme particulier, ne voudra pas modeler ſon attitude ſur celle d'autrui.

Enfin, ce biſarre privilege qui déclare publiquement un homme homme d'eſprit, lui quarantieme au milieu d'une ville où l'eſprit abonde, excite conſtamment la bonne humeur de nos converſations, & les prétentions au titre d'académicien ſont jugées plus ſévérement que toutes les autres prétentions, parce que chacun ne ſe juge pas intérieurement plus ſot que le

récipiendaire qui, la veille, étoit un mortel ordinaire.

L'ACADÉMIE enſuite établit une différence preſque injurieuſe entre les gens de lettres; ils paroiſſent, pour ainſi dire, n'avoir point de rang, s'ils ne jouiſſent du fauteuil. C'eſt une ſéparation véritable entre des républicains, jaloux avec raiſon de l'égalité, puiſqu'ils font les mêmes efforts, qu'ils ont le même juge, la même ardeur, la même conſtance dans la carriere de la gloire, & qu'ils ne luttent pas néanmoins à force égale.

EN effet, l'eſprit de corps donne toujours une premiere conſiſtance à l'ouvrage qui émane de ſon ſein, & ce, au détriment de tout autre ouvrage. Si l'auteur eſt étranger au corps, au défaut de la ſourde critique, on employera un ſilence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'éleve par ſes propres forces. Et quel livre dans ſon origine a été apprécié ce qu'il vaut? Les penſions & les récompenſes qui vont chercher de préférence les académiciens placés à la ſource des graces, achevent de jetter au milieu de la littérature un ſujet de plainte & de diſcorde.

Les ſervices que l'académie françoiſe a rendus à la langue ſont foibles, pour ne pas dire nuls. La langue, ſans ce corps, eût fait ſans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves ! Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique qu'elle prend quelquefois ! Tout en ſe moquant de la Sorbonne, ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités*, comme des théologiens qui ergotent ſur les bancs ?

Ce corps, compoſé d'ailleurs des bons écrivains de la nation, mais qui eſt loin de les renfermer tous, vaut beaucoup ; mais individuellement raſſemblés, ils ſubiſſent la fatale loi des corps ; ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, emploient de petits moyens, & ſont conduits par de petits motifs. Ce corps deviendroit utile s'il ſecouoit jamais les miſérables préjugés qui l'inveſtiſſent, & s'il oſoit adopter un goût diamétralement oppoſé à celui qui l'anime, c'eſt-à-dire, ſi au lieu d'un ton & d'une maniere locale (qui reſſemble à la couleur d'une école de peinture), il appercevoit

enfin l'immenſité de l'art qui exprime la penſée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les ſtyles, toutes les manieres, & qu'il fût qu'il n'y a point de *regles fixes* pour cet art inconnu qui rend ſur le papier la force de nos idées, & la chaleur de nos ſentimens.

Les gens de lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il ſe dénature, s'oppoſe à lui-même, & recueille malgré lui ſes ennemis dans ſon propre ſein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une étrangere décoration; & le crédit, l'intrigue y ayant fait breche tant de fois, le littérateur pauvre, fier & modeſte perdra bientôt la ſeule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenſer ſes travaux. C'eſt pour un grand une jouiſſance de plus, que de dépoſſéder un homme de lettres qui n'a pour lui que la voix publique.

Je crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux, s'ils prenoient le parti de renoncer de bonne heure à cette récompenſe inſidieuſe. Leurs talens en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire qui les attend

loin des murs de la capitale, pour obtenir la renommée de Paris, toujours orageuſe, & qui ne s'y concentre que pour bientôt y mourir.

DANS les académies, les gens de lettres ſe voient de trop près; les défauts de chacun paroiſſent davantage; l'amour-propre ſe tourne en aigreur; les intérêts ſe diviſent; plus de concorde; l'harmonie eſt détruite.

J'AIME la réponſe du poëte Lainez. Un membre de l'académie françoiſe lui propoſoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps; il répondit fiérement: *Eh! qui vous jugeroit?*

L'ACADÉMIE, mue par des intérêts particuliers, ne ſent pas aſſez que le peuple lecteur ſurveille, juge ſes choix, & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyſer un mérite qui ſort des ténebres, le public ſe révolte, & rit aux dépens de l'obſcur récipiendaire.

QUELQUES académiciens voudroient repréſenter comme *hommes de génie*. Mais le génie

eſt comme la pudeur ; il eſt impoſſible de le jouer.

L'ACADÉMIE françoiſe ne propoſe plus pour ſujet des prix qu'elle diſtribue annuellement : *quelle eſt la plus grande de toutes les vertus du Roi*, ainſi qu'elle faiſoit ſous le regne de Louis XIV ? Aujourd'hui les gens de lettres qui la compoſent (nous leur devons cette juſtice), ne ſe bornent pas à épurer le ſtyle, ils ſe regardent encore comme appellés à former les mœurs de la nation, & jamais ils ne s'aviſeront de traiter une auſſi lâche & déshonorante queſtion.

ÉCHAPPÉS à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie : elle eſt plus fine, plus adroite, plus ingénieuſe chez les uns que chez les autres ; il faut l'avouer. Mais tous croient ou voudroient faire croire que l'académie eſt un tribunal réel, qui commande au goût, & eſt fait pour le régler : que le titre d'académicien emporte avec ſoi l'idée d'un juge abſolu des arts ; ce qui n'eſt pas, vu leur extrême prévention pour leur propre maniere, leur dédain affecté pour tout ce qui

ne ſe ſoumet pas au ton de leur école ; & l'ignorance où ils ſont ſur beaucoup d'ouvrages étrangers & nationaux, que leur pareſſe ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.

CHAPITRE LXXIII.

Sur le mot goût.

Un théologien s'échauffe, devient fanatique & déraiſonne au mot *grace*, & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous ſubjuguer, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieur l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun à ſa marotte ? Et l'académicien ſe moquera du théologien, quand il a comme celui-ci la prétention biſarre de ſe croire infaillible.

Comme on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure, en lui prêtant de vicieuſes intentions, de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuſe. Ceci eſt encore opéré par un aca-

démicien, ou jaloux ou chagrin, ou voulant trancher du docteur.

J'AI remarqué que les *souligneurs* soulignoient le plus souvent les mots les plus heureux & les plus expreſſifs. Ils ont tué la poéſie ſans retour; ils ont donné à la langue un ton monotone, & voilà l'ouvrage de ces prétendus *hommes de goût*.

TEL académicien dit : *j'ai du goût*, parce qu'il n'oſe pas dire, *j'ai du génie :* il ſent bien que tout le monde ſait ce que c'eſt que le génie, parce qu'il eſt aiſé de le reconnoître ; il voit donc qu'il ne peut en impoſer là-deſſus, & il ſe renferma dans le titre *d'hommes de goût*, parce qu'il eſt auſſi difficile de le lui conteſter, que peu important de le lui accorder.

QUAND il a obtenu ce titre, il s'imagine alors que ſes ouvrages ſont pénétrés de *goût*: ce qui n'eſt pas ; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui, & n'en a pas pour ce qu'il fait.

CHAPITRE LXXIV.

Triomphe de Voltaire.

LE nom des grands & celui des gens de lettres rivalisent aujourd'hui, au grand étonnement des premiers ; & la renommée ne laissant pas d'y mettre quelque différence, la guerre, comme de raison, est déclarée entre eux. Je n'en suis pas fâché : les grands perdront la bataille, parce que leur orgueil étant fondé sur des miseres & des armoiries, doit fléchir sous un orgueil appuyé sur de grandes choses, & dont l'impression est générale.

ILS sont tous émerveillés de ce que la nation proclame aujourd'hui des noms roturiers qui lui sont devenus chers, & qu'elle place parmi les noms illustres dont elle s'enorgueillit. Ils voudroient bien lui ôter sa reconnoissance, & l'obliger à ne point parler de ces nobles écrits qui sont ses délices : ils ont peine à concevoir comment la représentation de *Zaïre* ou de *Mahomet* porte plus de volupté & d'enthou-

fiaſme dans l'ame, que la contemplation du cordon-bleu & l'ordre du Saint-Eſprit.

On a laiſſé le blaſon pour lire Monteſquieu. L'arbre généalogique de tant de maiſons nobles & inutiles occupe moins les eſprits, que l'*Emile* & l'*Hiſtoire philoſophique & politique du commerce des deux Indes.* Voilà un renverſement d'idées auquel ils ne s'accoutument pas. Ils voudroient que le public s'échauffât pour leur oiſiveté ſuperbe, comme il ſe tranſporte pour les travaux qui flattent & agrandiſſent l'eſprit & le cœur de l'homme.

Le triomphe poétique de M. de Voltaire, les acclamations de tout un peuple, ſon empreſſement à le voir, l'eſpece de fête ſolemnelle dont on a ſalué ſon génie, les a percés d'un glaive de douleur : ſon couronnement enfin ſur le théatre, où ſes chefs-d'œuvres brilloient depuis ſoixante années, ils l'ont vu avec jalouſie ; la voix publique n'auroit dû retentir que pour eux.

Les honneurs qui lui furent rendus de ſon vivant, priverent ſa cendre des honneurs fu-

nebres : l'orgueil ſe vengea ſur un cadavre mort ; on ne redoutoit plus ſa plume. Il fut ordonné que, ſans pompe & ſans funérailles, ſon corps ſortiroit de Paris pour aller chercher au haſard un tombeau ſur la route. On redoutoit la ſolemnité du convoi, qui eût ſurpaſſé par la foule des aſſiſtans le nombre de ceux qui ſuivent les dépouilles des Rois.

Les maitres de l'opinion publique ont donc auſſi leur empire, leur trône & leurs panégyriſtes. On pouſſa la précaution puérile juſqu'à interdire aux journaux l'annonce de ſa mort ; on ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers ſoupirs dans la capitale, lieu de ſa naiſſance : la même défenſe s'étendit ſur Jean-Jacques Rouſſeau, lorſqu'il décéda à Armenonville deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient univerſellement connus, offenſa ſans doute l'orgueil des rangs, puiſqu'il eut recours à des petiteſſes auſſi inconcevables, & que la poſtérité ſans doute aura peine à croire.

De tes écrits hardis Verſailles un peu confus,
Défendit d'imprimer que tu ne vivois plus,

La police ordonna que Melpomene en larmes
Ne récitât d'un mois tes vers remplis de charmes.
Un curé refusa de bénir ton cercueil :
Tu devois bien t'attendre à ce dernier accueil (1)!

CHAPITRE LXXV.

Jeannot.

TROIS mois après le *triomphe de Voltaire*, le Parisien accueillit *Jeannot* avec le même enthousiasme. Il représentoit dans une farce qui n'eut depuis que cinq cents représentations. L'idiôme de la derniere classe du peuple s'y trouvoit exprimé au naturel, & le jeu naïf de l'acteur, son accent sûr, formoit un tableau qui, dans sa bassesse, avoit un mérite toujours extrêmement rare sur la scene, la parfaite vérité.

VOILA ce qui lui a valu ce prodigieux succès. Que les autres acteurs s'étudient chacun dans leur rôle, à y mettre autant de vérité que

(1) Ces vers sont tirés d'une *épitre à Voltaire*, composée par un seigneur Russe.

Jeannot en met dans le ſien, & l'art ne ſera pas ſi éloigné de la perfection.

J'AI vu Taconet & je l'ai toujours regretté. On tance le public, parce qu'il va aux boulevards : mais il eſt aſſez commodément & à peu de frais. Le public a le droit de s'amuſer à ſon gré : quand les comédiens françois l'ennuient, il fait bien d'aller chez Jeannot qui le divertit, & Jeannot en vaut bien un autre.

C'en eſt, ce n'en eſt pas ; ces fameux mots, tirés de la parole dont je viens de parler, ont fait fortune. On les a prononcés dans les meilleures ſociétés, & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant ſix mois que ces mots pris & reçus dans tous les ſens poſſibles, & commentés avec tout l'eſprit dont le Pariſien aſſaiſonne les nouveautés.

ON avoit fait entrer *Jeannot* dans la troupe des comédiens italiens ordinaires du Roi ; mais ce n'étoit pas là ſon théatre : il eſt retourné bien vîte aux pieces foraines où il excelle. Ce n'eſt point là que l'on voit la belle nature, ni que l'on rencontre l'éloquence & la morale ; mais

mais elles ont une certaine vérité qui, quoique rude & groſſiere, manque à des théatres plus relevés Jeannot eſt un très-bon acteur dans ſon genre, & l'engouement du Pariſien prouve à quel point il chérit le ſpectacle, quand il n'y eſt ni rançonné, ni ennuyé, ni vexé.

On a modelé *Jeannot* en porcelaine, & on le trouve aujourd'hui ſur toutes les cheminées, faiſant pendant au *Préville*. Pourquoi ne fraterniſeroient-ils pas ?

CHAPITRE LXXVI.

L'Académie des inſcriptions & belles-lettres.

La, l'antiquaire ſourit d'un poëte moderne, qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Ariſtote l'emporte encore ſur Deſcartes & Newton : plus les idées ſont anciennes, mieux elles valent : le ſiecle des Médicis n'y a pas encore droit de bourgeoiſie.

Tel érudit ne daigne pas appercevoir la

colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérès, dont il reſtitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perd une bataille, c'eſt que l'on a oublié la force de la phalange macédonienne.

APPELLÈS & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers; car leurs tableaux, à force de vétuſté, n'exiſtent plus.

SI nous faiſons quelque choſe de paſſable, c'eſt par pure réminiſcence : les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné; nous les répétons à notre inſu, & par un effet de la métempſycoſe; car nous ſommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts : *vivent les Grecs !*

NOTRE langue ne vaut pas l'hébreu qui eſt une langue ſacrée : nous ne commencerons à valoir quelque choſe que dans quatre mille ans.

TOUS ces contempteurs des tems modernes écrivent des in-4°. ſur les anciens; c'eſt aux anciens à les lire. Ils traduiſent les anciens, & ces anciens-là, ſous leur plume, paroiſſent bien ſots & bien vuides. Ils mettent tout Homere

en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impoſſible, & pour l'admirer ſans doute tout ſeuls. D'autres font de mauvaiſe proſe, pour nous faire déteſter notre idiôme & pouvoir crier plus haut encore ; *vivent les Grecs !* cela eſt adroit !

SPANHEIM s'extaſioit de volupté ſur une médaille antique : il eſt bon de regarder une médaille une fois, mais c'eſt aſſez. Si c'eſt à raiſon d'antiquité, tel rocher eſt plus vieux que l'alphabet phénicien, tranſmis ou non tranſmis aux Grecs. Tel homme de lettres eſt curieux ; c'eſt bien fait à lui ſi cela l'amuſe ; mais tel autre ne voit pas ſur une médaille la raiſon d'une exceſſive volupté (1).

LES membres de ce corps ſe nomment académiciens, mais ce titre eſt une très-foible diſtinction à Paris, & l'on ne ſait trop pour-

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe aſſez plaiſante, d'un de ces inveſtigateurs du tems paſſé. Elle eſt peu connue :

Ci-gît un antiquaire, opiniâtre & bruſque ;
Il eſt eſprit & corps dans une cruche étruſque.

quoi : c'eſt qu'il faut être de l'*académie françoiſe* pour être un veritable academicien.

D'OU vient cette différence entre voiſins qui ne ſont ſéparés au Louvre que par une cloiſon ? Il y a bien autant de préjugés, autant de prétentions d'un côté que de l'autre : pluſieurs membres paſſent même d'une chambre pour aller dans la chambre voiſine, ils devroient donc être rangés ſur la même ligne ; on fait des vers & de la proſe d'un côté & de l'autre.

LE public ou plutôt l'opinion a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il ſeroit facile néanmoins d'oppoſer l'*académie des belles lettres à l'académie françoiſe*, ſi la premiere vouloit s'humaniſer un peu avec les belles lettres, puiſqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire divorce avec le bel eſprit. Alors tous ces antiquaires paſſeroient pour des gens de lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux qu'ils ont de l'*eſprit* ; le goût prendroit peut-être enſuite, & les quarante ſeroient dépoſſédés du privilege excluſif à la réputation & à l'immortalité.

QUE cela arrive ou non, je dirai toujours à l'académie françoise :

Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

CETTE académie ne veut plus, dit on, que ses membres passent désormais à l'académie françoise, parce que c'est trop de gloire aussi pour un simple mortel, que de réunir sur sa tête les titres opposés de *savant* & de *bel esprit :* il faudra opter, & l'on ne pourra plus servir à la fois les deux maîtresses jalouses & rivales. Point d'accord entre l'*érudition* & les *graces*.

CHAPITRE LXXVII.

Journaux.

LES journaux sont les trompettes de la renommée, les plus menteuses & les plus impudentes : tel périodiste annonce un auteur comme un aigle, l'autre le traite d'oison : le panégyrique & la satyre de l'écrivain paroissent le même jour : à qui s'en rapporter ? à soi-même ; lire

l'ouvrage ; & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en penſe.

Le critique impartial & neutre n'a point encore exiſté ; mais l'homme en état de produire ne ſe rabaiſſe point à analyſer des ouvrages, il en enfante.

Se fait journaliſte qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ſes confreres.

Le miniſtere protege & ſoudoie les petites feuilles ſatyriques où les auteurs ſont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalouſie entre les membres de la république littéraire ; il s'oppoſe par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

Le public oiſif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le miniſtere ſent bien quelle prépondérance avoit la république littéraire ſur les eſprits, ſi l'eſtime univerſelle répondoit à ſes travaux : il tâche de lui ravir cette eſtime précieuſe, & une foule d'aboyeurs, doués d'un

eſprit médiocre, & d'une rage incurable, ſervent le miniſtere au-delà de ſes eſpérances.

De tous les écrits périodiques, celui qui rapporte le plus d'argent c'eſt le Mercure : il eſt le plus mauvais de tous ; le pédantiſme le plus lourd y regne : tel écervelé s'y arroge la dictature du Parnaſſe, & veut corriger tout le monde, ſans pouvoir apprendre à ſe corriger lui-même. Les préjugés ineptes ſe propagent ainſi tous les huit jours, dans ce livre bleu, *dédié au Roi.*

On ne doit jamais répondre aux journaliſtes, parce que l'ouvrage ſe défend de lui-même : il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques envenimées. Le ſilence du mépris eſt l'arme la plus ſûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertiſſant pour l'amour-propre des ſots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces eſprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célebres ſe donner en ſpectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'eſt

pas d'accord sur-le-champ, plus on dispute & moins on se rapproche.

Mais le journaliste veut-il louer ? il ne connoît plus que l'emphase. Un acteur vient-il à mourir ? le ridicule écrivain s'avance dans le mercure de France, & dit : *Ce n'est qu'un individu qui manque, & c'est une nation entiere à consoler.* Qui diroit-on qu'il regrette ? Un prince bienfaisant, un législateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliste du premier ordre ? Non, il s'agit de *Lekain.*

CHAPITRE LXXVIII.

Le vrai Journaliste.

La critique en littérature, est la chose du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine est imprimé, les fautes sont commises, & le tems qui plonge dans l'oubli les productions stériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliste. On ne revient point de ses jugemens ; il n'écoute ni la cabale, ni les pré-

ventions ; il abſorbe le livre dans ſon gouffre ou le fait ſurnager ſur l'abyme.

POURQUOI donc ſe dévouer à la haine de ſes rivaux, & offenſer l'amour-propre des hommes vivans, pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre ?

D'AILLEURS, l'invective eſt preſque inſéparable de la critique littéraire : on a beau choiſir ſes termes, on veut toujours dire que tel écrivain eſt un ſot ou un ignorant ; on verſe le ridicule ſur ſon œuvre ; & delà à ſa perſonne, il n'y a qu'un pas.

LES lettres, faites pour répandre quelque charme ſur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme, qui aura mal réuſſi en voulant inſtruire ou amuſer les autres. Le critique le plus ſage a encore quelquefois le foible de la jalouſie ou de l'envie. Puis, quel eſt l'homme aſſez maître de ſes paſſions, aſſez impartial, aſſez éclairé & doué d'un tact aſſez ſubtile, pour être le juge ſuprême des talens & des réputations ? que le tems prononce ; c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet emploi.

MAIS ce qui doit conſoler les auteurs, c'eſt de voir que le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé. Qui ſe ſent des forces pour courir dans la carriere, ne s'amuſe pas à jetter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

TOUS ces *jugeurs* ſont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le ſont de leurs productions; ils prennent le talent de nuire pour la preuve d'une ſupériorité réelle & décidée.

Ainſi l'on ne voit plus dans l'attelier des arts
Que légions de rats & grouppes de léſards.
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées,
Le Pinde eſt envahi par d'inſolens Pigmées.
. . . . . .
Ces Docteurs pointilleux dans leur triſte manie,
Le ſcalpel à la main, diſſéquent le génie,
Et veulent qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux, il penſe, écrive & qu'il rampe comme eux.

M. Guyétand.

CHAPITRE LXXIX.

Gêne de la presse.

LES ennemis des livres le sont des lumieres, & par conséquent des hommes. Les entraves dont on surcharge la presse invitent à les braver : si l'on jouissoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il est des maux politiques que prévient la liberté de la presse, & c'est déja un très-grand bienfait. La police intérieure des États a besoin d'être éclairée par des écrits désintéressés. Il n'y a que le philosophe satisfait de la seule estime de ses concitoyens, qui puisse s'élever au-dessus des nuages que forme l'intérêt personnel, & offrir les abus d'une coutume insidieuse. Enfin la liberté de la presse sera toujours la mesure de la liberté civile, & c'est une espece de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

SI l'on adopte cet axiome, chaque jour nous

perdons ; car chaque jour la preſſe eſt plus gênée.

Aussi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris, ſont-ils pitoyables lorſqu'ils roulent ſur l'hiſtoire, ſur la politique ou ſur la morale des nations.

Laissez penſer & parler ; le public jugera, il ſaura même corriger les auteurs. Le plus ſûr moyen pour épurer l'imprimerie, c'eſt de la rendre libre : l'obſtacle irrite ; ce ſont les prohibitions, les difficultés qui enfantent les brochures dont on ſe plaint.

Si le deſpotiſme pouvoit tuer la penſée dans ſon ſanctuaire, & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'ame de nos ſemblables, il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au philoſophe, & lui couper les mains, il établit l'inquiſition ſur les routes, peuple les frontieres de commis, répand les ſatellites, ouvre toutes les caiſſes pour intercepter la progreſſion infaillible de la morale & de la vérité ; vain & puéril effort ! attentat ſuperflu au droit naturel de la ſociété générale,

& aux droits patriotiques d'une ſociété particuliere ! La raiſon de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat ; elle luira ſans nuages. On a beau craindre ou perſécuter le génie, rien n'éteindra dans ſes mains le flambeau de la vérité : l'arrêt que ſa bouche prononce ſera répété dans toute la poſtérité contre l'homme injuſte. Il a voulu ravir à ſes ſemblables le plus noble de tous les droits, celui de penſer, inſéparable de celui d'être : il aura manifeſté ſa foibleſſe & ſon extravagance, & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuiſſance.

O braves Anglois ! peuple généreux, étranger à notre ſervitude honteuſe, conſervez avec ſoin parmi vous la liberté de la preſſe ; elle eſt le gage de votre liberté. Vous repréſentez aujourd'hui preſque ſeuls pour le genre-humain, vous ſoutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'inſolence du pouvoir arbitraire, partent du noble ſein de votre iſle fortunée. La raiſon humaine a trouvé chez vous un aſyle d'où elle peut inſtruire l'univers.

QUAND les oppreſſeurs croiront impoſer

ſilence à la terre, & la dévorer ſans qu'elle oſe gémir, leurs perfides projets ſeront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts ſeront cicatriſés des foudres ſacrés de la vérité : l'opprobre les ſaiſira, pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race préſente & future.

O braves Anglois ! vos livres ne ſont pas ſoumis au *mandat de M. Le Camus de Néville*, & il faudroit un long commentaire pour vous expliquer de quelle maniere Monſeigneur le garde-des ſceaux, ou Monſeigneur le chancelier de France, quand il a les ſceaux, permet enfin à une mince brochure, qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue ſur le quai de Gevres.

Nous ſommes ſi ridicules & ſi petits devant vous, que vous auriez à peine à comprendre l'excès de notre foibleſſe & de notre humiliation (1).

Au reſte, cette gêne fait un tort conſidérable à la capitale, & l'étranger en profite. La

(1) Il y eut jadis un édit du Roi qui défendoit au profeſſeur Ramus *de lire ſes propres ouvrages.*

graphomanie a un côté ridicule, mais elle fait subsister diverses professions. La montagne Sainte-Genevieve est peuplée de colporteurs, de brocheurs, de relieurs, &c. qui mourroient de faim sans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la société. Les anciens écrivoient autant que nous, & avoient la même démangeaison de publier leurs écrits. C'est un besoin que nous satisferons toujours en donnant notre argent aux presses Hollandoises, Allemandes, Flamandes & Suisses.

CHAPITRE LXXX.

Communautés.

UN premier édit avoit supprimé, sous le ministere de M. Turgot, les jurandes & communautés de commerce, *ces parties honteuses* de notre gouvernement, & tout rouloit assez bien. Dix-huit mois après un second édit créa six corps de marchands, & quarante-quatre communautés d'arts & métiers.

LES entraves bisarres furent supprimées. Une

plus grande liberté eſt rendue au commerce ; on a réuni des profeſſions qui ont de l'analogie entr'elles, & qui autrefois livrées à des procès interminables, fatiguoient les tribunaux de leurs débats auſſi coûteux que ridicules.

La porte de l'induſtrie eſt ouverte à quiconque veut travailler ; mais il en coûte encore de l'argent. Cet argent ne ſe donne plus aux communautés ; à qui ſe donne-t-il ? aux coffres royaux : tout rentre inſenſiblement dans ce baſſin unique.

Les bouquetieres, les coëffeuſes de femmes, les jardiniers, les maîtres de danſe, les savetiers, les vuidangeurs ont été déclarés par le même édit *libres dans leur profeſſion*, & exempts de payer.

Avant cet édit on pourſuivoit une malheureuſe femme qui, la veille de la fête d'un patron bannal, portoit des fleurs ſur ſon éventaire : on écraſoit ſes fleurs, & on lui faiſoit payer une amende. On ſaiſiſſoit *de par le Roi & juſtice*, des ſouliers à demi-reſſemelés, & enfin l'on incarcéroit le téméraire qui mettoit des

des papillottes sur la tête d'une femme, sans avoir la *patente* qui l'autorisoit, & friser & pommader ses cheveux. Nous sortons de l'époque de toutes ces belles institutions, & nous en avons encore plusieurs à-peu-près de cette dignité là.

CHAPITRE LXXXI.

Agriminiſtes.

LES belles Dames, dont la fantaisie commande ces ouvrages momentanés, susceptibles de variations infinies, ignorent sans doute que les ouvriers qui façonnent les agrémens dont elles ornent leurs robes, se nomment *agriminiſtes.*

L'OUVRIER donne à la soie toutes les formes possibles ; c'est de son goût & de son génie que naissent la variété des dessins, la diversité des couleurs artistement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

ON admire une jolie femme, & son habil-

lement qui fait partie de ſon exiſtence : mais à la vue des effets très-galans qui réſultent de ſes aigrettes, de ſes pompons, de ſes franges, le poëte chanſonnier ne s'eſt jamais aviſé de célébrer un peu le *fuſeau*, la *navette* & la main induſtrieuſe du pauvre *agriminiſte :* tout eſt pour celle qui porte la robe élégante, & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat, cette fraîcheur, cette légéreté aérienne.

CHAPITRE LXXXII.

Épingliers, Cloutiers.

Un ſauvage admire un clou, & il a raiſon. C'eſt à Paris que l'homme obſervateur voit combien l'art a demandé de combinaiſons, d'expériences & de ſoins. Il faut trente mains & trente outils pour la formation d'une épingle ; vous en aurez mille pour douze ſols.

Les aiguilliers, épingliers regardent leur profeſſion comme l'une des plus anciennes, puiſqu'ils ſoutiennent qu'Hénoc en fut l'inventeur.

L'AIGUILLE eſt néceſſaire à preſque tous les métiers : pour que l'aiguille ne ſoit ni molle, ni caſſante, pour qu'elle reçoive la perfection dont elle eſt ſuſceptible, il faut plus de vingt opérations, toutes également eſſentielles, & extrêmement délicates. Les cloutiers ont pris Saint-Cloud pour patron, & les épingliers Saint-Sébaſtien, parce que celui-ci fut martyriſé à coups de fleches.

CHAPITRE LXXXIII.

Voitures publiques.

POURQUOI le miniſtre qui avoit ſi ſagement détruit les corvées & les communautés, qui s'étoit déclaré l'ennemi des *privileges excluſifs*, toujours nuiſibles & féconds en abus, a-t-il renoncé à ſes propres principes, en établiſſant des meſſageries royales avec *privileges excluſifs ?*

LE public eſt mal ſervi; les commis ont de la hauteur & de l'inſolence; les voitures ſont incommodes, trop étroites; on y eſt gêné,

foulé, comprimé. On ne ſait à qui ſe plaindre, de qui obtenir juſtice. Et pourquoi ne pas rendre au particulier la liberté de voyager à ſon gré, de faire ſon prix, & de choiſir ſes commodités ?

SUR la route de Verſailles c'eſt encore pis ; les carroſſes dits *pots-de-chambre*, ſont ouverts à tous les vents : on y brûle en été, on y gele en hiver ; la pouſſiere vous y étouffe ou la pluie vous y mouille.

ET qui connoît le majeſtueux *carrabas*, attelé de ſix chevaux, qui font quatre petites lieues en ſix heures & demie de tems ? Il renferme dans une eſpece de longue cage, ſale & fétide, vingt perſonnes qu'on preſſe, qu'on étouffe indécemment ; & il eſt défendu à la charrette oiſive, au cabriolet léger, au fiacre vuide, au fourgon commode, de voiturer perſonne ſur cette route.

QU'IMPORTENT de beaux chemin, ſi je ne puis y voyager à ma fantaſie, ſi je ſuis gêné, contrarié dans ma marche, dans mon repos ? & pourquoi faut-il des papiers, des bureaux,

des commis, lorſque j'ai la volonté de me promener ?

Dans toute l'Angleterre on eſt voituré avec autant de promptitude que de commodité ; parce qu'on choiſit & qu'on loue ſoi-même la voiture dont on a beſoin. Voulez-vous faire à Paris deux lieues dans les environs ? il faut vous rendre dans un bureau, attendre, intercéder, parler à un commis incivil, recevoir une pancarte. Le cocher de la plus miſérable brouette, preſque ſans culottes & ſans bas, a un habit bleu (livrée royale) ; la portiere démantibulée porte trois *fleurs-de-lis*, & l'on ne donne un coup de fouet à deux roſſes étiques, que *de par le Roi*.

On diroit que c'eſt une affaire d'État, que le tranſport d'un particulier à une autre ville. Vous êtes environné de loin d'ordonnances, de prohibitions ; & les hommes de bureaux auxquels vous donnez votre argent, ſemblent moins appartenir au public qu'au gouvernement, qui ne nous veut rien laiſſer faire : chevaux, cochers, poſtillons, voyageur & valiſe, tout eſt ſous ſa main. Des couvertures de toile

cirée qui couvrent de longues charrettes, portent en gros caractères : *Messageries royales ;* les armes de France & de Navarre pendent aux oreilles du moindre baudet.

CHAPITRE LXXXIV.

Gluck.

En 1778 tout le monde étoit ou Gluckiste ou Lulliste ou Ramiste ou Piccinniste, ainsi que l'on étoit il y a quarante ans, ou Moliniste ou Janséniste. J'avoue que j'étois & que je suis encore Gluckiste. Pourquoi ? c'est que l'Orphée du Danube m'entraîne, & je préfere la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une composition douce & variée ; mais ce genre de beauté laisse trop à desirer du côté de l'expression.

Je n'ai jamais goûté Quinault ; & selon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault sont fades, & M. Marmontel a manqué de goût en s'attachant à ses misérables opéra, dont le vuide

& la foibleſſe auroient dû frapper un homme de lettres tel que lui ; mais la routine eſt le tyran de tous les littérateurs françois.

CHAPITRE LXXXV.

Révolution muſicale.

LA politique d'Alcibiade, qui coupa la queue à ſon chien pour diſtraire les Athéniens de ſa perſonne, eſt une politique renouvellée de nos jours. Nos bals, nos ſpectacles, nos hiſtrions nous font dire en d'autres termes : " Ce chien „ avoit une ſi belle queue ! quelle fantaiſie „ prend à cet Alcibiade de la lui couper ? Il a „ dégradé le plus bel animal du monde : c'eſt „ un fantaſque, c'eſt un fou „.

ALCIBIADE dans ſon char doré portoit un Cupidon armé du foudre : cette deviſe, qui n'eſt pas ordinaire, il ſut la rendre reſpectable. Mais ne comptons pas trop ſur nos Alcibiades : nos guerriers, à ce qu'il me ſemble, s'efféminent dans ces voluptés trop exquiſes. Ils auront le même courage, d'accord ; mais auront-ils la

force & la santé qui supportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille, ne se rappelleront-ils pas involontairement ces arts enchanteurs, qui font dire en soupirant, *hors de Paris point d'existence.*

On y achete, année commune, pour près de quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les hautbois, les flûtes & les bassons : cela est un peu cher, & les autres arts coûtent infiniment moins.

L'ennui, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra ; & je dis avec La Bruyere : *Je ne sais comment avec une magnificence royale, on est parvenu à me faire bâiller.* Je regardois le séjour de la musique comme un lieu où je serois constamment sourd, & jamais ému par le plaisir. Gluck est venu, & j'ai connu les charmes de la musique ; je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exister pour moi : c'est à son expression simple, énergique, que j'ai enfin senti couler des larmes, que je n'avois jamais versées dans le séjour des enchantemens.

Tous les cœurs ont obéi à cette musique

expreſſive & touchante ; il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre : mais le Saxon a de plus grandes puiſſances. C'eſt lui qui eſt terrible, touchant, rapide & vrai. Alceſte ! ah quel opéra !

Le Saxon a eſſuyé le premier feu de nos préventions, & ſon rival a eu moins de peine enſuite à faire ſon effet.

Puisse le génie triompher des derniers obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cet art, ſorti pour nous de l'enfance où nous le captivions ! La pratique de notre antique pſalmodie a roidi les organes, & durci le tympan de cette foule de chanteurs & de chanteuſes, dont la troupe étourdiſſante nous fatigue. Qu'on les chaſſe au plutôt ; qu'on raccourciſſe ces danſes ſi longues & ſi mal amenées ; qu'on choiſiſſe des poëmes où l'intérêt ne ſoit ni coupé, ni affoibli ; & que le décorateur ambitieux, le deſpotique maître de ballet, le lourd orcheſtre ceſſent d'être rebelles, & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces ſubalternes, & les ſoumettre à ſon autorité.

JE crois qu'il faut renoncer totalement à Quinault : il n'y a rien de ſi inſipide au monde que ſes opéra, il n'a ni rapidité, ni diverſité, ni chaleur. C'eſt une folie que de vouloir le rapetaſſer : tous les muſiciens perdront leur tems, & haſarderont leur réputation ſur ces canevas vuides qui repouſſent le génie.

VOICI donc qu'à peine le buſte de Rameau eſt-il placé dans ſa niche, qu'il faut l'en déloger. La muſique bâillante de Lulli a diſparu, & c'eſt ainſi que tout art ſe forme en ſe recompoſant ; car s'il s'arrête, il recule.

CHAPITRE LXXXVI.

Solfier.

DEPUIS que nos brillans opéra-comiques ſont en vogue, on raffole de toutes les ariettes, & l'on entend *ſolifier* à voix baſſe dans les rues, dans les promenades, dans les ſociétés. C'eſt un air que ſe donnent ceux mêmes qui n'ont ni voix, ni oreilles.

Les enthousiastes du vieux plain-chant gothique de l'opéra, on fait la plus belle défense contre la mélodie d'Italie; la voilà néanmoins naturalisée. Puissions-nous de même changer le ton monotone de notre étroite tragédie, & nous modeler sur des compositions plus vastes, qui laissent aux faits & à l'intérêt des situations tout le jeu nécessaire ! Vienne la maniere du grand Skakespear..... Oh! elle viendra.

CHAPITRE LXXXVII.

Filles nubiles.

Le nombre des filles qui ont passé l'âge du mariage est innombrable. Rien de si difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud est éternel, que parce qu'il faut aller consigner une dot par-devant notaire. Les filles laides & nubiles abondent; les jolies ont encore beaucoup de peine à passer. Il faudroit peut-être renouveller à Paris ce qui étoit en usage chez les Babyloniens. On rassembloit toutes les filles nubiles dans un marché public: les jeunes gens venoient, & comme de raison,

achetoient les plus belles ; mais l'argent qui en provenoit, ſervoit à doter les laides délaiſſées.

On voit que le mariage eſt devenu un joug peſant, auquel on ſe ſouſtrait de tout ſon pouvoir : on voit qu'on a raiſonné depuis peu le célibat, comme une ſituation plus douce, plus ſûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'eſt point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen : des ſœurs ou des amies s'arrangent pour vivre enſemble, doubler leurs revenus en les plaçant à rentes viageres. Ce renoncement volontaire a un lien conſtamment chéri des femmes ; ce ſyſtême anti-conjugal, n'eſt-il pas bien remarquable dans nos mœurs ?

Chez les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Que diroit Lycurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos demoiſelles dédaigner l'autel de l'hyménée, embraſſer le célibat, s'en montrer les apologiſtes, & vivre dans une eſpece de liberté maſculine ; liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur ſexe.

QU'ARRIVE-T-IL de cet étrange déſordre ? Les gens aiſés qui ne ſe marient point ou qui ſe marient tard, ne font preſque point d'enfans : les gueux qui ſe marient intrépidement, & qui ſe marient trop tôt en font beaucoup ; de ſorte que les richeſſes ſe concentrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains ; celui à qui elles ſeroient le plus néceſſaires en a le moins.

DANS toutes les ſociétés on ne rencontre que de ces vieilles filles, qui ont fui les devoirs d'épouſe & de mere, & qui trottent de maiſons en maiſons. Affranchies des peines & des plaiſirs du mariage, elles ne doivent pas uſurper la conſidération & le reſpect qui ſont dus à la mere de famille environné de ſes rejettons, & l'on devroit les regarder comme ces vignes infertiles qui, au lieu de porter des raiſins, n'ont pouſſé ſous les rayons du ſoleil que des feuilles jaunes & rares.

CES filles décrépites ſont ordinairement plus malicieuſes, plus méchantes & plus durement avares, que les femmes qui ont eu un époux & des enfans.

Il faudroit assujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution, reculer encore également pour les deux sexes, l'époque des vœux forcés ou indiscrets, abolir le célibat des soldats qui occasionne le célibat des filles, d'autant plus que des soldats mariés seroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin que le législateur fît revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts; & c'est bien le cas de répéter ici, que *c'est souvent la loi qui fait le péché.*

CHAPITRE LXXXVIII.

La petite poste.

Son auteur avoit conçu deux cents projets de différentes especes, tous relatifs au bien public: celui-là seul a pu recevoir son exécution.

Cette poste roule du matin au soir, portant

lettres & paquets. Comme Paris eſt un monde, on auroit plutôt fait ſouvent de ſe tranſporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier : on lui écrit ; les billets économiſent le tems, remplacent les viſites, & font qu'on ne ſe déplace pas pour des riens.

Les amis s'avertiſſent pour les jours qu'ils veulent paſſer enſemble ; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit pour ſes affaires ou pour ſes plaiſirs, parce que ce ſeroit une grande imprudence d'écrire autrement, le tout étant entre les mains de la police qui veut ſavoir juſqu'aux choſes indifférentes.

L'inconvénient eſt que les anonymes qui vous écrivent des injures, ſont plus à leur aiſe. Mais toute lettre anonyme eſt d'un lâche, & dès-lors mépriſable. Cet abus ne ſauroit contrebalancer l'utilité générale.

Les gens en place ou célebres reçoivent une foule de lettres oiſeuſes : cette affluence ne peut manquer de les diſtraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaſte correſ-

pondance eſt un malheur attaché à la renommée ; on perd des heures précieuſes à répondre à des futilités, & à tracer ſur le papier des complimens ſtériles ou des choſes extrêmement vagues.

On ne doit qu'à ſes intimes amis le tableau de ſes véritables idées : on eſt obligé de diſſimuler avec les autres, parce qu'ils ſont toujours prêts à montrer vos lettres, à les faire circuler, & même à les imprimer. Il faut être très-circonſpect avec la multitude ; car combien de gens vous tentent des pieges ſous les apparences du zele, & ne ſont qu'à l'affût des ridicule qu'ils peuvent ſaiſir, contens d'avoir pu tromper ou votre confiance, ou votre crédulité !

CHAPITRE

CHAPITRE LXXXIX.

Les visites.

Les visites emportent beaucoup de tems. Vainement se fait-on écrire chez les portiers : on est condamné à certaines époques à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence, s'asseoir, dire quelques mots insignifians, puis l'on s'échappe pour faire la même chose dans la maison voisine. C'est un travail & une occupation que de sortir ainsi d'un hôtel, pour entrer dans un autre.

Ceux qui ont besoin de protection ne visitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil ou la cupidité, les traine à travers les antichambres ; ils souffrent, murmurent tout bas & subissent la loi commune. Un valet, qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent ; coutume prudente. On ouvre les deux battans pour les femmes. C'est alors que les qualités sonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui se

préſente dans le cercle : un nom tout nud a quelque choſe de honteux.

ON a beaucoup abrégé les formules des premiers complimens. L'on s'aſſied, ſi l'on veut, ſans preſque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtreſſe de la maiſon, le cede à ſon tour, & ainſi ſucceſſivement. Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en ſe faiſant des mines. C'eſt le moment où les nouvelles circulent ; de ſorte qu'un fait arrivé à huit heures du ſoir eſt ſu de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui font arrêt, l'accompagnent déja, & il ne ſera plus permis d'en parler le lendemain.

APRÈS les nouvelles vient l'étalage de chaque doctrine particuliere ; mais le récit eſt court, excepté dans la bouche des officiers de marine, qui abuſent des circonſtances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes diſſimulent leur ennui, & font gliſſer adroitement la converſation ſur le nouvel opéra ; on deſcend de la vergue du grand mât aux baſſons de l'orcheſtre, & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris, les diſputes ſur la muſique

& ſur la marine ſont éternelles ; & pourquoi durent-elles ſi long-tems ? c'eſt qu'on ne s'entend pas.

Les parleurs de profeſſion ont un répertoire tout formé, qui compoſe tout leur eſprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier ; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent, mais pour une ſeule fois. J'y ai été pris moi & bien d'autres.

CHAPITRE XC.

Retraite.

On ferme ſa porte à Paris quand on veut ; ce qui eſt impoſſible dans les autres villes. On ſe dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être aſſuré que pendant un mois perſonne ne viendra vous importuner. Les portiers ſont d'un merveilleux ſecours pour vous faire voyager, tandis que vous boudez tout ſeul dans un coin. Ils vous ſervent de chevaux de poſte.

J'ai lu jadis une piece de vers intitulée ;

Epître à mon verrou. L'idée étoit plaisante. Un philosophe avoit mis en grosses lettres dans son cabinet ces trois mots, *epargnez mon tems*; avec cela faisoit-il fuir les importuns ? j'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre ces visites incommodes qu'un verrou : il ne faut donc point faire un *épître à son verrou*, mais le tirer.

Combien d'amitiés, combien de liaisons inutiles! Il est un tems dans la vie où un homme raisonnable devroit savoir à quoi se fixer, éprouver ceux qu'il fréquente, & se débarrasser ainsi de mille soins que tous ces amis de nom usurpent aux véritables. La sagesse, la philosophie s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le tems & à prévenir le regret de sa perte.

Certaines gens sont si fatigués d'eux-mêmes, qu'ils n'existent que quand ils ont quatre ou cinq personnes dans leur chambre, pour assister à leur lever & à leur toilette.

CHAPITRE XCI.

Les affiches.

ON affiche tous les jours, de grand matin, les pieces que l'on donnera le soir aux trois grands ſpectacles : les théatres du boulevard & de la foire en font de même. On voit ſur la même ligne, Athalie & Jeannot chez le dégraiſſeur ; Caſtor & Pollux, & la danſe du petit diable ; il y a de quoi ſatisfaire tous les goûts : or, en fait de plaiſirs, je ſoutiens que perſonne n'a tort, pourvu que les pieces ne ſoient pas indécentes.

QUI croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres qui liſent les affiches ſans aller au ſpectacle, & qui ſe conſolent de n'y point aller en ſachant quelle piece ſera repréſentée ? Ils l'empruntent, la liſent en ſe couchant, & rêvent l'avoir vu jouer.

ON ne peut rien afficher ſans l'attache du lieutenant de police ; & ſi vous avez perdu un

chien ou un bracelet, il faut aller demander la ſignature du magiſtrat.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs ſeings pour favoriſer la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris ſans *permiſſion ;* les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage.* Mais une pareille licence ne ſauroit durer long-tems dans un gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les ſoumettra ſans doute à la reviſion d'un cenſeur royal, & à l'approbation de Monſeigneur le chancelier ou de Monſeigneur le garde des ſceaux ; car un épouſeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque preſſés qu'ils ſoient. C'eſt une témérité ſcandaleuſe & attentatoire à l'*autorité.*

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de cuivre ſur l'eſtomac, pour plaquer & coller contre les murailles les monitoires, les arrêts, les pieces de théatre, les mandemens, les livres & les terres à vendre. Ces mêmes

afficheurs crient & vendent les ſentences des criminels, & ſe réjouiſſent des exécutions qui leur font gagner quelque argent, ainſi qu'à l'imprimeur.

Ces affiches ſont arrachées le lendemain pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue ſeroient obſtruées par une eſpece de carton, groſſier réſultat du ſacré & du profane mêlés enſemble, comme des annonces de charlatans, des arrêts de la cour, des arrêts du conſeil qui les caſſent, des biens en décret, des ventes après décès & au dernier enchériſſeur, bref, de tous ces papiers que le public a ſous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne ſervent qu'à déguiſer la nudité des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'orthographe françoiſe; mais il ne s'embarraſſe ni de l'orthographe, ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards. On voit quelquefois des arrêts de la cour qui ont ſix pieds de haut ſur trois de large, & le caractere en eſt menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles!

On regarde l'affiche avec étonnement, perſonne ne la lit. Il s'agit d'un procès obſcur entre deux particuliers qui ſe ſont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un peu de muraille : cette proſe gothique coûte quelquefois ſoixante mille francs.

Les noms des notaires, des procureurs, des huiſſiers-priſeurs, &c. ſont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues, & ces meſſieurs n'en ſont pas pour cela plus célebres. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent ; un *inventaire* rapporte beaucoup plus qu'un livre.

CHAPITRE XCII.

Les petites affiches.

Les petites affiches rendent de grands ſervices aux ſelliers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes ſeigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamans. On y annonce les *ventes après décès ;* & avec de l'argent on peut meubler une maiſon

de la cave au grenier en moins de vingt quatre heures : les choſes invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

A travers les berlines à vendre, les laquais & les femmes-de-chambre à placer, les effets perdus ou volés, la paille, le foin & l'avoine, M. l'abbé Aubert veut avoir abſolument un avis ſur les productions littéraires & dramatiques. Juſqu'où la fureur de juger ne cherche-t-elle pas à ſe placer ? que de Perrins-Dandins littéraires !

CHAPITRE XCIII.

Le Journal de Paris.

À L'INSTAR de la feuille de Londres, intitulée la *Poſte du ſoir*, eſt venu le journal de Paris qui paroît tous les matins. Cette feuille ſeroit extrêmement piquante & curieuſe, ſi.... mais parlez un peu de l'aventure du couſin, du neveu, de la tante, de la belle-ſœur, de la femme-de-chambre, de Madame ***, & vous verrez tout en rumeur à la police, comme ſi le feu étoit aux quatre coins de la ville.

CETTE feuille cependant pourroit exercer utilement une juſte cenſure des mœurs, en expoſant quelquefois les extravagances des particuliers, & peut-être retiendroit-elle par la crainte du ridicule, & feroit-elle plus de bien que tous les ſermons.

LE *journal de Paris* ſoutient le *journal des ſavans*, qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impreſſion; c'eſt un enfant en train de faire fortune, qui nourrit ſon vieux pere. Les journaux ſont claſſés rigoureuſement; & comme on les aſſujettit à des penſions, on conſerve leurs privileges, quelqu'ennuyeux & ſots qu'ils puiſſent devenir. Mais pourquoi ne laiſſe-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainſi qu'il eſt permis de cultiver tout autre?

AU bout de deux ou trois ans, les bons journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même ſomme d'argent, & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres, iroit trois fois plus vîte: tout cela nourriroit le pays latin où ſont les imprimeurs, les brocheurs, les re-

lieurs, les colporteurs, &c. &c., qui commencent à crier famine.

Le gouvernement penſionne pluſieurs écrivains, mais il ne débourſe pas pour cela de l'argent. Voyez ſa fineſſe ; il aſſujettit les journaux à une taxe, & paie les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une penſion ſur une feuille ſatyrique où il eſt déchiré à belles dents : ainſi *il boit & mange ſon jugement & ſa condamnation*, ce qui eſt aſſez plaiſant.

On trouve ſur la même feuille l'article des ſpectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu !* s'écrie-t-on, *M. un tel eſt mort ; le voilà enterré ! Vîte, allons à l'ambigu-comique ; on y donne les Quatre fils Aymon.*

CHAPITRE XCIV.

Tableaux, deſſins & eſtampes, &c.

LA manie coûteuſe & folle des tableaux & des deſſins, que l'on achete à des prix foux, eſt bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamans & des porcelaines, plus petit & plus déraiſonnable; non qu'un tableau ne vaille ſon prix, mais parce qu'il eſt biſarre, ridicule, indécent de couvrir d'or des peintures dont l'utilité & la jouiſſance ſont également bornées.

QUE des princes forment des cabinets, ils ſe doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete, ces dépenſes énormes l'empêcheront, à coup ſûr, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen: il n'aura plus d'argent que pour des toiles peintes. Plus il poſſédera, plus il voudra encore poſſéder: ſa maiſon, ſa famille, tout ce qui l'environne, ſe ſentira

des prodigieux ſacrifices qu'il offrira ſans ceſſe à une manie dont la nature eſt de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les mépriſes étant faciles, & les erreurs ordinaires, nouvelle ſource de chagrins & de contrariétés : l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la poſſeſſion empêche la paiſible jouiſſance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne ſe contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé héſite entre les deux peintures ; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux, pour le prix qu'on met à un ſeul, comment ſe ruine-t-on pour un tableau unique ?

Tel homme a vendu ſes maiſons & ſes terres pour faire une collection d'eſtampes renfermées dans des porte-feuilles inviſibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il ſe traîne encore aux ventes ; crie à l'huiſſier d'une voix éteinte, *un ſol*, dit tout haut qu'il eſt un ſou, emporte l'objet, & il lui faut de fortes

lunettes pour contempler ſon acquiſition. A ſa mort tout cela ſera diſperſé en différentes mains, & l'*œuvre* tant pourſuivie ne ſera jamais complete.

UN vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne diſtingue plus rien, ſera préféré, parce qu'il eſt original, à un tableau moderne & intéreſſant, dont la couleur eſt fraiche & agréable. Quel eſt donc le défaut de ce dernier? Le peintre eſt vivant.

IL faut que les particuliers laiſſent aux princes ou aux grands, dont l'opulence eſt exceſſive, le privilege de mettre de groſſes ſommes en tableaux & en ſtatues. C'eſt une folie de conſumer ſon patrimoine en curioſités; c'eſt un vice d'oublier ſes parens & ſes amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts ſont faits pour figurer dans des ſallons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'eſt qu'un maniaque.

ON n'a point encore ridiculiſé ſur notre ſcene cette folie ruineuſe: elle mériteroit bien les pinceaux d'un auteur comique.

CHAPITRE XCV.

Encan.

Nos ſeigneurs, ſous le nom de *curieux*, ſont des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, & ſeulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes antiques, &c. Ils ſont des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins : on les croiroit paſſionnés pour les beaux-arts ; ils aiment l'argent.

Ces vaſes, ces bronzes, ces chef-d'œuvres auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiennent à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas au médaillier, malgré tout l'étalage du propriétaire ; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés uſurpent ainſi les profits des claſſes commerçantes, & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artiſtes : ils en ſont les tyrans.

Au reſte, c'eſt aux ventes que le prix réel des tableaux ſe manifeſte, & qu'ils n'en impoſent plus, comme dans le ſallon de l'orgueilleux poſſeſſeur. Là finit le rôle avantageux de l'homme uſurpateur & médiocre : là les prétendus connoiſſeurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là, la ſuperbe école françoiſe apprend à rabattre de ſa faſtueuſe préſomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du Roi, on donne pour dix écus (c'eſt-à-dire pour la toile) une de ſes compoſitions de quatre pieds de hauteur. L'huiſſier-priſeur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une antichambre enfumée, ou une ſalle à manger.

Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume, s'amuſoit à peindre ; mais la main de ſon alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne ſurpaſſoit pas en peinture celle du plus miſérable barbouilleur. Qu'eſt-il arrivé ? Son principal tableau, (quoique décoré de ſon nom) ſucceſſivement chaſſé de tous les cabinets, ſe trouve actuellement expoſé dans un paſſage public des Tuileries, ſollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un aſyle. On le regarde,

garde, on lit le nom auguſte, on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres, ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

CHAPITRE XCVI.

Où eſt Démocrite ?

LA comédie n'eſt plus ſur le théatre, mais dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme démocrite, & au fond, rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

VOUS voyez l'abbé qui parle de ſes indigeſtions, vous entendez les gémiſſemens de l'avare, les plaintes du plaideur, la ſuffiſance de l'auteur : vous contemplez la morgue du grand, la fatuité du petit maître, qui vous fait admirer juſqu'à ſes énormes boucles de ſoulier ; mérite du jour. Celui qui prête le plus à la ſatyre eſt ſatyrique, & les tons & les prétentions forment des ſcenes extrêmement variées.

QU'EST-IL beſoin, après cela, d'aller entendre nos froides comédies modernes ?

VOYEZ enſuite le ridicule inconcevable, & les prétentions reſpectives des hommes, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges, & riez encore plus fort ?

LES ſecretaires du Roi ne ſavent quel rang occuper : ils s'élevent, ils s'abaiſſent. Leur contenance eſt mal aſſurée. Ils poſent des lignes de démarcation ; mais ces lignes ſont perpétuellement dérangées. Quel ſcandale pour la pépiniere de la future nobleſſe ! Leur ſcrupule dans un tems, leur exceſſive indulgence dans un autre, tout place, ſous un jour comique, les tableaux des différens états qui luttent enſemble à Paris, armés les uns contre les autres, & ſe prévalant tour-à-tour des petits avantages qu'ils obtiennent, pour les perdre le lendemain.

CAR pendant cette guerre, le gouvernement en paroiſſant vouloir les accorder, les pompe & les deſſeche, pour les retenir tous ſous ſa main, & les faire mouvoir à ſa volonté.

QUI pourroit s'empêcher de rire ? La ſociété eſt une vraie tour de Babel, pour la confuſion des idées & des ſentimens : la ſottiſe y parle comme le génie, & même beaucoup plus haut.

CHAPITRE XCVII.

Cenſeurs publics.

J'ABHORRE les cyniques encore plus que les pédans ; mais je voudrois voir au milieu de Paris un Diogene dans ſon tonneau (l'indécence toutefois ſupprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe d'apoſtropher ſes concitoyens, & de leur reprocher leurs vices : Paris en auroit bien autrement beſoin qu'Athenes.

DU moins des cenſeurs du ſcandale public des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, ſeroient très-néceſſaires parmi nous. Car nos loix ſi imparfaites préviennent-elles la confuſion des rangs, répriment-elles les extravagances du luxe qui ruine les fortunes médio-

cres, empêchent-elles les banqueroutes, arrêtent-elles la débauche qui va le front levé ?

On a créé des cenſeurs pour les livres : ces cenſeurs proſcrivent tout ce qui peche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c., &c., &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des cenſeurs qui demanderoient compte à cette foule de déſœuvrés, de l'emploi de leur tems, qui iroient au-devant des grands ſcandales, qui préviendroient les délits ? Nous ne ſavons que punir : un acte public de dépravation eſt-il donc moins dangereux qu'une phraſe imprimée ?

S'AMUSER, terme à Paris ſynonyme à celui de ſe *ruiner*. Nos danſeuſes ſont entretenues par des jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui ſortent de l'adoleſcence. On n'oppoſe aucune barriere à ces déſordres qui ſont la perte des familles : la police attend que le mal ſoit fait, & ne ſonge pas à l'anéantir dans ſon origine. D'un côté, de dangereuſes Circés ; de l'autre, des intrigans audacieux, corrompent tous les ordres de la ſociété. N'eſt-il pas déplorable que le mot de

Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*, ſoit devenu un axiome réduit en pratique.

En 1661, il s'éleva en France une eſpece de compagnie qui, épriſe d'un zele ardent pour le rétabliſſement des bonnes mœurs, ſe mit à cenſurer toutes les actions mal-honnêtes que les loix ne puniſſent pas. Ils faiſoient des perquiſitions ſecretes ſur les mœurs & les perſonnes, en établiſſoit le rapport dans leurs aſſemblées, & d'après une délibération motivée & unanime, ils expoſoient au public les *délits* & la honte des coupables.

Ces redoutables écrivains avoient pris le nom de *compagnie des œuvres-fortes ;* mais comme ils n'avoient pas ménagé des perſonnes puiſſantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des Rois que celle des particuliers, Louis XIV ſe courrouça, & ordonna *qu'on eût à ſévir contre tous les membres de la compagnie.* Ils ne purent tenir contre l'autorité royale, & les *œuvres-fortes* qui, de jour en jour, s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

De grands noms appartenoient à cette eſpece de ligue offenſive, contre le vice & les mauvaiſes mœurs; mais l'on fit entendre à Louis XIV (ombrageux à l'excès ſur tout ce qui avoit un caractere d'union), que ces écrivains courageux & véhémens étoient un reſte de la ligue de la fronde; il le crut ſans examen, & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit quelqu'un, *on n'eſt guere tenté de répondre à ceux qui exilent :* la compagnie ſe tut, & ne cenſura plus perſonne. Cependant quelques membres échappés ſe crurent loin de la capitale, & au ſein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les pourſuivit encore, & la chambre du conſeil de la ville de Dijon lança contre leur aſſemblée un arrêt de proſcription, & les menaça des peines les plus graves. Ces auteurs des *œuvres fortes* abandonnerent alors leur vocation, & ſe turent pour jamais.....; Je les regette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expreſſion. Il demandoit pu-

bliquement l'aumône en apoſtrophant ceux qui paſſoient, & faiſant de vives ſorties ſur les différens états, dont il révéloit les ruſes & les friponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau, ni lanterne : il en vouloit ſur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella ſon audace *effronterie*, & ſes reproches *des inſolences*. Il s'aviſa un jour d'entrer chez un fermier-général avec ſon habillement déchiré & craſſeux, & de s'aſſeoir à ſa table, diſant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ſes incartades ; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en priſon.

Ce mendiant auroit dû ſavoir, puiſqu'il avoit de l'eſprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes. On ſouffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin ; mais tout frémit & ſe ſouleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cynique*, ou de ce qui lui reſſemble : ce caractere-là n'exiſte pas même à Paris, parce qu'il eſt le plus diamétralement oppoſé

à la forme de notre gouvernement & de notre esprit de société.

Nous avons des discours moraux & politiques : peut-être pour nous corriger, nous faudroit-il des plaisanteries sanglantes, des satyres vives, des bourrades à bout touchant. Mais qui se chargera de fronder tout ce qui est vicieux, de mépriser tout ce qui est mauvais, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter ses ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchans, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé*, tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs seront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.

CHAPITRE XCVIII.

La Saint-Louis.

Le jour de la Saint-Louis, on ouvre au petit peuple la promenade des Tuileries & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégâts, parce qu'il n'y entre que ce

jour-là. S'il en avoit la poſſeſſion toute l'année, il ne ſongeroit pas à mal-faire. Il court auſſi à Verſailles, parce que le château lui eſt ouvert : il eſt ſtupéfait de l'air de magnificence qui y regne ; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

Ce jour eſt la fête des arts. Les académies ouvrent leurs ſalles. On donne des prix au poëte, à l'orateur, au peintre, au ſculpteur, à l'architecte : le matin on récite de tous côtés des panégyriques de Saint-Louis, qui ſont des *tours de force* oratoires, & des chef-d'œuvres de bavardages. On en a débité plus de ſoixante mille en France, remplis des menſonges les plus impertinens.

Le ſallon de peinture ne s'ouvre que tous les deux ans. L'aſſemblée des quarante immortels ſe tient le ſoir au Louvre. Les femmes ſe ſont aviſées depuis quinze ans de venir en foule à cette aſſemblée, ce qu'elles n'oſoient auparavant. Le lecteur a toujours ſoin de gliſſer dans ſa compoſition quelque choſe de flatteur pour elles. Il y a peu de place, parce que le local eſt étroit ; tant mieux. Les académiciens

qui se souviennent d'avoir prêché dans le désert, ne renonceront pas à ce qu'on dise dans le monde; *on ne sauroit entrer à l'académie:* plus on se plaint, plus ils jouissent. On lit des vers, on lit de la prose; les juges sont jugés à leur tour, & le public se maintient dans l'ancienne & incontestable prérogative de décider ce dernier ressort sur le mérite littéraire.

Si le plafond s'abîmoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'écrivains, ni d'auteurs à Paris: adieu la race bruyante des beaux-esprits. Si un barbare ennemi des lettres vouloit les détruire, & faire une Saint-Barthelemy des philosophes, il pourroit avec avantage saisir ce jour académique. Dieu! le sang oppose des poëtes tragiques & comiques, mêlé ensemble, coulant à grands flots, & se confondant avec celui des romanciers, des orateurs & des historiens; l'auteur épique tombant sur le chansonnier; le versificateur mourant, pardonnant au prosateur; l'académicien égorgé à côté du journaliste qui crieroit *je suis innocent*; les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens sénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leur chaire curule,

quel chapitre pour l'hiſtoire ! quelle épouvantable époque !.... Mais je m'apperçois que ce tableau (quoique chimérique) fait frémir le prêtre, le financier, le courtiſan, ces amis des lettres & de la philoſophie. Épargnons-leur des images qui offenſent leur profonde ſenſibilité, & qui les éloigneroient peut-être à jamais des ſéances académiques, où je ne ceſſerai pas d'aſſiſter, malgré le noir rêve de mon imagination.

On donne le ſoir au peuple dans le jardin des Tuileries, à l'entrée de la nuit, un grand charivari, qu'on appelle concert. C'eſt toujours l'ancienne muſique qu'on exécute; on fait bien, car perſonne n'écoute. C'eſt un des plus ſinguliers tableaux & des plus animés, que celui que préſente tout ce peuple immenſe raſſemblé, ſurtout quand il y a clair de lune : tous les états s'y trouvent confondus, ce qui varie le ſpectacle, & le rend vivant, pittoreſque, curieux. J'avoue que c'eſt le ſeul jour de l'année où j'aime beaucoup les Tuileries : elles peuvent contenir alors environ deux cents mille ames. Je ſors toujours le dernier ce jour-là de ce jardin ſi bien peuplé. Je m'imagine être à la vallée de Joſaphat, mais où perſonne n'attend ſon jugement.

CHAPITRE XCIX.

Portes cocheres.

LES gens qualifiés font jeter pendant leurs maladies du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des carroſſes les incommode moins. Ce privilege abuſif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuſes, en ce qu'on ne les entend pas.

POUR épargner quelque cahos bruyant à une tête malade ou vaporeuſe, on expoſe la vie de trente fantaſſins, dont la *cavalerie* ſe moque, il eſt vrai; mais qui ne doivent pas expirer ſous les roues ſilencieuſes d'un carroſſe, parce que M. le Marquis a eu un accès de fievre ou une indigeſtion.

SOCRATE alloit à pied, Horace alloit à pied;

(*ibam forte via ſacra, ſicut meus eſt mos*); Jean-Jacques Rouſſeau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une berline angloiſe, & une porte cochere, à la bonne heure; qu'il éclabouſſe les paſſans, eſt bien! l'on s'eſſuie; mais qu'il ne nous écraſe pas, parce que ce n'eſt point un crime digne de la roue, que de ſavoir ſe ſervir de ſes jambes, ou de rêver un peu dans ſon chemin.

SOUVENT les portes cocheres vomiſſent des voitures qui ſortent à l'improviſte, & qui coupent la rue rapidement & tranſverſalement, de ſorte qu'il eſt impoſſible de ſe garantir de ce bruſque danger: on ſe jette dans le péril, ne ſachant ſi elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les paſſans, & à ſiffler d'une certaine maniere, ce qui ſeroit un ſignal conſervateur? Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait raiſonner le marteau.

IL eſt preſque ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fût-elle bâtarde, elle a un air de décence que n'obtient jamais une allée.

Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle ſeroit proſcrite, fût-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obſcures, embarraſſées par des équipages, où l'on riſque de donner de l'eſtomac dans le timon & dans l'eſſieu. Eh bien! l'on préfere ce paſſage étroit à cette voie roturiere qu'on appelle allee. Les femmes du bon ton ne vont point viſiter ceux qui ſont logés ainſi.

Les portes cocheres ſont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier; les huiſſiers ne vont pas plus loin; & quand ils en viennent à une ſaiſie, l'exécution n'a lieu que ſur les miſérables effets qui garniſſent la loge. L'huiſſier pénetre l'allée juſqu'au ſeptieme étage, & il ne franchit jamais le ſeuil de la porte cochere. Voilà de ſinguliers uſages, & qui n'en regnent pas moins: que l'on s'étonne encore, après cela, de la défaveur des allées bourgeoiſes!

CHAPITRE C.

Le Suiſſe de la rue aux Ours.

ON brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suiſſe ivre, qui donna, dit-on, un coup de ſabre à une ſtatue de la Vierge-Marie, ce qui en fit couler du ſang, ajoute la même hiſtoire. Rien n'eſt plus ridicule ; mais cet uſage déja ancien ne s'en obſerve pas moins.

L'EFFIGIE portoit jadis l'habit Suiſſe ; mais les Suiſſes ſe fâcherent, il fallut l'habiller d'une ſouquenille. Ne diroit on pas que l'on ajoute foi à ce miracle, d'après ce bûcher qui ſe renouvelle chaque année? Tout le monde rit en voyant ce coloſſe d'oſier, qu'un homme porte ſur ſes épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce ; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce coloſſe ſe trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à

bourſe, un poignard de bois, teint en rouge, dans ſa *dextre* ; & les ſoubreſauts qu'on imprime au mannequin ſont tout-à-fait plaiſans, ſi l'on conſidere que c'eſt un ſacrilege que l'on fait danſer ainſi.

Les uſages les plus conſtans ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple : c'eſt le plus ſouvent un ſpectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majeſtueuſes cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainſi l'on ſe ſert encore de la Sainte-Ampoule pour oindre nos Rois. Perſonne, dans l'aſſemblée, ne croit aſſurément qu'elle ſoit deſcendue du ciel au bec d'une colombe. Perſonne ne croit à la guériſon miraculeuſe des écrouelles, par l'impoſition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on ſe ſervira toujours de la petite fiole, & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux ſans les guérir.

Que de faits pareils chez les voyageurs ont donné lieu parmi nous aux aſſertions les plus fauſſes ! Rien de plus trompeur que les cérémonies

monies publiques, lorſqu'on ne rapproche pas de l'eſprit de leur inſtitution l'eſprit qui regne quelques ſiecles après.

ON promenera donc encore *le Suiſſe de la rue aux Ours*, pour le plaiſir & la récréation des petits Savoyards que cela amuſe beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & danſant; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le ſoir les fuſées & les pétards qui doivent crever avec exploſion dans les flammes du bûcher.

AUTREFOIS ce même peuple a vu brûler le Suiſſe iconoclaſte en réalité, & s'en eſt réjoui de même. Cette juriſprudence de nos aïeux eſt un peu changée & adoucie, ce qui prouve qu'il vaut mieux encore voir jeter au feu le mannequin que l'homme; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin?... Je n'en ſais rien.

CHAPITRE CI.

Savoyards.

. . . . . *Ces honnêtes enfans,*
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux, engorgés par la ſuie.

VOLT.

ILS ſont ramonneurs & commiſſionnaires, & forment dans Paris une eſpece de confédération qui a ſes loix. Les plus âgés ont droit d'inſpection ſur les plus jeunes; il y a des punitions contre ceux qui ſe dérangent : on les a vus faire juſtice d'un d'entr'eux qui avoit volé; ils lui firent ſon procès & le pendirent.

ILS épargnent ſur le ſimple néceſſaire pour envoyer chaque année à leurs pauvres parens. Ces modeles de l'amour filial ſe trouvent ſous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfans dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin juſqu'au ſoir, le viſage barbouillé de ſuie, les dents blanches, l'air naïf & gai : leur cri eſt long, plaintif & lugubre.

La rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonage de cheminées :* les régiſſeurs ont claſſé ces petits Savoyards, & l'on a vu dans des maiſons neuves & blanches, tous ces viſages baſannés & noircis qui étoient aux fenêtres en attendant de l'ouvrage.

L'établissement de la petite poſte a fait tort aux Savoyards. Ils ſont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, ſi long-tems éprouvée, commence à n'être plus la même ; mais ils ſe diſtinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parens.

Il eſt bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un ſac, monter des genoux & du dos dans une cheminée étroite, & haute de cinquante pieds ; ne pouvoir reſpirer qu'au ſommet périlleux ; redeſcendre comme il eſt monté, au riſque de ſe rompre le cou, pour peu que la

vétuſté du plâtre forme un vuide ſous ſon frêle point d'appui ; & la bouche remplie de ſuie, étouffant preſque, les paupieres chargées, vous demander *cinq ſols*, pour prix de ſon danger & de ſes peines. C'eſt ainſi que ſe ramonnent toutes les cheminées de Paris, & des régiſſeurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux, que pour gagner encore ſur leur médiocre ſalaire. Puiſſent ces ineptes & barbares entrepreneurs ſe ruiner de fond en comble, ainſi que tous ceux qui ont ſollicité des *privileges excluſifs !*

Ces allobroges de tout ſexe & de tout âge, ne ſe bornent pas à être commiſſionnaires ou ramonneurs. Les uns portent une vieille entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix nazarde. D'autres ont une boite à marmotte pour tout tréſor. Ceux-ci promenent la lanterne magique ſur leurs dos, & l'annoncent le ſoir au moyen d'une orgue nocturne, dont les ſons deviennent plus agréables & plus touchans, parmi le ſilence & les ténebres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité, ſous le maſque de la laideur, vous montrent des enfans, & dans leur hotte & pendus à leurs mamelles, & ſous leur bras, ſans compter ceux qu'elles chaſ-

ſent devant elles, le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes, maigres, noires, & paroiſſant âgées, elles ſont toujours groſſes, & à pleine ceinture.

Les vielleuſes des boulevards portent ſur une gorge ſouillée un large cordon bleu qui quelquefois a ſervi à une majeſté. Ce cordon déchu leur ſert de bandouliere. Ainſi les marques de dignité périſſent ou retournent à leur véritable emploi.

Nous voilà ſur les boulevards, où une foule de travailleurs, comme l'a dit un poëte :

Vient de cette belle route à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtés, parqueter l'étendue.

Jetons un coup-d'œil ſur les treteaux qui attirent ſa foule, parce qu'on n'y paie que trente ſols.

CHAPITRE CII.

Treteaux des boulevards.

NICOLET a gagné sur ces treteaux cinquante mille livres de rente, & son frere qui a fait long tems le même métier, a mal fait ses affaires. C'est ainsi que le cardinal de Richelieu & le cardinal Mazarin eurent des freres qui vécurent obscurément sous la pourpre, & qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire.

TACONNET a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il est mort néanmoins à la charité. *Volanges* enrichit les *Malteres* & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paisiblement dans son sallon, tandis que ses petites actrices lui gagnent de l'argent : *sic vos non vobis.* Le boulevard ressemble là-dessus au reste du monde ; mais voici ce qui heureusement ne ressemble plus.

LA, on met dans la bouche des petites filles, encore dans l'enfance, des obscénités cho-

quantes, & rien ne révolte plus que d'entendre les expreſſions du libertinage paſſer par de ſi jeunes organes. Jamais peuple, que je ſache, n'a offert ce genre de corruption.

Si quelque ami des mœurs préſentoit à ces théatres des pieces régulieres, honnêtes, d'une gaieté décente, qui croiroit que deux comédiens nommés juges & cenſeurs auroient le crédit d'en interdire la repréſentation? Les comédiens du Roi ordonnent que les pieces repréſentées ſur ces treteaux ſoient ordurieres & plattes, parce que leurs privileges s'étendent, diſent ils, juſqu'à défendre à tous autres comédiens de jouer des pieces morales & honnêtes. Ainſi, par reſpect pour des prérogatives auſſi inſenſées qu'imaginaires, l'on ne doit verſer au peuple que du poiſon groſſier: ils mettent en pratique cette rare théorie. La ſaleté reçoit ſon paſſe-port, ce qui a une ombre de morale eſt arrêté, & voilà ce qu'on voit chez un peuple ſoi-diſant policé.

Quoi! malheureux Welches! Voilà un théatre tout dreſſé, & vous défendez à un auteur d'y produire une piece telle qu'il l'aura conçue;

vous accueillez la ſottiſe & repouſſez le talent? Eh! pourquoi exigez-vous qu'il faſſe ſa piece ridicule & déteſtable, au lieu de la faire raiſonnable & riante?

ON ne croira pas un jour que de telles abſurdités aient pu avoir lieu, ni que l'on ait autoriſé la bouffonnerie groſſiere, & proſcrit toute intention comique. Qu'importe le local? Les pieces dans tous les ſiecles n'ont-elles pas formé les ſpectateurs?

ENFIN, ces petits ſpectacles ſont des lieux de proſtitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage ſcandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théatres décens ſont fermés à neuf heures, ces théatres immodeſtes ſont ouverts la nuit.

SI le moyen d'enchaîner nos paſſions eſt de les abandonner à elles-mêmes, nous touchons aux loix de Lycurgue.

CHAPITRE CIII.

Enfans devant leur pere.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leſte & peu reſpectueuſe avec laquelle un fils parle ici à ſon pere. Il le plaiſante, le raille, ſe permet des propos indécens ſur l'âge de l'auteur de ſes jours, & le pere a la molle complaiſance d'en rire le premier : la grand'mere applaudit aux prétendues gentilleſſes de ſon petit-fils.

ON ne ſauroit diſtinguer le pere de famille dans ſon propre logis : on le cherche ; il eſt dans un coin, cauſant avec le plus humble & le plus modeſte de la ſociété. S'il ouvre la bouche, ſon gendre le contredit, ſes enfans lui diſent qu'il radote, & le bon homme qui auroit envie quelquefois de ſe fâcher, ne l'oſe pas devant ſa femme : elle ſemble approuver les impertinences de ſes enfans.

UN pere appelle ſon fils *Monſieur*, ne le

tutoie point ; & le petit bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

Ce ſingulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce que le droit Romain leur attribuoit : les femmes en vertu de la loi deviennent preſque maîtreſſes. La ſource de tout le mal, ſi l'on y prend garde ; eſt donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

Qu'un homme ſe marie, qu'il perde ſon épouſe, le voilà ruiné : les enfans viendront demander le bien de leur mere, pourſuivront leur pere en juſtice, le réduiront à la mendicité : les loix conſacreront les indignes pourſuites des enfans, & perſonne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuller à ce point le pouvoir du chef de la famille ?

Souvent donc la vie d'un bourgeois ſe paſſe à être tyranniſé par ſa femme, dédaigné par ſes filles, bafoué par ſon fils, déſobéi par ſes domeſtiques : nul dans ſa maiſon, il eſt un modele de patience ſtoïque ou d'inſenſibilité.

CHAPITRE CIV.

Égoïsme des corps.

Les corps sont devenus opiniâtres, entêtés, & prétendent s'isoler au milieu des rapports de la machine politique : tout corps aujourd'hui ne sent que l'injustice faite à un de ses individus, & regarde comme étrangere à ses intérêts, l'oppression du citoyen qui n'est pas de sa classe.

Le militaire rit des coups qui tombent sur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exister indépendamment des autres états ; & l'orgueil, non moins que l'intérêt, a divisé des professions qui se touchent, qui ont entr'elles les plus grands rapports ; de sorte que le procureur & l'huissier se regardent comme de deux classes différentes. Le notaire & le greffier s'estiment réciproquement l'un au-dessus de l'autre.

JE ne ſais même ſi le vinaigrier viſite le marchand de vin, & ſi le papetier n'attend pas que le libraire faſſe les premiers pas. Avoir une occupation différente de ſon voiſin, eſt un titre pour ſe moquer de lui : perſonne ne ſonge que ces différens travaux ſont liés enſemble, & portent à la maſſe des connoiſſances un trait de lumiere : la ſcience eſt une, & toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer l'ignorance de l'homme.

CHAPITRE CV.

Luxe, bourreau des riches.

L'ON juge des objets, non ſur leur bonté réelle, mais ſur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés ſimples : on veut ſans ceſſe retoucher l'ouvrage de la nature, & de frivoles ornemens l'alterent & la rendent méconnoiſſable. De-là, le caprice qui varie inceſſamment les formes. Les goûts ne ſont pas ſatisfaits, mais amortis ; & au lieu d'une variété piquante, des biſarreries ſomptueuſes n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change ;

les modes, les parures, les uſages, l'idiôme, ſans raiſon & à tout moment. Les hommes opulens ſont bientôt réduits au malheur de ne plus rien ſentir. Leurs ameublemens ſont une décoration changeante, leurs habillemens une ſervitude journaliere, leurs repas une parade, & le luxe les tourmente, je crois, comme le beſoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout enlever !

J'étois aſſis ces jours derniers à la table d'un homme opulent ; il ſoupiroit. Qu'avez-vous, lui dis-je, vous n'êtes point malade ? vous n'avez à craindre ni le préſent ni l'avenir. Votre femme, vos enfans ſont en bonne ſanté ; aucun malheur ne les menace : il ne me dit mot. Il me préſenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris ; un ver en rongeoit le cœur : & moi auſſi, me dit-il, un ver me ronge, mais ce ver eſt inviſible ; je ne pus en ſavoir davantage.

Ce qui tourmente les riches à Paris, c'eſt peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenſes : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes ſi horriblement

coûteuſes, qu'il n'y a point de fortune, pour ainſi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais ſiecle n'a été plus prodigue que le nôtre. On conſomme ſes revenus entiers, on dévore ſes capitaux, on étale une ſurabondance ſcandaleuſe, on veut effacer ſon voiſin; & pour ſe ſoutenir dans un état forcé, on a recours à des reſſources qui devroient rendre les richeſſes odieuſes.

QUOI! ne ſauroit-on manger & faire bonne chere ſans avoir un ſervice coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pouſſiere? Faut-il que la vaiſſelle ſoit de l'orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans ſon argenterie? Faut-il un maître-d'hôtel tout galonné pour tenir une ſerviette derriere votre fauteuil, & qui vous ruine pour vous bâtir des deſſerts auxquels on ne touche preſque pas? Faut-il pluſieurs laquais pour être plus mal ſervi que s'ils étoient réduits à un petit nombre? Faut-il trente chevaux pour aller ſouper en ville deux fois la ſemaine?

QUELLE eſt cette extravagance de l'imagination? Elle n'eſt que puérile, & c'eſt cepen-

dant pour ces miſeres-là que ſe commettent toutes les baſſeſſes qui aviliſſent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laiſſent pas les riches en paix avec eux-mêmes.

APICIUS ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient ſa table, raſſemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit ſon eſclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de ſavourer. Il fut obligé de s'empoiſonner ; car en reviſant ſes comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que ſoixante mille écus pour vivre : il craignit de mourir de faim.

CHAPITRE CVI.

De la langue du monde.

LA langue du monde eſt la langue des complimens ; mais on y oublie celle qui exprime quelque ſentiment. Les mots y ſont bien, on les prodigue même ; mais ils n'ont point de ſens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vuide & ſuperflu.

LES indifférens s'épuiſent tellement en pro-

teſtations, en aſſurances de ſervices, que l'ami ſe trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

LE monde polit plus qu'il n'inſtruit. Il ne faut point être dans ſon tourbillon, pour bien le connoître & ſur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être ſpectateur? placez-vous à une certaine diſtance. C'eſt ainſi que pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

DANS le monde il n'y a que deux claſſes d'hommes. Les uns ſongent à leurs affaires, & les autres à leurs plaiſirs: les uns ſe tuent à travailler, les autres à jouir.

LES gens du monde, quand ils voient qu'ils ne peuvent avoir de l'eſprit, témoignent hautement que c'eſt par leur propre choix qu'ils n'en ont point.

CHAPITRE CVII.

Ton du monde.

LA ſociété à Paris a ſes loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la compoſent. La ſageſſe & la vertu ſont reſpectables, mais elles ne ſuffiſent pas toujours pour anéantir certains défauts, deſtructeurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

QUELQUEFOIS on pouſſe ſon avis trop loin, & d'autant plus à tort, que l'on a raiſon. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut ſubjuguer l'opinion de ſon voiſin, parce qu'on eſt rempli de ſon idée; & comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, d'autant plus que ſa conſcience ne lui en fait aucun reproche, & qu'il fonde ſa conduite ſur les grands principes qui dirigent ſa vie, il eſt bon d'inſtituer ces regles fines & fixes qui, comme des entraves ſalutai-

res, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

AINSI l'air, le ton, le geſte, l'accent, le regard ſont aſſervis à des uſages que l'on doit reſpecter, & ces formalités reçues enrichiſſent le plaiſir d'être enſemble, au lieu, de le détruire.

ON a fort bien dit que l'homme ſenſible eſt toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'aſſeoir mal, ſe moucher de travers, renverſer des ſieges, danſer comme un philoſophe, & bleſſer même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle ſe diſtingueront toujours à travers l'ignorance du coſtume & des coutumes, & c'eſt cette affabilité qui conſtitue par-tout & même à Paris la vraie politeſſe.

MAIS on s'imagine en même tems que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'aient rien que de gracieux, l'eſprit rien que d'ingénieux, les raiſonnemens rien que de captieux. Sous un certain maſque de bienſéance, on juſtifie en d'autres termes l'art de ramper & de

s'enrichir baſſement : on donne à pluſieurs ſortes d'aviliſſemens des noms pompeux : on appelleroit volontiers ſervir l'État, la ſervitude auprès des grands ; & bientôt on voudra nous perſuader que le métier cupide de courtiſan, eſt le métier le plus glorieux.

DÉJA même l'on fait entendre qu'il eſt une fourberie néceſſaire, qu'un honnête-homme n'eſt bon à rien, que la probité eſt un nuance de bêtiſe, & que dans un ſiecle corrompu, il n'y a que l'or qui puiſſe dédommager de l'abſence des vertus. Enfin, on commence à faire entendre..... mais je ne dois pas tout dire.

CHAPITRE CVIII.

Ton du grand monde.

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caracteres outrés. Les ridicules y ſont adoucis, & les préjugés (quoique ſubſiſtans) ſemblent ſe diſſiper pour tout le tems que l'on eſt enſemble.

UNE noble familiarité y déguiſe avec adreſſe l'amour-propre ; & l'homme de robe, l'évêque, le militaire, le financier, l'homme de cour ſemblent avoir pris quelque choſe les uns des autres : il n'y a que des nuances, & jamais de couleur dominante. On diſtingue les profeſſions, mais elles ſont fondues & ne ſe montrent point oppoſées.

C'EST-LA que la ſociété eſt par excellence un véritable concert. Les inſtrumens ſont d'accord, les diſſonances y ſont exceſſivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

LA confiance, l'amitié n'y regnent pas : les épanchemens de cœur y ſont étrangers ; mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits ſervices qui raprochent la maniere de voir & de ſentir, & qui mettent les hommes à l'uniſſon ; avantage remarquable dans une ſociété où les prétentions ſont extrêmes, & où l'orgueil eſt terrible dès qu'il n'eſt plus voilé.

CE ſont les idées qui ſoutiennent l'eſprit ; & pour avoir des idées, il faut avoir aſſemblé

plusieurs faits. L'esprit naturel ne suffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être instruit, & traiter souvent des grands objets, sur le ton de l'agrement & de la légéreté.

PLUSIEURS femmes ayant perfectionné leur esprit par le commerce d'hommes éclairés, réuniſſent en elles les avantages des deux sexes, & valent mieux à la lettre que les hommes célebres dont elles ont emprunté une partie de connoiſſances qui les distinguent. Ce n'eſt point un savoir pédantesque, capable de décréditer toute connoiſſance; c'eſt une maniere propre d'oſer penſer & parler juſte, fondée surtout sur l'étude des hommes.

MOLIERE qui, dans ſes *Femmes ſavantes*, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le deſir de s'inſtruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoiſſances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raiſon des graces du ſentiment.

EN général, à Paris, les femmes qui ont de l'eſprit, en ont plus que les hommes les plus ſpirituels; mais ces femmes-là ne ſe rencontrent que dans le grand monde.

L'USAGE du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude seule vous fait discerner au premier coup-d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du savoir vivre ne vous apprendront pas ; le sot même par l'habitude a beaucoup d'avantages sur l'homme d'esprit. Celui ci paroîtra décontenancé, lorsque l'autre sera sûr de son geste, de son accent, de ses expressions ; il saisira avec justesse & précision tout ce qui forme le commerce de la société.

LORSQUE M. de Voltaire est venu à Paris en 1778, les hommes du grand monde, experts sur ces matieres, ont remarqué qu'après une si longue absence de la capitale, l'écrivain renommé avoit perdu ce point juste qui détermine l'empressement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, le silence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord ; il montoit trop haut ou descendoit trop bas ; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaison de paroitre ingénieux à chaque phrase ; on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

QUELQUES hommes dans le grand monde se

mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur insuffisance : ils se dérobent derriere leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il soit plus aisé de se faire pardonner la nullité d'esprit, tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés sont venus au secours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

CHAPITRE CIX.

Civilité.

Ce n'est plus que chez le petit bourgeois que l'on emploie ces cérémonies fastidieuses, & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'usage du monde.

On ne vous fait plus mille excuses de vous avoir donné *un si mauvais repas*, on ne vous presse plus de *boire*, on ne tourmente plus ses convives, pour leur prouver *qu'on sait recevoir son monde*, on ne vous prie plus de *chanter*; on a renoncé à ces usages sots & ridicules, si

familiers à nos ancêtres, malheureux proſélytes d'une coutume gênante & contrariante, qu'ils appelloient *honnêteté*.

La table étoit pour eux une arene, où les aſſiettes renvoyées faiſoient ſans ceſſe le tour, juſqu'à ce que venant à ſe rencontrer dans un choc impétueux, elles ſe briſoient ſous les mains civiles qui s'efforçoient de les paſſer à leurs voiſins. Pas un moment de repos; on ſe batailloit avant le repas & pendant le repas, avec une opiniâtreté pédanteſque, & les experts en cérémonies applaudiſſoient à ces puériles combats.

Les Demoiſelles, droites, ſilencieuſes, immobiles, corſées, buſquées, les yeux éternellement baiſſés, ne touchoient à rien ſur leurs aſſiettes; & plus on les preſſoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modeſtie, en ne mangeant pas.

Au deſſert elles étoient obligées de chanter, & le grand embarras étoit de pouvoir chanter ſans pleurer, & de répondre aux louanges qui

pleuvoient, ſans regarder ceux qui les leur adreſſoient.

AUJOURD'HUI les Demoiſelles mangent, & ne chantent plus, jouiſſent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & ſourient ſeulement au lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui ſied à leur âge, & qui rehauſſe l'innocence de leurs charmes.

LA vraie civilité a banni ces impertinentes politeſſes, ſi cheres à nos aïeux. Fondée ſur le bon ſens, elle n'embarraſſe point & ne paroît point gênée ; elle obéit aux circonſtances, ſe plie ſans effort à tous les caracteres, ne s'appeſantit ſur rien, diſſimule ce qu'il faut diſſimuler, met à ſon aiſe autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle ſuit, non des regles abſurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raiſonné.

CETTE civilité peut même aujourd'hui ſe paſſer d'expérience, parce qu'on n'offenſe preſque jamais lorſqu'on ne veut pas offenſer, & ſur-tout lorſqu'on ne montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices

ne ſont pas détruits, il s'en faut ; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété.

CHAPITRE CX.

Légeres obſervations.

LES Pariſiens ſont fort ſujets à graſſeyer. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs ; & quand ceux-ci ne ſont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vite pour mieux plaire.

UN Pariſien a une peine infinie à mouiller deux *l l*, & ne peut jamais prononcer comme il faut : *bouillon*, *paille*, *Verſailles*.

LES Pariſiennes ſont maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge : elles ſont au déſeſpoir quand elles commencent à groſſir, & boivent du vinaigre pour ſe conſerver la taille.

ON criaille dans les ſociétés de province ; à Paris on parle bas. On appelle *Madame*, toutes les femmes, depuis la ducheſſe juſqu'à la ven-

deuſe de bouquets ; & bientôt on n'appellera plus les Demoiſelles que Madame, tant il y a de vieilles filles qui font équivoque.

ON donne le nom de Demoiſelles à toutes les filles qu'on ne tutoie pas ; les Demoiſelles commencent à aller dans le monde ſans leur mere.

L'ART & le goût paroiſſent plûtôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

LES hommes à Paris commencent à ſe faner à quarante ans.

TOUT ſe prend à crédit, ſans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'expoſer à quelques pertes, que de ne pas vuider ſon magaſin ; il vend un peu plus cher, & paſſe en compte tout ce qu'il a perdu.

ON n'eſt point humilié à Paris par *un Monſieur l'intendant*, par ſon ſubdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la province, &c. On ne rencontre point Monſieur le préſident, Monſieur le procureur du Roi à la mine rogue & fiere ; les hommes y ſont égaux.

QUATRE hommes ſont toujours en ſimarre ; mais on ne les rencontre nulle part ; le chancelier, le premier préſident, le lieutenant civil & criminel.

QUAND on ſe rencontre face à face avec un prince du ſang, on le regarde fixement ſans le ſaluer, & on lui fait place par politeſſe : c'eſt un plus grand ſeigneur que les ſeigneurs ordinaires : voilà tout.

LES événemens les plus extraordinaires n'occupent la capitale que pendant huit jours ; les gens à talens qui abondent ne ſont fêtés que dans un moment d'effervescence : le lendemain on paſſe à un autre heureux qui met à profit l'éclair de cet enthouſiaſme.

QUICONQUE a un *Suiſſe*, refuſe le paiement à qui bon lui ſemble : on publie avec oſtentation que l'on eſt ruiné.

LES femmes ne tiennent plus en main ni l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricoter ; elles font du filet, ou brodent au tambour.

Les jolies femmes s'aſſocient à quelques perſonnes laides, afin qu'elles leur ſervent d'ombre.

Les meubles ſont devenus le plus grand objet de luxe ou de dépenſe : tous les ſix ans on change ſon ameublement pour ſe procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits ſoient ſuperbes, que tous les appartemens ſoient boiſés avec un vernis précieux & des baguettes en or.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'uſage n'étoit autrefois que pour le marche-pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maiſons ; ce ſeroit une indécence affreuſe. Tous les appartemens ſont percés pour le conduit des ſonnettes ; c'eſt une ſcience à part : telle femme ſonne quand ſon mouchoir eſt tombé, afin qu'on le ramaſſe.

Un ſallon n'eſt pas habitable, s'il n'a ſeize ou vingt pieds de hauteur : les bourgeois ſont mieux logés que n'étoient les monarques il

y a deux cents ans. Il n'y a plus de tabourets que chez le Roi & la Reine, les metteurs en œuvre & les cordonniers.

Le laquais d'un seigneur porte la montre d'or ciselée, des dentelles, des boucles à brillans, & entretient une petite marchande de modes.

Je crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fort un ancien, s'il revenoit au monde. La langue des huissiers-priseurs, qui savent le nom de cette foule immense de superfluités, est une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

Les femmes ne se mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne soient femmes d'artisan.

Le ton du siecle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus guere qu'un provincial qui soit un homme cérémonieux.

De toutes les coutumes antiques & triviales, celle de saluer lorsqu'on éternue, est la seule qui subsiste encore de nos jours.

On oſe preſque ſe vanter d'avoir un bon eſtomac, ce qu'on n'auroit pas oſé faire il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au deſſert, & reſtent juſqu'à la fin du repas. On ne l'alonge plus, il eſt plus court; & ce n'eſt plus à table que l'on diſcourt en liberté, ni que l'on fait des contes amuſans.

Je ne conſeille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller dîner dans une grande maiſon. Là on ne boit qu'à la diſcrétion des domeſtiques. A votre modeſte commandement, ils feront une pirouette ſur le talon, & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la ſéchereſſe du goſier vous empêchera d'élever la voix: on n'interprétera pas mieux vos regards ſupplians que vos demandes. Vous ſentirez le feu prendre à votre palais, & vous ne pourrez plus goûter aucun des mets qui ſeront ſur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une ſorte d'excluſion aux perſonnes qui n'ont pas de domeſtiques: c'eſt ainſi que les riches préſervent leur table d'une trop grande affluence.

La plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entremets.

L'air de cour eſt d'avoir, comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

Les hommes portent maintenant un très-gros diamant au cou, & n'en ont plus à leur montre.

Il n'y a qu'un homme abſolument délaiſſé, qui doive paſſer tout l'été à Paris.

Il n'y a plus d'homme ruſtique, mais le fat eſt encore commun.

Les femmes du rang le plus diſtingué trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même tems l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent ſur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut ſe venger d'elles, qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font ſemblant d'ignorer le bruit qui court.

Le ton des femmes de qualité eſt devenu extrêmement

extrêmement fier, tandis que le ton des seigneurs est honnête.

Un ouvrage en plusieurs tomes n'est jamais lu à Paris, que quand la province & l'étranger ont decidé son mérite.

Il n'y a rien de si rare que de trouver parmi nos moines un visage de pénitent, & les jeunes gens ont un air pâle & livide qui ne vient pas toujours de débauche, mais du peu d'exercice.

Nos pensées deviennent si subtiles, qu'elles s'exhalent de maniere qu'il ne reste rien : la chymie est la science que l'on étudie le plus.

Les grands, en général, ont aujourd'hui l'esprit aussi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne sentent pas, & ne s'occupent que de rapports puérils & misérables.

Il est impossible à Paris d'avoir justice d'un grand : il obtient sur-le-champ un arrêt du conseil, & toute instruction cesse.

On appelloit autrefois les évêques *révérends*,

révérendiſſimes ; aujourd'hui on les appelle *Monſeigneur* , & perſonne ne leur refuſe ce titre, quoiqu'on ſourie un peu tout bas en le leur appliquant : rien de plus curieux que de voir deux évêques ſe *monſeigneuriſer* avec une gravité ſoutenue.

LES princeſſes , les ducheſſes ſont d'un caractere plus uni , plus rond que les marquiſes, les comteſſes & autres femmes de qualité , en général aſſez impertinentes.

C'EST en province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris ; mais celui-ci eſt aiſé , facile , ſans gêne , & celui qu'on affecte ailleurs eſt lourd , peſant , uniforme.

CLÉON appelle Damis ſon ami : c'eſt un homme dont il a fait la connoiſſance il y a vingt-quatre heures ; ainſi quelqu'un diſoit : j'ai fait cette année trois cent ſoixante-quatre amis ; il étoit au trente-un Décembre.

TOUTES les villes du royaume s'inquietent de Paris , autant par jalouſie que par curioſité. Paris ne s'embarraſſe d'aucune ville du globe ,

& ne ſonge qu'à ce qui ſe paſſe dans ſon ſein, & à ce qui ſe fait à Verſailles.

ON entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marſeille, de Nantes : on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amuſemens, à leurs plaiſirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de province eſt un titre qui fait rire ; & tel verſificateur qui ne fréquente que les cafés, hauſera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paroîtra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en province.

PARIS veut être le centre unique des arts, des idées, des ſentimens & des ouvrages de littérature, & cependant il n'eſt plus permis qu'aux ſots auteurs d'imprimer en France.

CHAPITRE CXI.

Sibarytes.

Je te vois jeune Sibaryte ! je te vois sur un lit de fleurs ! Tu défends à tes bras le plus léger exercice ; tu défends à ta pensée la plus légere réflexion ; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs : les travaux de tes esclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouissances ; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux ; mais je redoute ce moment où la douleur viendra te saisir sur ton lit de roses. Ne la connoissant pas, son dard sera cent fois plus acéré. Je te plains ; tu n'as voulu ouvrir tes sens qu'aux voluptés ; tu n'as fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs.

La plupart des opulens Parisiens, enfoncés dans leur fallon, & se mirant dans leurs glaces, ne communiquent pas avec le firmament, ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le soleil

ſans reconnoiſſance, ſans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

CHAPITRE CXII.

Du ſtyle.

UNE diſpute familiere à Paris, c'eſt celle qui roule ſur le ſtyle. Chaque écrivain ne diſſimule pas qu'il préfere le ſien à tout autre, & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchiſſe à la maniere dont ſe forment nos idées.

EN quelque langage que ce ſoit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, ſur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui ſe forme en notre cerveau eſt vive & nette; & quand nous voulons la tranſmettre ſur le papier, nous choiſiſſons les mots qui nous ſont les plus familiers, & qui nous paroiſſent les plus expreſſifs; mais ces mots ſont plus bornés que les penſées & que les images. Le lecteur, faute d'être au ſens fixé à ſon juſte point, par celui qui a mis

en avant ſa maniere & ſon expreſſion, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit : ainſi l'imagination du lecteur part, & va plus loin que la penſée de l'auteur ; il crée ſoudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la penſée de l'écrivain ; il eſt mécontent de ſon expreſſion, parce qu'il ne l'auroit pas employée, & il y ſubſtitue ſa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, ſoit à tort, ſoit avec raiſon, & exige, pour ainſi dire, que l'auteur ait rendu ſa propre idée : il ne lui permet pas la tournure d'une phraſe qui choque ſa tournure habituelle ; il blâme, parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait ; il blâme encore, parce qu'il a apperçu le tableau ſous un tout autre point de vue, il blâme enfin, parce qu'il à une couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le deſiroit.

Comme il n'y a point d'auteur au monde qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de ſon confrere, il ne doit pas ſe formaliſer ſi l'on trouve à reprendre à ſon ſtyle, chacun ayant ſa maniere d'écrire, qu'il lui eſt

tout auſſi impoſſible de changer que ſon geſte & ſa démarche.

POURQUOI tel mot expreſſif, harmonieux, néceſſaire, eſt-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'exiſtence ſans raiſon, & fera fortune, ſans avoir d'autre mérite que ſa nouveauté ? Pourquoi ne reſſuſciteroit-on pas telle expreſſion vieillie ? Quoi ! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue ce que l'ouvrier fait de l'inſtrument qui obéit à la main qui le guide ? Le ſtyle le plus fort eſt toujours le meilleur, & l'expreſſion la plus nette eſt celle que l'on doit employer de préférence.

IL y a dans les langues quelque choſe d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le ſtyle chargé de trop de mots, laiſſe l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point raſſaſier, voilà l'art d'écrire.

AUJOURD'HUI la forme d'un livre l'emporte ſur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des ter-

mes, de l'arrondiſſement des phraſes, de leur cadence : on n'entend que ces mots ; *c'eſt mal écrit*, & le ſens, la vérité, la juſteſſe des idées, ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt ſuperficiels.

Le ſtyle à la mode, le ſtyle académique, eſt celui qui affecte d'être précis, qui rafine les idées & les expreſſions, qui met de l'eſprit à tout propos, qui, loin d'être naturel, ſent la gêne & la recherche : peiné, fin, compaſſé, il viſe conſtamment à l'épigramme ; il eſt fort en vogue chez quelques auteurs depuis quinze à vingt ans : il proſcrit les images, les métaphores ; il évite ſagement l'enflure, mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce ſtyle eſt toujours un peu froid ; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

Cette maniere étroite, quoiqu'ingénieuſe, ne fera pas fortune, j'oſe le prédire. Il faut, au lieu de tant de fineſſe & d'eſprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon ſens, pour ſe faire lire long-tems. Tout auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le ſuffrage de la multitude.

UN bon ſtyle, comme celui de Jean-Jacques & de l'abbé Raynal, mâle, clair, ferme & ſimple, eſt ſemblable à la baguette de Moïſe changée en ſerpent. Ce ſtyle dévore & anéantit tous les ſtyles inférieurs, ainſi que le ſerpent dévora les couleuvres Égyptiennes.

CHAPITRE CXIII.

Style des hommes de cour.

ON s'eſt aviſé depuis peu de vanter le ſtyle des hommes de cour, comme le ſtyle par excellence, & même de le propoſer pour modele. Je ne crois pas qu'il puiſſe jamais ſubir l'épreuve de l'impreſſion. Il eſt ſimple, dira-t-on : d'accord ; mais pourquoi le ſtyle des gens de cour eſt-il ſimple ? Par une bonne raiſon, parce qu'il ne s'y montre jamais de paſſions. Elles ont perdu dans ce pays, non-ſeulement leur expreſſion, mais juſqu'à leur accent. Tout eſt uniforme, parce que tout travaille derriere la tapiſſerie. Il faut paroître ſerein lorſqu'on brûle d'ambition, calme lorſqu'on eſt dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe ſon en-

nemi avec tranquillité. Point de couleur prononcée même légèrement. On évite jusqu'au ton de l'indifférence qui pourroit marquer & dire quelque chose.

OR, malgré les éloges prodigués à ce prétendu style, il n'est point convenable à l'homme de lettres, qui est par essence l'homme passionné, parce qu'il faut qu'il se pénetre, qu'il se transporte, pour faire repasser dans les autres les sentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner; qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle *déclamation* devient même nécessaire, puisque ce n'est que de cette maniere que l'on émeut la multitude: or, l'essentiel est de lui faire épouser vos idées. Soyez concis, laconique, compassé, elle ne croira pas à vos sentimens. Elle aime à voir le flot la frapper à plusieurs reprises, & c'est ainsi qu'on l'entraine.

J'AIME l'innovateur en fait de style; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux. J'entends une signification neuve,

donnée à telle expreſſion, des mouvemens plus précipités, des termes creuſés & approfondis, un langage pittoreſque ; celui-ci nous trouve toujours éveillés & ſenſibles.

CHAPITRE CXIV.

De ceux qui parlant bien, écrivent mal.

CETTE facilité ſinguliere que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'aſſurence qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune connoiſſance des regles ; l'uſage y ſupplée, la routine leur tient lieu d'études ; mais quand ils prennent la plume, leur inſuffiſance eſt à découvert, leur ſtyle révolte les étrangers mêmes, & il eſt de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on poſſede mieux la grammaire de la langue françoiſe, qu'à la cour de Verſailles.

ON ne conçoit pas aiſément toute la diſtance qui ſe trouve entre bien parler & bien

écrire ; tel homme parle très-bien, vous rend attentif par le choix & la netteté de l'expreſſion ; s'il écrit, il eſt lâche & vuide ; tel autre ne forme point ſes phraſes en parlant, les acheve encore moins ; mais ils penſe fortement, & la préciſion énergique de ſon ſtyle, quand il écrira, vous fera rêver.

Je n'ai jamais pu définir un auteur de ma connoiſſance, clair, rapide & chaud quand il converſe ; obſcur, lourd, embarraſſé quand il écrit. C'eſt qu'il parle avec ſes amis d'abondance de cœur ; & quand il eſt à ſon bureau, il ſonge au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ſes amis, il a recours à l'art, il ſe fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieuſement difficile, il fuit la maniere aiſée qui lui eſt naturelle, pour ſe jetter dans des combinaiſons recherchée où lui ſeul ſe reconnoît & s'entend.

L'HOMME qui parle le mieux à Paris ſur tous les arts, & dont la converſation intarriſſable n'eſt pas inférieure au ſtyle ; l'homme éloquent qui vous échauffe dans ſon cabinet encore plus que dans ſes ouvrages, c'eſt Diderot.

CHAPITRE CXV.

Pain de pomme de terre.

ATTENTIF à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne paſſerai pas ſous ſilence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artiſans du luxe travaillent pour la table des riches, a ſongé à celle des indigens.

GRACES ſoient rendues à M. Parmentier. Qu'importe que ſa méthode ne ſoit pas nouvelle, qu'elle ſoit uſitée ailleurs? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions beſoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre; & ſi le ſuccès, comme il s'en flatte, parvenoit à ſubſtituer en partie ce végétal d'une culture facile & aſſurée, au froment, que les travaux & les ſueurs de l'homme paient ſi cher, ce phyſicien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un préſent inappréciable à la nombreuſe claſſe des néceſſiteux.

C'EST à Paris ſur-tout que l'on ſentiroit de quel prix ſeroit la reſſource d'une racine qui, ſe développant avec ſûreté, & bravant les accidens qui ravagent les moiſſons, deviendroit un remede à la diſette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole, encore plus funeſte.

LA ſubſiſtance du peuple (pour qui mon cœur s'intéreſſe ſpécialement) ne ſeroit plus livrée à la diſpoſition des élémens, & à la ſpéculation de l'avarice. La pomme de terre qui ne craint, ni les gelées, ni les grêlées, ni les orages, ni les vents, ni la pluie, s'offre également dans tous les terreins, pour ſe convertir en pain nourriſſant & ſavoureux.

PUISSE la manipulation en devenir auſſi aiſée que la culture! Cette ſubſtance farineuſe qui ſe propage ſans peine & ſans effort au-deſſus de la ſuiface du ſol, l'emportera ſur le bled qui ſi ſouvent trompe l'attente de l'homme, & échappe enſuite aux mains qui l'on fait croître, pour ſervir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtriere.

J'ATTENDS donc avec empreſſement le ſuc-

cès d'une méthode qui, ſimplifiée & rendue générale, donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuſes racines. Ma reconnoiſſance particuliere éclatera envers ce nouveau Triptolême, qui aura mis la ſubſiſtance de la multitude à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante qui caractériſe le ſiecle où j'écris.

POUR moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence ſur l'homme, ſur ſa liberté & ſur ſon bonheur. Je ſuis ſur cet article de l'avis de M. Linguet, ſi éloquent quand il a raiſon; je penſe, comme lui, que le bled qui nourrit l'homme a été en même tems ſon bourreau; je crois que la chymie (la plus utile des ſciences) pourroit nous donner un pain moins chérement acheté, moins à la diſpoſition des grands propriétaires, de ces tyrans de la ſociété, leſquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'EXPÉRIENCE a prouvé qu'il étoit poſſible

de fabriquer un pain d'une autre ſubſtance que de fleur de froment : c'eſt déjà un grand point. Eh ! qui pourroit demeurer indifférent ſur une pareille decouverte , & ne pas voir les avantages immenſes qui en réſulteroient pour la félicité publique ?

CHAPITRE CXVI.

Aumônes.

ON faiſoit dans le fauxbourg Saint-Germain une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrerent chez un particulier qu'on ſavoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourſe , le maître grondoit fort ſa ſervante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot qui attendoit la flamme , lui montrant dans un recoin de la cheminée des allumettes à demi-brûlées , & réſervées pour cet uſage.

LES collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faiſoit une telle ſemonce, lorſque celui-ci courant à une armoire ſecrete, en tira une ſomme telle qu'on n'en donne guere en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur ſurpriſe, ſur-tout après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Meſſieurs*, leur dit l'homme bienfaiſant, *apprenez que c'eſt par de telles épargnes que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres.*

LES aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes; & que Dieu, auteur de tout bien, en ſoit loué! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix ſéveres & réprimantes de la police. Sans ces bienfaiteurs, le frein politique ſeroit briſé à chaque inſtant par la rage & le déſeſpoir. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes qui ſe cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe: la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire, pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans

oſtentation, & ſatisfaites du regard de l'Éternel.

SANS l'active charité qui multiplie les remedes, qui va porter les ſecours dans les greniers, qui ſurprend le malheureux ſur ſon grabat, qui le conſole, le fortifie & lui apprend qu'il n'eſt pas oublié dans ſon infortune ſolitaire, on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim, le ſommet des maiſons regorgeroit de cadavres, les crimes ſeroient cent fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville eſt due à des cœurs ſenſibles, qui, tandis que les ordonnances puniſſent les délits, les préviennent, & ſervent l'État & les Rois, en ſoulageant la douleur & en appaiſant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'adminiſtration qui perdroit peut-être ſa force coactive, s'ils ceſſoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le reſpect qu'ils méritent. On ne diſpute point le mépris ou l'indignation à un ſcélérat vil ou cruel. Pourquoi refuſer l'eſtime & la gloire aux bonnes & grandes actions? Pourquoi vouloir les anéantir, & contredire à l'homme la bonté naturelle?

Ce ne ſera pas en la niant que l'on entretiendra cette vertu innée. Les ſophiſtes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme eſt une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, eſt un être mal organiſé, & j'aime à croire qu'il eſt peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente, & la compaſſion eſt une choſe ordinaire. Si nous aimons notre intérêt, nous chériſſons ſouvent auſſi l'intérêt de nos ſemblables. C'eſt même une paſſion dans la jeuneſſe; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchans. L'on comptera plus d'actions généreuſes de la part d'un brigand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

CHAPITRE CXVII.

La paroiſſe Saint-Sulpice.

On ne ſauroit auſſi donner trop d'éloges à l'ordre établi ſur la paroiſſe Saint-Sulpice, pour le ſoulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrice, les

écoles gratuites, les apprentiſſages, les habillemens, on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui ſont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en ſavoient pas.

C'EST un bel exemple propoſé aux autres paroiſſes de cette grande capitale : car il ne ſuffit pas de ſupprimer la mendicité, il faut y ſubſtituer le travail. Rien de plus intéreſſant pour les hommes ſenſibles, que ce qu'on voit s'exécuter ſur cette paroiſſe. Si ces fondations utiles pouvoient ſe multiplier, on tariroit avec le tems les larmes de tous les infortunés, on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart ſont réduits, & à la néceſſité où pluſieurs ſe trouvent de s'avilir par des baſſeſſes.

CES établiſſemens n'ont point les vices phyſiques des hôpitaux ; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le déſeſpoir du pauvre, l'oiſiveté de l'enfance, les infirmités de la vieilleſſe.

NOUS oſons offrir ce bel ordre d'adminiſtration, comme le plus propre à ſervir l'humanité

ſans la dégrader, à la conduire ſans la révolter, & à la diriger avec douceurs vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient ſouverainement reſpectable, quand le lieu où l'on invoque l'Éternel eſt le refuge des indigens, l'aſyle des foibles, la retraite des infirmes, & devient pour tous un temple hoſpitalier.

CHAPITRE CXVIII.

Bureau des nourrices & de la recommandaresſe.

LES meres de Paris ne nourriſſent pas leurs enfans, & nous oſons dire qu'elles font bien. Ce n'eſt point dans l'air de la capitale, ce n'eſt point au milieu du tumulte des affaires, ce n'eſt point au milieu de la vie trop active ou trop diſſipée qu'on y mene, que l'on peut accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne, il faut une vie égale & champêtre, pour ne point ſe détruire en donnant ſon lait à ſes enfans.

ON voit donc arriver une grande quantité

de nourrices qui viennent toutes offrir leurs ſeins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus qui réſulteroit du trafic qui s'établiſſoit entre les parens & la mere qui ſe vendoit ; c'eſt ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de ſageſſe, de prévoyance & de douceur.

Les bureaux des nourrices & de la recommandareſſe ſont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établiſſement ne mérite que des louanges, & le mal que fait à la population une trop nombreuſe ſociété, a été réparé, pour ainſi dire, par ſa police, tant l'ordre modifie cette étrange eſpece humaine, & ſupplée à la nature !

On a vu le jardinier, c'eſt-à-dire, le gouvernement, avoir ſoin de ſa graine, & s'occuper des générations futures.

Pourquoi ne rencontrons-nous pas un plus grand nombre de pareils établiſſemens ? Avec quelle joie, quel tranſport n'offrirons-nous pas le tribut de nos juſtes éloges, quand nous en trouverions une légitime occaſion !

CHAPITRE CXIX.

Les petites filles.

DÈS qu'une petite fille ſait bégayer quelques ſons, elle reçoit parmi nous la premiere leçon de ſuffiſance & de coquetterie. Il n'y a rien de ſi ridicule que nos poupées de cinq à ſix ans. Ce ne ſont plus des enfans. Voyez-les dans les promenades publiques : dans les liens d'une parure pénible, elles ſe tracaſſent, ſe fatiguent pour imiter la marche, le regard, la contenance des grandes Dames. Voyez-les communiquer à leurs paniers plus grands qu'elles, le mouvement qu'elles voient faire à leurs meres. Combien ces abſurdités paroiſſent dangereuſes aux yeux de l'homme qui penſe ! On diroit que ces petites & ridicules créatures ont dix-huit ans ; on n'entend que ces mots : *Tenez-vous droite ; voilà votre petit mari.* Qu'arrive-t-il ? qu'elles contractent l'art des grimaces & des graces factices, parce que rien ne corrompt plus les graces naturelles, que ces impreſſions imprudentes & précoces.

CHAPITRE CXX.

Les marmots.

PARIS eſt plein de jolis enfans, mais qui deviennent des hommes mauſſades. Quand je vois dans une maiſon qu'on ſerre, qu'on embraſſe, qu'on étouffe de careſſes un enfant de ſix ans, à raiſon de quelques ſaillies qui ſont au-deſſus de ſon âge, qu'on l'appelle *un prodige*, que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémis ſur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ſes gentilleſſes fatignent l'homme ſenſé, il plaint le ſort de cette jeune tête, & voici pourquoi.

LA trop grande ſoupleſſe de ſes fibres annonce leur affaiſſement prochain; elles ne réſiſteront pas à tout ce qu'on entaſſe dans ſon cerveau; il eſt trop tôt mûr, trop tôt développé, & l'enfant tant admiré ſera un homme médiocre.

UN jeune enfant, plein de vivacité & de

graces, court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce : rempli de joie, il la donne à sa mere, comme une rareté merveilleuse ; la mere y goûte, & dit : *Ce fruit est trompeur, il ne vaut rien.* Un sage diroit à son oreille : *Pauvre mere abusée, vous voyez l'image de votre fils !*

D'APRÈS les avis de Jean Jacques Rousseau, on a restitué à l'enfance cette liberté précieuse qu'elle tient de la nature, & qui convient à l'essor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même tems ce qu'il n'avoit pas recommandé. On associe les enfans aux hommes faits, on leur donne la permission de tout dire, on les invite au babil, on loue leur ton familier & indécent : ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent, ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées, & ces applaudissemens indiscrets ne feront que les disposer à l'orgueil de la fatuité, & à l'insolence de la présomption.

AUSSI, je crois remarquer que la génération qui s'éleve à un caractere dénigrant, dédaigneux, froidement humain. Le tems de la jeu-

neſſe eſt le tems de l'enthouſiaſme : ſi, au lieu de le reſſentir, elle veut juger & diſcuter, jamais elle ne connoitra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la ſéchereſſe, parce que la ſource de nos ſentimens tarit bientôt, lorſque, rejettant l'inſtinct, nous voulons examiner de trop près la raiſon de nos jouiſſances.

CHAPITRE CXXI.

Les heures du jour.

LES différentes heures du jour offrent tour-à-tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce ſont des ſcenes mouvantes & périodiques, ſéparées par des tems à-peu-près égaux.

A ſept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vuides, regagnent leur marais, affourchés ſur leurs haridelles. On ne voit guere rouler de carroſſes. On ne rencontre que des commis de bureaux qui ſoient habillés & friſés à cette heure-là.

SUR les neuf heures, on voit courir. ruquiers ſaupoudrés des pieds à la tête qui les a fait appeller *merlans*), tenant d'un main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonnadiers, toujours en veſte, portent du cafê & des bavaroiſes dans les chambres garnies. On voit en même tems des apprentifs écuyers, ſuivis d'un laquais qui, montés ſur des chevaux, courent battre les boulevards, & font payer quelquefois aux paſſans leur malheureuſe inexpérience.

SUR les dix heures, une nuée noire des ſuppôts de la juſtice s'achemine vers le châtelet & vers le palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des ſacs, & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agens de change & les agioteurs ſe rendent en foule à la bourſe, & les oiſifs au Palais-royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des financiers & hommes en place, eſt très-battu, & le pavé n'eſt rien moins que libre. C'eſt l'heure des ſollicitations & des demandes de toute eſpece.

A deux heures, les dineurs en ville, coëffés,

poudrés, arrangés, marchant sur la pointe du pied, de peur de salir leurs bas blancs, se rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus sur la place. On se les dispute, & il arrive quelquefois que deux personnes ouvrent en même tems la portiere, montent & se placent. Il faut aller chez le commissaire pour qu'il décide à qui il restera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dîne : c'est un tems de calme, mais qui ne doit pas durer long-tems.

A cinq heures & un quart, c'est un tapage affreux, infernal. Toutes les rues sont embarrassées, toutes les voitures roulent en tous sens, volent aux différens spectacles, ou se rendent aux promenades. Les cafés se rempliſſent.

A sept heures, le calme recommence ; calme profond & presque universel. Tous les chevaux frappent en vain le pavé du pied. La ville est silencieuse, & le tumulte paroît enchaîné par une main invisible. C'est en même tems l'heure la plus dangereuse vers le milieu de l'a-

tomne, parce que le guet n'eſt pas encore à ſon poſte, & pluſieurs violences ſe ſont commiſes à l'entrée de la nuit.

Le jour tombe, & tandis que les décorations de l'opéra ſont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs de pierres regagnent en bandes épaiſſes les faux-bourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs ſouliers blanchit le pavé, & on les reconnoît à leurs traces.

A neuf heures du ſoir le bruit recommence. C'eſt le défilé des ſpectacles. Les maiſons ſont ébranlées par le roulis des voitures, mais ce bruit eſt paſſager. Le beau monde fait de courtes viſites en attendant le ſouper.

C'est l'heure auſſi où toutes les proſtituées, la gorge découverte, la tête haute, le viſage enluminé, l'œil auſſi hardi que le bras, malgré la lumiere des boutiques & des réverberes, vous pourſuivent dans les boues, en bas de ſoie & en ſouliers plats : leur propos répondent à leurs geſtes. On dit que l'incontinence ſert à préſerver la chaſteté, que ces femmes

vulgivagues empêchent le viol ; que ſans les filles de joie, on ſe feroit moins de ſcrupule de ſéduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il eſt vrai que le rapt & le viol ſont devenus très-rares.

QUOIQU'IL en ſoit, ce ſcandale incroyable pour la province ſe paſſe à la porte de l'honnête bourgeois, qui a des filles ſpectatrices de cet étrange déſordre. Il leur eſt impoſſible de ne pas voir & de ne pas entendre ce que ces femmes ſilencieuſes ſe permettent de dire. Et que deviendra le traité du philoſophe ſur la pudeur ?

A onze heures, nouveau ſilence. C'eſt l'heure où l'on acheve de ſouper ; c'eſt l'heure auſſi où les cafés renvoient les oiſifs, les déſœuvrés & les rimailleurs à leurs manſardes. Les filles publiques qui voguoient, n'oſent plus ſe montrer que ſur les bords de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, *les ramaſſe* : c'eſt le terme uſité.

A minuit & un quart, en entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui ſe re-

tirent. La ville alors ne paroît pas déſerte ; le petit bourgeois qui dort déjà eſt réveillé dans ſon lit, & ſa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Pariſien doit ſa naiſſance à la bruſque commotion des équipages.

A une heure du matin, dix mille payſans arrivent, portant la proviſion des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la halle ; leurs montures ſont laſſes & fatiguées ; ils viennent de ſept à huit lieues.

La halle eſt l'endroit où jamais Morphée n'a ſecoué ſes pavots. Là, point de ſilence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs ſuccedent les poiſſonniers, & aux poiſſonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs* ; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la halle : c'eſt l'entrepôt univerſel. La hotte qui s'éleve en pyramide, tranſporte tout ce qui ſe mange d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs ſont dans des paniers qui montent, qui deſcendent, qui circulent : &, ô miracle ! il ne s'en caſſe pas un ſeul.

L'EAU-DE-VIE alors coule à grands flots

dans les tavernes. Cette eau-de-vie eſt mélangée d'eau, mais fortement aiguiſée par du poivre-long. Les forêts de la halle & les payſans s'abreuvent de cette liqueur; les plus ſobres boivent du vin. C'eſt un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes ſe paſſent dans les ténebres. On diroit voir un peuple qui fuit les rayons du ſoleil, & qui l'a en horreur.

Les commis de la marée ne voient jamais, pour ainſi dire, l'aſtre du jour, & ne ſe retirent que quand les réverberes paliſſent; mais ſi l'on ne ſe voit pas, on s'entend; car l'on crie à tue-tête; & dans la confuſion de ces clameurs univerſelles, il faut bien poſſéder l'idiôme du lieu, pour ſavoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes ſcenes ſe paſſent à la méme heure au quai de la vallée. Il s'agit là de lievres, de pigeons, au lieu de ſaumons & de harengs.

Ce tumulte non-interrompu forme un contraſte avec le ſommeil, qui occupe le reſte de la ville; car à quatre heures du matin il n'y a plus que le brigand & le poëte qui veillent.

A ſix heures, les boulangers de Goneſſe, nourriciers

nourriciers de Paris, apportent deux fois la semaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils se consomment dans la ville ; car il ne leur est pas permis de les remporter.

BIENTOT les ouvriers s'arrachent de leur grabat, prennent les instrumens de leurs professions, & vont aux atteliers.

LE café au lait (qui le croiroit ?) a pris faveur parmi ces hommes robustes.

AU coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant sur leur dos des fontaines de fer-blanc, en servent dans des pots de terre pour *deux sols*. Le sucre n'y domine pas, mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des limonadiers déployant des statuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime ? Ils prétendoient vendre la même tasse *cinq sols* dans leur boutique de glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas besoin de se mirer en prenant leur déjeûner.

AU reste, l'usage du café au lait a prévalu

& eſt ſi répandu parmi le peuple, qu'il eſt devenu l'éternel déjeûner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie, de reſſources, de ſaveur dans cet aliment, que dans tout autre. En conſéquence ils en boivent une prodigieuſe quantité; ils diſent que cela les ſoutient le plus ſouvent juſqu'au ſoir. Ainſi, ils ne font plus que deux repas; le grand déjeûner & la perſillade du ſoir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins ſortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remords, & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit; mais la débauche ou l'habitude eſt un tyran qui les ſaiſira le lendemain, & qui les traînera à pas lents vers le tombeau.

Les joueurs, plus pâles encore, ſortent des tripots obſcurs ou renommés; les uns ſe frappant la tête & l'eſtomac, jettant au ciel des regards déſeſpérés; les autres ſe promettant de revenir à la table qui les a favoriſés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les loix prohibitives ne feront rien contre

cette malheureuſe paſſion, miſe en activité par cette ſoif de l'or, qui s'eſt manifeſtée dans tous les rangs, & que les gouvernemens autoriſent eux-mêmes ſous le nom de *loteries*, mais qu'ils proſcrivent ſous une autre dénomination.

Les *dix*, les *vingt*, les *trente* du mois, on rencontre, depuis dix heures juſqu'à midi, des porteurs avec des *ſacoches* pleines d'argent, & qui plient ſous le fardeau : ils courent comme ſi une armée ennemie alloit ſurprendre la ville, ce qui prouve qu'on n'a point ſu créer parmi nous le ſigne politique & heureux qui remplaceroit ces métaux qui, au lieu de voyager de caiſſe en caiſſe, ne devroient être que des ſignes immobiles.

MALHEUR à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds ! Heureux encore celui qui l'a payée, & qui reſte avec un écu de ſix livres !

A-PEU-PRÈS tous les ans, vers le milieu de Novembre, ſurviennent des indiſpoſitions catarrales, occaſionnées par la préſence ſubite d'une athmoſphere humide & froide, & des

brouillards qui ſuppriment la tranſpiration. Pluſieurs en meurent, mais le Pariſien qui rit de tout, appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette*; & le rieur trois jours après eſt *grippé* lui-même, & deſcend au tombeau.

Le paſſage des appartemens chauds & des ſalles de ſpectacles au grand air, rend cette ſuppreſſion de tranſpiration preſque inévitable. La méthode nouvelle de porter des grands manteaux eſt excellente : on ſe met de cette maniere à l'abri de l'impreſſion du froid ; un prompt exercice en feroit encore le plus ſûr préſervatif. Les femmes qui ſont obligées d'attendre quelque tems leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates que je vois friſſonner le long des eſcaliers & ſous les portiques, devroient penſer que leurs peliſſes ne ſont pas ſuffiſantes pour les garantir de tout accident.

CHAPITRE CXXII.

Les dimanches & fêtes.

Il n'y a plus que les ouvriers qui connoiſſent les fêtes & dimanches. La Courtille, les Porcherons, la Nouvelle-France ſe rempliſſent ces jours-là de buveur. Le peuple y va chercher des boiſſons à meilleur marché que dans la ville. Pluſieurs déſordres en réſultent; mais le peuple s'égaie, ou plutôt s'étourdit ſur ſon ſort, & ordinairement l'ouvrier *fait le lundi*, c'eſt-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il ſoit en train.

Le bourgeois qui a beſoin d'économie ne ſort pas des barrieres. Il va ſe promener aſſez ennuyeuſement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'arſenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée, pariez que c'eſt une femme de province qui la porte.

Le peuple va encore à la meſſe, mais il commence à ſe paſſer des vêpres, parce qu'il

faut qu'il reſte debout dans les égliſes, ou qu'il paie une chaiſe. Cela eſt très-mal vu; on lui demandera *ſix ſols* pour entendre un ſermon aſſis: les temples ſont donc déſerts, excepté dans les grandes ſolemnités où les cérémonies le rappellent. Quoi! de l'argent encore pour entendre l'office divin!

PENDANT l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence au ſalut & à l'expoſition du Saint-Sacrement: il eſt vrai que c'eſt pour la petite bourgeoiſie un prétexte de ſortir & de ſe promener à la tombée du jour, dans une belle ſaiſon. Les jeunes filles ſur-tout ſont fort dévotes au ſalut & à la bénédiction du ſoir, & en général le dimanche eſt précieux pour elles. L'amour fait ſon profit des vacances ordonnées par l'égliſe.

LE magnifique jardin des Tuileries eſt abandonné aujourd'hui pour les allées des Champs-Elyſées. On admire les belles proportions & le deſſin des Tuileries; mais aux Champs-Élyſées, tous les âges & tous les états ſont raſſemblés: le champêtre du lieu, les maiſons ornées de terraſſes, les cafés, un terrein plus vaſte & moins ſymmétrique, tout invite à s'y rendre.

Il eſt ſingulier que dans les états catholiques le dimanche ſoit preſque par-tout un jour de déſordre. On a ſupprimé enfin à Paris *quatorze jours de fêtes par an ;* autant d'enlevé à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuſe.

Un ſavetier voyant un jeudi, au coin d'une borne, un ſergent ivre qu'on tâchoit de relever, & qui retomboit lourdement ſur la pierre, quitta ſon tire-pied, ſe poſta devant l'homme chancelant, & après l'avoir contemplé, dit en ſoupirant : *Voilà cependant l'état où je ſerai dimanche.*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du philoſophe, appartient, à ce qui me ſemble, à la connoiſſance du peuple, & même à celle du cœur humain ; car il eſt très-appliquable à la logique des paſſions.

Au reſte, les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit ſortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui ſe hâtent d'aller à la grand'meſſe pour avoir le reſte du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Paſſy, à Auteuil, à Vincennes ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne ſortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les ſpectacles, & les abandonnent au peuple. Les ſpectacles donnent ce qu'ils ont de plus uſé; les acteurs médiocres s'emparent de la ſcene : tout cela eſt bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pieces les plus anciennes ſont toujours des pieces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudiſſemens.

Les bourgeois aiſés ſont partis dès la veille pour leur petite maiſon de campagne, voiſine de la barriere. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on eſt content de lui ou quand il a ſu plaire à madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la proviſion, & un pâté de *Le Sage :* c'eſt le jour des *gaudrioles.* Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes, la grande fille s'émancipera un peu & ſe tiendra moins droite ; le garçon de boutique qui aura acheté des bas de ſoie blancs & des boucles toutes neuves (honoré du titre de *joli garçon*), fera des

gentilleſſes, & déploiera tous les moyens de plaire, attendu qu'il aſpire de loin à la main de Mademoiſelle ; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs, malgré ſes deux petits freres qui ſont en penſion, & qui ne participent pas encore aux jouiſſances de la maiſon de campagne, juſqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il ne faut pas les diſtraire du ſoin de devenir un jour de grands hommes, lorſqu'ils ſauront la langue latine : c'eſt ce que croit pieuſement le pere, la mere & toute la maiſon.

CHAPITRE CXXIII.

Carnaval.

Le peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *mardi-gras :* il vend la veille ſes chemiſes, plutôt que de ne pas acheter un dindon ou une oie à la Vallée : elle eſt couverte d'acheteurs, & vu l'affluence, la volaille eſt hors de prix. Les cabarets ſe rempliſſent dès le matin. Les commiſſaires ne doivent pas ſortir de chez eux ces jours-là ; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquans. Plus d'un ne ſor-

tira de la *guinguette* que pour aller coucher en prison.

On voit peu de *masques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années, soit que le peuple se soit dégoûté de ce plaisir qui veut une liberté entiere, soit plutôt qu'il ait trop peu d'aisance pour figurer sous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la représentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la misere regne, paie à ses frais de nombreuses mascarades. Tous ses espions & autres *garnemens* se rendent à un magasin où il y a de quoi habiller deux ou trois mille *chianlis*. Ils se répandent ensuite dans les quartiers, & vont par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là, ils figurent une alégresse publique, fausse & mensongere.

Plus les années sont désastreuses, plus on a recours à une imposture plus fortement caractérisée; mais elle perce à travers les guenilles sales & usées dont ce peuple est couvert; car on a beau vouloir représenter les scenes riantes & animées de la folie, on n'y

parvient pas quand le cœur eſt mécontent. Sa marotte eſt ſans énergie & ſans graces, ſes grelots ſonnent mal dans ces froides orgies; ils ne ſont qu'une diſcordance plaintive à l'oreille qui ſait entendre. Rien n'eſt plus attriſtant que de voir un peuple à qui on commande de rire tel jour, & qui ſe prête baſſement à cette aviliſſante ordonnance.

TANDIS que la police ſoudoie ces maſques, les prêtres expoſent le *Saint-Sacrement* dans les égliſes, parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autoriſe. Mais ce n'eſt là qu'une des moindres contradictions qui ſe trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos uſages.

PENDANT le carnaval, la vie des femmes de Paris n'eſt pas indolente; elle eſt tout-à-coup réveillée par la voix du plaiſir; voilà une occaſion de briller dans les aſſemblées. Ces êtres qui, dans de certains momens, ſemblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuſe activité qui leur fait ſupporter les fatigues du bal. C'eſt-là qu'elles ſe montrent infatigables. Les veilles ne leur coûtent rien,

& les nuits entieres ſont conſacrées à ces exercices violens. Le lendemain les hommes ſe relevent fatigués, les femmes en deviennent plus fraîches & plus brillantes.

A cette même époque les amans qui veulent s'épouſer hâtent leur mariage, parce que l'archevêque de Paris, pendant tout le carême, ſe montre très-difficile ſur les unions conjugales.

Un peu de pouſſiere (comme dit l'eſpion Turc) que l'on répand le lendemain ſur la tête de ces hommes traveſtis, appaiſe leurs frénéſies. De foux & d'inſenſés qu'ils étoient, ils redeviennent raiſonnables & calmes.

Les pieces de théatre les plus licencieuſes, ſe donnent dans les derniers jours du carnaval; mais une fois appriſes, elles ſe prolongent pendant tout le carême, dans un tems de ſainteté & de mortification; de ſorte que jamais le ſpectacle n'eſt moins honnête que lorſqu'il devroit l'être le plus.

La loi de l'égliſe qui ordonne l'abſtinence de la viande, eſt ſi gênante, ſi incommode, ſi

peu praticable au milieu d'une immenſe population, que la police a fait ouvrir les boucheries pendant tout le carême, parce que la ſubſiſtance générale & aiſée eſt la premiere loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la ſanté & la liberté du citoyen.

CETTE vieille loi, plus biſarre qu'utile, tombe donc en déſuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers ſiecles de l'égliſe, où la volaille, en général, étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuſe opinion étoit fondée ſur le récit de la Geneſe, qui dit: *Que les oiſeaux & les poiſſons furent créés le même jour*, ce qui nous autoriſe à les aſſimiler ſur nos tables; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique? Les évêques & abbés commendataires ſont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.

CHAPITRE CXXIV.

Ponts.

LE pont-au-change, le petit pont & le pont Saint-Michel, ſont les trois plus anciens ponts de Paris.

DEUX arches du pont-marie furent emportées par les groſſes eaux la nuit du premier Mars 1618, avec les maiſons qui étoient deſſus; événement qui coûta la vie à un grand nombre de perſonnes. Il faudra quelques déſaſtres ſemblables pour faire abattre, comme nous l'avons dit, les maſures qui ſurchargent les ponts.

LA riviere de Seine reſte cachée au milieu de la ville, par ces maiſons que l'on a bâties ſur des arches. Il feroit bien tems de rendre à la ville, & ſon coup-d'œil & ſon courant d'air, principe de ſalubrité.

SUR les ponts où il n'y a point de maiſons,

le point de vue y eſt admirable, ce qui devroit engager le miniſtere à prévenir les accidens, qui, dans l'ordre des choſes, ſont à-peu-près inévitables.

CATINAT, qui avoit mené la philoſophie à la guerre, diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'auſſi beau que le coup-d'œil du milieu du pont-royal: que n'eût-il pas dit, s'il avoit pu plonger ſa vue juſqu'à l'autre extrémité de la ville?

C'ÉTOIT de-là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763; cette enceinte immenſe, ſi prodigieuſement peuplée, ces quais chargés de têtes rangées en amphithéatres, & ces figures étrangeres mêlées aux phyſionomies pariſiennes: car une multitude de payſans étoient accourus de trente & quarante lieues, & l'on remarquoit à chaque pas des hommes qui, par leur coſtume, leur étonnement & leur viſage, annonçoient que la curioſité les avoit appellés du fond de leur province.

SI quelque choſe a pu donner une idée de cette vallée de Joſaphat dont parle l'écriture,

c'étoit cette aſſemblée immobile & ondoyante, qui, tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes qui ſe balançoient dans un repos animé & majeſtueux. Point de tableau plus admirable par la variété, point de plus étonnant par la population.

ON ſouhaite un nouveau pont pour la communication du fauxbourg Saint-Honoré, du Roule & de Chaillot, au fauxbourg Saint-Germain, au palais Bourbon & aux Invalides. L'accroiſſement de la ville le rend indiſpenſable.

CONSTRUIT en face de la grande allée des Invalides, il ſerviroit à joindre les boulevards du nord & du midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on ſeroit maître du terrein des deux rives oppoſées.

VINGT-SIX quais revêtus de pierre de taille avec des gardes-fou, à hauteur d'appui, ceignent la riviere, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs.

AU moyen de quelques alignemens, on pourroit

roit avoir, depuis la porte Saint-Jaques juſqu'à celle de Saint-Martin ; une rue qui traverſeroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toiſes. On pourroit aligner une autre rue, depuis la porte Saint-Antoine juſqu'à la porte Saint-Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angles droits.

On a pluſieurs égoûts voûtés & couverts. Il ſeroit à deſirer que la même conſtruction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il n'y a point d'égoût dans la cité & ailleurs, & les immondices vont à la riviere.

L'eau qui lavoit l'égoût de Bievre, s'eſt perdue dans une de ces concavités effrayantes, occaſionées par les carrieres, & ſur leſquelles des maiſons ſont bâties, ſans que les habitans, endormis dans une heureuſe ſécurité, ſoupçonnent qu'elles portent ſur des abymes.

Le ſol de la ville eſt rempli de coquillages foſſiles ; on y *reconnoît des peignes*, *des vis*, *des buccins*, *des tellines*. Les carrieres d'alentour offrent auſſi des coquillages entre deux cou-

ches, dont l'une eſt marneuſe, l'autre pierreuſe.

La circonférence de Paris eſt de dix mille toiſes. On a tenté pluſieurs fois de borner ſon enceinte; les édifices ont franchi les limites, les marais ont diſparu, & les campagnes reculent devant le marteau & l'équerre.

CHAPITRE CXXV.

Conſommation

Tous les almanachs vous diſent qu'il ſe conſomme par an quinze cents mille muids de bled, quatre cents cinquante mille muids de vin, non compris la biere, le cidre, l'eau-de-vie; cent mille bœufs, quatre cents quatre-vingts mille moutons, trente mille veaux, cent quarante mille porcs, cinq cents mille voies de bois, dix millions deux cents bottes de foin & de paille, cinq millions quatre mille livres de ſuif, quarante-deux mille muids de charbon, &c.

Ces ſortes d'états ont des différences aſſez

considérables selon les années : il est presque impossible d'avoir des certificats qui aient une certaine justesse, parce que ceux qui perçoivent les droits sur ces consommations, ont intérêt de déguiser ce qu'ils reçoivent.

On peut dire que le Parisien, en général, est sobre forcément, se nourrit très-mal par pauvreté, & économise toujours sur sa table pour donner au tailleur ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches, d'un autre côté, gaspillent ce qui nourriroit deux cents mille pauvres.

Paris aspire toutes les denrées, & met tout le royaume à contribution. L'on ne s'y ressent pas des calamités qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces, parce que les cris du besoin seroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approvisionnemens au zele infatigable des magistrats ; il mérite des louanges.

Mais considérons en même tems que placé au milieu de l'Isle-de-France, entre la Nor-

mandie, la Picardie & la Flandre, ayant cinq rivieres navigables, la Seine, la Marne, l'Yone, l'Aiſne & l'Oiſe (ſans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie); les greniers de la Beauce preſque à ſes portes, une riviere qui, en ſortant, ſerpente par des contours preſque de cent lieues, comme pour donner aux marchandiſes & denrées la facilité de remonter; Paris, d'après ces avantages que la nature lui a accordés, jouit par lui-même de la ſituation la plus heureuſe & la plus propre à voir l'abondance entrer dans ſes murailles.

Le commerce de cette ville n'eſt preſque qu'un commerce de conſommation, excepté quelques objets de goût & de luxe; mais ces conſommations ſont conſidérables.

Il tire de toutes les manufactures du royaume; mais il a peu de fabriques, à cauſe de la cherté de la main-d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainſi que les bijoutiers, en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours ſur la richeſſe de la matiere.

TOUT ce qui entre à Paris n'eſt donc pas pour y reſter. Les matieres y viennent pour y être façonnées, puis elles en ſortent embellies de ce goût exquis qui donne à toutes une forme nouvelle.

LE bureau des rouliers eſt d'une grande commodité pour faire parvenir dans les pays lointains des marchandiſes & effets qu'on leur confie ; les commiſſionaires en ſont fideles & exacts.

M. l'abbé d'Expilly, qui a porté ſi haut la population générale du royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *ſix cents mille ames*. Il ſe fonde tantôt ſur le nombre *trente*, choiſi pour multiplier les naiſſances, tantôt ſur l'état des maiſons & des familles impoſées à la capitation.

MAIS tous les calculs, ainſi que les raiſonnemens moraux, ſe trouvent le plus ſouvent en défaut, quand on parle de la capitale. Lorſque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y ſont domi-

ciliés ſans y avoir reçu le baptême, ce qui (ſans compter les juifs) doit augmenter la population d'un tiers ?

PARIS conſomme plus de deux millions de ſetiers de bled par an. Voilà ce qui eſt ſûr, & ce que ne diſent point les almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cents quarante-deux paroiſſes, & quarante-ſept mille ſix cents quatre-vingts-cinq feux. Les limites de la ville ſe ſont étendues. Le Gros-Caillou eſt devenu un fauxbourg conſidérable, tous les marais ont été ornés de maiſons. M. de Vauban, en 1684, détermina la population à *ſept cents vingt mille perſonnes*. Nous eſtimons donc que Paris renferme aujourd'hui près d'un *million d'ames*, & la banlieue plus *de deux cents mille*. Les calculs de M. de Buffon & ceux de M. d'Expilly paroiſſent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que depuis vingt-cinq ans la population eſt par-tout plus conſidérable.

Au milieu de ce *ſalmi* de l'eſpece humaine, on peut bien compter deux cents mille chiens, & preſque autant de chats, ſans les oiſeaux,

les ſinges, les perroquets, &c., tout cela vit de pain ou de biſcuit.

POINT de miſérable qui n'ait dans ſon grenier un chien pour lui tenir compagnie : on en interrogeoit un qui partageoit ſon pain avec ce fidele camarade ; on lui repréſentoit qu'il lui coûtoit beaucoup à nourrir, & qu'il devroit ſe ſéparer de lui ; *me ſéparer de lui*, reprit-il, *& qui m'aimera ?*

OR, en ſuppoſant le ſyſtême des économiſtes admirable, il viendroit toujours ſe briſer contre la capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

LA ville eſt ouverte, & preſque dans l'impoſſibilité d'avoir une enceinte de murailles. Elle offre une ſurface trop immenſe. Il faudroit un genre de fortifications particulier ; elle n'a point de tours, de murs, de remparts, & n'y ſonge pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrieres où des contrôleurs & un receveur vous font payer une roquille de vin & un pigeon s'il n'eſt pas cuit. Comme un jour

nous paroîtrons barbares & petits à l'œil de la ſaine politique, lorſqu'elle aura démontré aux adminiſtrateurs des nations la double erreur de leurs raiſonnemens, & même de leurs calculs.

CHAPITRE CXXVI.

Balcon.

C'EST un ſpectacle curieux que de voir tout à ſon aiſe du haut d'un balcon, le nombre & la diverſité des voitures qui ſe croiſent & s'arrêtent mutuellement ; les piétons qui, ſemblables à des oiſeaux effrayés ſous le fuſil du chaſſeur, ſe gliſſent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraſer ; l'un qui franchit le ruiſſeau de peur de s'éclabouſſer, & qui, manquant l'équilibre, ſe couvre de boue des pieds à la tête ; l'autre qui pirouètte en ſens contraire, une face dépoudrée, & le paraſol ſous le bras.

DEVANT une voiture dorée, doublée de ve-

lours, attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite, dont les glaces tranſparentes offrent une ducheſſe dans tout l'éclat de ſa parure, ſe traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui pour glaces a des planches. Le malheureux harcelle & fouette deux chevaux, dont l'un eſt borgne & l'autre boiteux. Il arrête l'impatience des courſiers à la bouche écumante, dont on continent à peine l'ardeur. Le brillant équipage eſt obligé de modérer ſon pas juſqu'au carrefour voiſin ; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, & en faiſant jaillir des étincelles. Comparez ſon vol à la marche peſante de ces lourds chariots qui roulent péniblement ſous des maſſes énormes, & effraient le paſſant qui tremble d'être applati ſur la borne que leur eſſieu déplace.

Un procureur, pour ſa piece de vingt-quatre ſols, arrête le garde de ſceaux, un recruteur un maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un archevêque. Tous ces différens états à la file, & les cochers qui parlent leur langue ſcandaleuſement énergique devant la robe, l'égliſe & les ducheſſes ; les porte-faix du coin qui leur répondent du même ſtyle,

quel mélange de grandeur, de pauvreté, de richeſſes, de groſſiéreté & de miſere !

ENTENDEZ-VOUS la petite voix aigre de la marquiſe impatienteé, qui ſe mêle aux juremens effroyables d'un charretier, apoſtrophant l'enfer & le paradis ? Tout, dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis*, de *berlines*, de *déſobligeantes*, de *cabriolets* & de *carroſſes de remiſes*, paroît biſarre, ſingulier, riſible.

VOYEZ, dans l'équipage à glaces, la laide femme de qualité avec ſon rouge, ſes diamans, ſa pâte luiſante ſur le viſage, tandis que la rotouriere, tout à côté, ſous une ſimple robe, eſt brillante de fraîcheur & d'embonpoint ?

VOYEZ le prélat enfoncé dans ſes couſſins, ne penſant à rien, étalant ſa croix pectorale, tandis que le vieux magiſtrat, dans une antitique berline, lit quelque requête ? Le petit-maître, la tête à la portiere, crie à ſe démettre la luette : *Eh bien*, *maraut*, *cela finira-t-il ?* Ses menaces ſe perdent dans les airs. Il voudroit jurer ; mais ſon accent grêle ne frappe point le dur tympan de l'oreille des charretiers.

Il n'a fait que déranger ſes boucles en ſe remuant. Le médecin le regarde en pitié ; & le gros financier, au cou apoplectique, eſt indifférent à tout ce qui ſe paſſe, ainſi qu'à l'heure qui coule.

L'EMBARRAS s'accroît, enchaîne ſix cents voitures, & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris ſon cours.

QUEL étoit donc l'empreſſement de ce *mirliflore* ſans voix ? Avoit-il un rendez-vous ? Non : c'eſt qu'il vouloit ſe montrer ſucceſſivement aux trois ſpectacles, à l'opéra, à la comédie françoiſe & aux italiens.

CHAPITRE CXXVII.

Faux cheveux.

VOUS voyez la tête de cette belle femme, ſi remarquable par l'édifice de la coëffure & ſes longs cheveux flottans ; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance.... Eh bien ! ils ne lui appartiennent pas. Ils ſont

empruntés à des têtes de morts ; & ce qui la décore à vos yeux, eſt la dépouille de ſujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuſes, & dont les noms ſeuls offenſeroient ſa délicateſſe, ſi on oſoit les prononcer en ſa préſence.

CEPENDANT elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expoſe à hériter des principes nuiſibles qu'ils peuvent receler encore. En effet, on ſe ſervoit de coliers & de braſſelets *de cheveux treſſés* ; l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer, à cauſe des dartres qu'ils produiſoient.

MAIS les femmes aiment mieux ſupporter des démangeaiſons incommodes, que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangeaiſons, en faiſant uſage du *grattoir*. Le ſang ſe porte avec impétuoſité à la tête, les yeux deviennent rouges & animés, qu'importe ! on étale l'édifice dont on eſt idolâtre.

INDÉPENDAMMENT des faux cheveux, il entre dans cette coëffure un *couſſin* énorme,

gonflé de crins ; une forêt d'épingles longues de ſept à huit poûces , & dont les pointes aiguës repoſent ſur la peau. Une quantité de poudre & de pommade qui admettent dans leur compoſition des aromates, & qui contractant bientôt de l'âcreté, irritent les nerfs. La tranſpiration inſenſible de la tête eſt arrêtée, & elle ne ſauroit l'être dans cette partie du corps, ſans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber ſur cette belle tête, elle riſqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier dont elle eſt hériſſée.

Pendant le ſommeil, on comprime encore, & la fauſſe chevelure, & les épingles, & ces ſubſtances étrangeres & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainſi empaquetée acquiert un triple volume, & s'enflamme ſur l'oreiller.

Les maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naiſſent de cette complaiſance outrée pour une coëffure biſarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos, & le couſſinet, baſe eſſentielle de

l'édifice, n'eſt quelquefois changé que lorſque la toile eſt détruite (l'oſerai-je dire) par la craſſe infecte qui ſéjourne ſous ce brillant diadême.

La plupart des femmes ne ſe donnent pas le tems d'enlever tout le ſuperflu de la tête, parce que les heures du plaiſir ſont précieuſes, & que la journée entiere eſt conſacrée à la table, au jeu & à la danſe. On ne peut plus ſe coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

La ſanté ſe dérange ; on abrege ſes jours ; on perd le peu de cheveux qu'on avoit ; on eſt affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'éréſipeles, tandis que la villageoiſe, la payſanne qui ſe tient la tête propre & nette, qui ne ſe ſert que de linge blanc & bien leſſivé, qui uſe d'une pommade ſans aromate, & d'une poudre ſans odeur, ne reſſent aucune de ces incommodités, conſerve ſes cheveux juſques dans la vieilleſſe, & les étale aux yeux de ſes arrieres-petits-enfans, lorſque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reſte, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, eſt parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel à s'y méprendre de près comme de loin.

CHAPITRE CXXVIII.

Fourniſſeurs.

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fourniſſeurs*, qui avancent pendant des années entiers le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à M. le Marquis, à M. le Comte, à M. le Duc. C'eſt le privilege de la nobleſſe. On ne prêteroit pas de même au bourgeois. On le preſſeroit; mais on attend lorſqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maiſon noble doit au boucher ſix années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domeſtiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute maiſon roturiere ſolde au bout de chaque année.

DÈS qu'il y a des armoiries au-deſſus d'une porte cochere, le tapiſſier meuble l'hôtel ſur une ſucceſſion éventuelle, & on compte les maiſons qui ſont au pair : il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en arriere.

QUAND les fourniſſeurs, impatiens d'attendre, ſollicitent enfin leur paiement, l'intendant vient au lever de M. le Duc, & lui dit : Monſeigneur, votre maître-d'hôtel ſe plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un ſol ; votre cocher dit que vous n'avez qu'une ſeule voiture en état de ſervir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, ſi vous ne lui donnez un à compte de dix mille francs ; le marchand de vin refuſe de remplir votre cave ; le tailleur de vous donner des habits..... *Les impertinens*, s'écrie le maître, *qu'on aille chez d'autres ! Je leur retire ma protection.*

IL trouve d'autres fourniſſeurs, quoique les premiers n'aient pas été payés. Le ſoir il riſque cinq cents louis d'or au jeu, & s'il en perd cinq cents autres, il les paie le lendemain. Un

créancier

créancier de carte l'emporte toujours sur un créancier de pain ou de viande.

CHAPITRE CXXIX.

Plâtres neufs.

Les plâtres que l'on emploient dans la construction des maisons font beaucoup de mal, parce qu'ils sechent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs est funeste, & cause des accidens innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrieres. De-là des paralysies & autres maladies, dont l'origine est attribuée à d'autres causes.

On abandonne ces maisons neuves & humides aux filles publiques : on appelle cela *essayer les plâtres.* Mais, au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de contagieux.

Écoutons un physicien que je vais transcrire.

" LE plâtre & la chaux, pendant leur calcination, ſe chargent d'une grande quantité de phlogiſtique, qui tend ſans ceſſe à ſe diſſiper. Ce phlogiſtique ayant plus d'affinité avec les acides qu'avec les deux matieres terreuſes auxquelles il eſt uni, les abandonne avec facilité pour s'unir à l'acide de l'air. De cette union, il réſulte un ſoufre très-volatil; ſoufre qui s'unit à ſon tour à la terre alkaline de la chaux & du plâtre, & forme une combinaiſon connue en chymie ſous le nom d'*hépar ſulphuris*, ou foie de ſoufre. La préſence de ce foie de ſoufre eſt ſenſible, lorſqu'on fait éteindre la chaux dans un lieu fermé.

" SUIVANT l'obſervation de tous les chymiſtes, le foie de ſoufre diſſout non-ſeulement la majeure partie des métaux, mais encore les ſubſtances animales & végétales: il corrode, il détruit ſur-tout les matieres animales, & l'on doit concevoir aiſément les déſordres affreux qu'il peut cauſer, & qu'il cauſe en effet dans nos viſceres, quand nous le reſpirons ".

M. le comte de Milly, de l'académie des

ſciences, célebre par des découvertes utiles en chymie, a donné un mémoire ſur la maniere *d'aſſainir* les murs nouvellement faits. C'eſt un préſent fait par un ami de l'humanité aux grandes villes, & ſur-tout à la capitale, trop indifférente ſur les maux qui réſultent des plâtres. On poſſede, graces à lui, une théorie ſatisfaiſante ſur la nature du danger, & ſur les moyens de le prévenir. Ce mémoire ſe trouve dans le *journal de Monſieur*, *année 1779*. J'invite tous les propriétaires & locataires de maiſons neuves à y recourir.

CHAPITRE CXXX.

Raretés.

La recherche la plus ſoigneuſe ne découvriroit pas les tréſors cachés dans toutes les branches des ſciences & des arts.

Chaque curieux, dans chaque genre, trouvera un fond inépuiſable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les eſtampes, peuvent

faire ſéparément l'occupation d'une vie entiere.

TEL ſavant qui a demeuré à Paris pluſieurs années, eſt parti oubliant quelque choſe de ce qu'il avoit à y voir. L'on fait ſouvent, au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles decouvertes auxquelles on ne ſe ſeroit pas attendu.

C'EST la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des ſcellés, l'inventaire étonne & confond les ſpéculateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loiſir d'aſſembler tant d'objets. Mais le tems, l'argent, la patience ont compoſé ces grandes collections.

LA vente du mobilier de la marquiſe de Pompadour a duré un an, & les richeſſes des quatre parties du monde ſembloient raſſemblées dans les objets de luxe, de fantaiſie & de magnificence qu'offroit ce rare cabinet. On le viſitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

UN Chinois, un Turc, un Arabe, un Gue-

bre, peuvent voyager dans notre ville ; ils trouveront à qui parler. Moïse, Zoroastre, Abraham, Mahomet, Confutsée n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interpretes. Pour Homere, Eurypide, Démosthene, il est si ordinaire de les entendre, que ce n'est plus une distinction.

DES talens particuliers ne sont pas moins communs. Un invalide n'a point de bras, M. Laurent lui en fait un dont il se sert. A un autre il manque une jambe, M. Perrier lui fait une jambe sur laquelle il monte & descend les escaliers.

D'AUTRES talens qui ont un caractere unique sont ignorés. Qui sait, par exemple, qu'une demoiselle (Mademoiselle Biheron) imite des squelettes si parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muscles, les nerfs sont rendus avec une vérité frappante. La matiere qu'elle emploie est un secret qu'elle se réserve. Vous diriez de la cire ; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu sans qu'elles soient endommagées ; vous pouvez les laisser tomber de la hauteur du plancher, sans qu'elles

ſe briſent. Le même auteur de cet étonnant travail vous nommera toutes les parties de l'oſtéologie en grec & en latin. Des eleves font ſous elle un cours anatomique, & le font ſans que les ſens ſoient frappés de ce dégoût qu'on ne ſurmonte pas toujours, lorſqu'il faut voir & manier des oſſemens qui ſemblent devoir treſſaillir ſous la main qui les touche.

On peut amaſſer beaucoup de connoiſſances, ſans autres frais que la ſociété des ſavans, preſque tous communicatifs ; & le baron de Holberg a eu raiſon de dire : *qu'à Paris il n'y a rien qui ſoit à meilleur marché que la raiſon, ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez pluſieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils ſemblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoiſſances dont ils ſont privés. Mais pluſieurs hommes diſtingués par leur naiſſance & leur ſavoir, ne rougiſſent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils ſe plaiſent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

CHAPITRE CXXXI.

Les trois Rois.

PARIS a été visité dernièrement par les souverains du nord ; par le roi de Danemarck, à qui on donna des fêtes splendides & coûteuses ; par le roi de Suede, qui n'étoit que prince à son arrivée, & qui s'en retourna Monarque ; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en hôtel garni, & qui a bien vu la capitale, même dans un assez grand détail.

JE les ai considérés tous trois fort attentivement, & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'AUROIS bien desiré (avec trois cents mille autres), y voir le roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito* après la paix de 1763. Une dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Tuileries une figure si ressemblante à celle du héros de l'Europe,

qu'elle en fut frappée ; & celui qu'elle regardoit avec ſurpriſe, en fut ſi frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Fréderic a viſité ce *café*, *dit l'antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois queſtions de ſes combats, de ſes victoires, de ſes grandes & rares qualités.

L'empereur a viſité les artiſtes, les artiſans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de lettres en particulier ; ſans doute parce qu'ils ſont tout entier dans leurs écrits. Il a aſſiſté à une ſéance de l'académie françoiſe, & a fait cette interrogation au ſecretaire : *Pourquoi Diderot & l'abbé Raynal ne ſont-ils pas de l'académie ? Ils ne ſe ſont pas préſentés*, répartit le ſecretaire : réponſe ſage & adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Monteſquieu, l'abbé Prevoſt, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servant, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Ré-

tif-de-la-Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanſon, Servandoni, Clairaut, Falconet, Francklin, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, &c. Voilà, je crois, une aſſez belle génération. Hélas! je n'ai point vu Fréderic, ce grand Roi: je n'ai point vu Catherine, moi qui aime tant à contempler, parmi mes contemporains, les êtres qui ont fait de grandes choſes, parce que je cherche à reconnoître, dans les traits de leur viſage, quelque marque de ce talent ſublime qui les diſtingue.

QUAND j'appris la mort du célebre capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à ſa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir enviſagé ce hardi navigateur.

QUE ne donnerois-je pas au magicien (s'il exiſtoit), qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres auguſtes de Charlemagne, de Guſtave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guiſe, de Sixte-Quint, d'Eliſabeth, de Bacon, de Shakeſpear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c.!

QUE j'aime à me ſentir petit, en m'envi-

ronnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer ! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme !

CHAPITRE CXXXII.

De l'influence de la capitale sur les provinces.

ELLE est trop considérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puisse en détailler les effets. Je ne veux la considérer ici, que par l'attrait qui séduit tant de jeunes têtes, & qui leur représente Paris comme l'asyle de la liberté, des plaisirs & des jouissances les plus exquises.

QUE ces jeunes gens sont détrompés, quand ils sont sur les lieux ! Autrefois les routes entre la capitale & les provinces n'étoient ni ouvertes, ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ses enfans, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, & qui prêtoient un appui à la vieillesse de leurs parens : aujour-

d'hui le jeune homme vend la portion de ſon héritage, pour venir le dépenſer loin de l'œil de ſa famille ; il la pompe, la deſſeche, pour briller un inſtant dans le ſéjour de la licence.

La jeune fille ſoupire & gémit de ne pouvoir accompagner ſon frere. Elle accuſe ſon ſexe & la nature. Elle ſe déplaît dans la maiſon paternelle. Elle ſe peint avec feu les plaiſirs de la capitale, & la ſplendeur de la cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra, elle eſt ſur les remparts. Elle ſe promene dans un char ſuperbe : on l'adore ; tous les yeux ſont fixés ſur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choiſiſſent à leur gré, dans la foule de leurs eſclaves, le plus fait pour leur plaire ; que les maris y ſont ridicules, ſi-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuſe, à celle qu'elle mene dans l'économie d'une maiſon rangée, & ſon imagination eſt trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'eſtime à ſon amant honnête.

Sa mere la nourrit dans ces trompeuſes illuſions. Elle eſt avide des nouvelles de cette ville. Elle eſt la premiere à dire avec exclamation : *il vient de Paris ! il arrive de la cour !* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni eſprit, ni opulence.

Les adoleſcens écoutant ces récits, ſe figurent avec des traits exagérés ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale qui précipite toute la jeuneſſe de province vers l'abyme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de ſa fortune, & qui apprend à être ſage pour le reſte de ſes jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence abſolue & au génie de viſiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuſe médiocrité, tant du côté des talens que du côté de la fortune, ne ſauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie, ſe croient en droit d'y mépriſer tout ce qui n'eſt pas ſelon les *us* de la capitale. Ils mentent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient

formées ? Ils continuent à *crier miracle*, ſans que leur cœur ſoit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui reſſemblent aſſez aux deſcriptions des fêtes publiques : ceux qui les liſent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

CHAPITRE CXXXIII.

Que deviendra Paris ?

THÈBES, Tyr, Perſépolis, Carthage, Palmyre ne ſont plus. Ces villes qui s'élevoient fiérement ſur le globe, dont la grandeur, la puiſſance & la ſolidité ſembloient promettre une durée preſqu'éternelle, ont laiſſé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'AUTRES cités, jadis floriſſantes & peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant déſert, que quelques colonnes éparſes, quelques monumens briſés, triſtes reſtes de leur magnificence paſſée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

CETTE riviere utilement reſſerrée dans des quais majeſtueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenſes, ſe débordera, & formera des étangs bourbeux & infects ; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renverſées, & à moitié enſevelies.

EST-CE la guerre, eſt-ce la peſte, eſt-ce la famine, eſt-ce un tremblement de terre, eſt-ce une inondation, eſt-ce un incendie, eſt-ce une révolution politique, qui anéantira cette ſuperbe ville ? Ou plutôt pluſieurs cauſes réunies opéreront-elles cette vaſte deſtruction ?

ELLE eſt inévitable ſous la main lente & terrible des ſiecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, & appelle des peuples nouveaux ſur la pouſſiere éteinte des peuples anciens.

ÉCHAPPEZ, mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares : dites aux générations futures ce que Paris a été ; dites que j'ai rempli *mon*

devoir de citoyen, que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulsions de la mort! Quand l'épouvantable opulence, qui se concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains, aura donné à l'inégalité des fortunes une disproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir; il s'affaissera sur lui-même & périra.

Il périra! Dieu! ah! quand le sol couvrira insensiblement ses débris, que le bled croîtra au lieu élevé ou j'écris, qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du royaume & de la capitale, l'instrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV; les antiquaires assemblés feront des raisonnemens à l'infini, comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors, si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande ville, ensevelie & décédée? Son squelette giganteſque

épouvantera les regards, les travaux exciteront à de nouveaux travaux, nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inſcriptions, s'agiteront ſur ce que nous avons été : & ſi mon livre échappe à la deſtruction, ils prendront peut-être pour un roman fantaſtique les vérités qui y ſont dépoſées, tant leurs mœurs & leurs idées ſeront différentes des nôtres ! O villes anciennes de l'Aſie, & qui n'êtes plus ! empires effacés ! générations dont les noms nous ſont même inconnus ! fameux Atlantes ; & vous peuples qui avez reſpiré ſur ce globe, dont la ſuperficie eſt inceſſamment déplacée, dites quels étoient vos arts ? Faut-il que tout périſſe ? Et les travaux accumulés de l'homme (qu'il a cru immortaliſer par la précieuſe découverte de l'imprimerie) périront-ils, à la fin ; puiſque le feu, le deſpotiſme, les ſecouſſes du globe & la barbarie détruiſent juſqu'aux feuilles légeres où ſont empreintes les penſées utiles du génie ?

NOTRE vue plonge dans le monde hiſtorique à quatre mille ans, pas davantage ; encore n'appercevons-nous de ce monde, que des ſommités qu'environnent des nuages, & où la vue

ſe

ſe perd. Tous ces faits éloignés, quoique ſéparés par de grandes diſtances, ſe touchent comme très-voiſins ; & dans cet intervalle de ſiecles une foule prodigieuſe d'événemens nous échappent. Il en ſera de même pour nous ; l'avenir engloutira les faits les plus importans, pour ne laiſſer que le ſouvenir ou le nom des ſiecles. O tems ! les individus, les villes, les royaumes, tout finit par *hic jacet.*

HERCULANUM & Pompéia, villes détruites par une ſeule & même éruption du Véſuve, il y a près de dix-ſept cent ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs ſculptures, leurs arts, les uſtenſiles de leurs foyers domeſtiques ; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artiſtes. La lave, les cendres, la pierre-ponce ont conſervé ces monumens, comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour ; mais peut-on réfléchir à cette cataſtrophe ſans redouter les accidens de la nature, la fureur des élémens, celle des conquérans, plus terrible encore ? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux

& ſcrutateurs ? Quelle eſt la ſtatue, quel eſt le livre qui ſurnagera ſur l'abyme de nos arts engloutis ou renverſés par les ravages du tems, ou par le courroux des Rois ?

La poudre infernale (dont les magaſins ſe ſont multipliés ſur-tout en Europe, & auxquels une étincelle ſuffit pour tout dévorer) ne deviennent-elles pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immenſe de deſtruction, & plus dangereux mille fois que les matieres embraſées que les volcans vomiſſent de leur inépuiſable cratere ? Les fléaux de la nature ne ſont plus rien en comparaiſon de ceux que l'homme a créés pour ſa ruine & celle des populeuſes cités qu'il habite.

Les manuſcrits trouvés dans les maiſons d'Herculanum & de Pompéia, qui ſe déroulent ſi lentement, manifeſtent les caracteres de la langue grecque ; mais c'eſt le haſard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre : ainſi dans trois mille ans, quel ſera l'ouvrage deſtiné à donner à nos deſcendans une idée de nos connoiſſances morales & phyſiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint

des ſciences ? Tel dictionnaire, peut-être, que nous mépriſons aujourdhui, ſera accueilli avec tranſport ; & une de nos compilations que nous jugeons faſtidieuſes, deviendra plus précieuſe ſans doute à la poſtérité, que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau & de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

QUE nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriſer quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux ; car l'auteur qui fera fortune dans trois mille ans, qui dominera les eſprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle, ne peut ni le nommer ni le deviner.

PARIS détruit ! Xerxès, après avoir attentivement conſidéré la prodigieuſe armée qu'il commandoit, verſa des larmes en ſongeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes diſparoîtroient de deſſus la terre. Et ne puis-je pas auſſi, affecté du même ſentiment, pleurer d'avance ſur cette ſuperbe ville ?

ON a vu en un clin d'œil une capitale en-

ſeveile ſous ſes ruines ; quarante-cinq mille perſonnes frappées d'un coup de mort ; la fortune de deux cents mille ſujets détruite ; une perte générale de deux milliards : quel tableau des viciſſitudes des choſes humaines ! Ce phénomene terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien, ce coup de foudre qui abyma tout, ſauva le Portugal aux yeux de la politique : il étoit conquis, ſans ce déſaſtre qui prêta à la reformation, mit une égalité aux fortunes particulieres, réunit les cœurs & les eſprits, & détourna les révolutions qui le menaçoient.

Considérée du côté phyſique, l'ancienne Lisbonnne n'étoit qu'une cité d'Afrique, c'eſt-à-dire, une vaſte bourgade, ſans ordre, ſans proportions : les rues étoient étroites & mal diſtribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été ſi long-tems à renverſer. Le goût déplorable des Maures tomba, & la ville ſe releva pompeuſe & ſuperbe.

Que ſavons-nous ſur ce qui ſort du ſein

des déſaſtres? Que ſavons-nous?..... Paris détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans Memnon : *ce ſera bien dommage.*

Nota. Agéſilas, vainqueur de la phrygie, ôta les habits aux priſonniers, & les expoſa nus en vente, les vêtemens d'un côté, les hommes de l'autre. Perſonne ne voulut acheter les hommes trop efféminés, trop délicats pour être de bons eſclaves. On ſe jeta ſur les dépouilles. Agéſilas élevant la voix, dit à ſes ſoldats : *voilà les hommes que vous aurez à combattre, & le butin qui vous récompenſera.* Quand je lis ce trait hiſtorique, il me fait toujours frémir.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE I. *Fumier.* Page 1
CHAP. II. *Jardinage.* 3
CHAP. III. *Bibliotheque du Roi.* 6
CHAP. IV. *Fuſiliers aux ſpectacles.* 9
CHAP. V. *Petites loges.* 14
CHAP. VI. *Comédiens.* 19
CHAP. VII. *Langue du maître au cocher.* 22
CHAP. VIII. *Meſſes.* 24
CHAP. IX. *La Fête-Dieu.* 28
CHAP. X. *Proteſtans.* 31
CHAP. XI. *Liberté religieuſe.* 32
CHAP. XII. *Plébéien.* 37
CHAP. XIII. *Capitation.* 39
CHAP. XIV. *Filles d'opéra.* 42
CHAP. XV. *Répugnance pour le mariage.* 45
CHAP. XVI. *Le nom que vous voudrez.* 47
CHAP. XVII. *De certaines femmes.* 49

CHAPITRE XVIII. *Des filles publiques.* Page 50
CHAP. XIX *Courtisannes.* 59
CHAP. XX. *Le payſan perverti.* 61
CHAP. XXI. *Bal de l'opéra.* 64
CHAP. XXII. *Les demoiſelles.* 68
CHAP. XXIII. *Galanteries.* 71
CHAP. XXIV. *Des femmes.* 75
CHAP. XXV. *Cocarde.* 81
CHAP. XXVI. *Séparations.* 82
CHAP. XXVII. *Contraſte.* 84
CHAP. XXVIII. *Les vapeurs.* 86
CHAP. XXIX. *De l'idole de Paris, le joli !* 89
CHAP. XXX. *Les convois.* 100
CHAP. XXXI. *D'un pauvre.* 108
CHAP. XXXII. *Aux riches.* 111
CHAP. XXXIII. *Suicide.* 114
CHAP. XXXIV. *Filets de Saint-Cloud.* 117
CHAP. XXXV. *Capitaliſtes.* 119
CHAP. XXXVI. *L'hôtel des fermes.* 121
CHAP. XXXVII. *Les égoïſtes.* 123
CHAP. XXXVIII. *Ce qu'on ne voit point.* 127
CHAP. XXXIX. *Uſurier.* 129
CHAP. XL. *Mont de piété.* 132
CHAP. XLI. *Monopole.* 135
CHAP. XLII. *Le regrat.* 138
CHAP. XLIII. *Falſifications.* 142

CHAPITRE XLIV. *Mendians.* Page 145
CHAP. XLV. *Mendians-valides.* 147
CHAP. XLVI. *Néceſſiteux.* 151
CHAP. XLVII. *L'Hôtel-Dieu.* 153
CHAP. XLVIII. *Clamart.* 159
CHAP. XLIX. *Les enfans-trouvés.* 161
CHAP. L. *Loterie royale de France.* 167
CHAP. LI. *Le chapitre équivoque.* 171
CHAP. LII. *Mes regrets & biens ſuperflus.* 178
CHAP. LIII. *Souhaits.* 179
CHAP. LIV. *Paris-port.* 183
CHAP. LV. *Les priſons.* 188
CHAP. LVI. *Sentence de mort.* 192
CHAP. LVII. *Le bourreau.* 196
CHAP. LVIII. *Place de Grêve.* 199
CHAP. LIX. *Servante mal pendue.* 204
CHAP. LX. *Baſtille.* 208
CHAP. LXI. *Anecdote.* 212
CHAP. LXII. *Maiſon de force.* 217
CHAP. LXIII. *Dépôts ou renfermeries.* 220
CHAP. LXIV. *Vie d'un homme en place.* 222
CHAP. LXV. *Orateurs ſacrés.* 227
CHAP. LXVI. *Anti-Anglois.* 231
CHAP. LXVII. *Tribunal des maréchaux de France.* 232
CHAP. LXVIII. *Du ton militaire.* 233

CHAPITRE LXIX. *Champ-de-Mars.* Page 235
CHAP. LXX. *Courses de chevaux.* 236
CHAP. LXXI. *Duels.* 239
CHAP. LXXII. *L'Académie françoise.* 242
CHAP. LXXIII. *Sur le mot goût.* 250
CHAP. LXXIV. *Triomphe de Voltaire.* 252
CHAP. LXXV. *Jeannot.* 255
CHAP. LXXVI. *L'Académie des inscriptions & belles-lettres.* 257
CHAP. LXXVII. *Journaux.* 261
CHAP. LXXVIII. *Le vrai journaliste.* 264
CHAP. LXXIX. *Gêne de la presse.* 267
CHAP. LXXX. *Communautés.* 271
CHAP. LXXXI. *Agriministes.* 273
CHAP. LXXXII. *Epingliers, Cloutiers.* 274
CHAP. LXXXIII. *Voitures publiques.* 275
CHAP. LXXXIV. *Gluck.* 278
CHAP. LXXXV. *Révolution musicale.* 279
CHAP. LXXXVI. *Solfier.* 282
CHAP. LXXXVII. *Filles nubiles.* 283
CHAP. LXXXVIII. *La petite poste.* 286
CHAP. LXXXIX. *Les visites.* 289
CHAP. XC. *Retraite.* 291
CHAP. XCI. *Les affiches.* 292
CHAP. XCII. *Les petites affiches.* 296
CHAP. XCIII. *Le journal de Paris.* 297

CHAPITRE XCIV. *Tableaux, deſſins & eſtampes, &c.* Page 300
CHAP. XCV. *Eucan.* 303
CHAP. XCVI. *Où eſt Démocrite ?* 305
CHAP. XCVII. *Cenſeurs publics.* 307
CHAP. XCVIII. *La Saint Louis.* 313
CHAP. XCIX. *Portes cocheres.* 316
CHAP. C. *Le Suiſſe de la rue aux Ours.* 319
CHAP. CI. *Savoyards.* 322
CHAP. CII. *Tréteaux des boulevards.* 326
CHAP. CIII. *Enfans devant leur pere.* 329
CHAP. CIV. *Egoïſme des corps.* 331
CHAP. CV. *Luxe, bourreau des riches.* 332
CHAP. CVI. *De la langue du monde.* 335
CHAP. CVII. *Ton du monde.* 337
CHAP. CVIII. *Ton du grand monde.* 339
CHAP. CIX. *Civilité.* 343
CHAP. CX. *Légeres obſervations.* 346
CHAP. CXI. *Sibaryte.* 356
CHAP. CXII. *Du ſtyle.* 357
CHAP. CXIII. *Style des hommes de cour.* 361
CHAP. CXIV. *De ceux qui parlant bien écrivent mal.* 363
CHAP. CXV. *Pain de pomme de terre.* 365
CHAP. CXVI. *Aumônes.* 368
CHAP. CXVII. *La paroiſſe Saint-Sulpice.* 371

CHAPITRE CXVIII. *Bureau des nourrices & de la recommandaresse.* Page 373
CHAP. CXIX. *Les petites filles.* 375
CHAP. CXX. *Les Marmots.* 376
CHAP. CXXI. *Les heures du jour.* 378
CHAP. CXXII. *Les dimanches & fêtes.* 389
CHAP. CXXIII. *Carnaval.* 393
CHAP. CXXIV. *Ponts.* 398
CHAP. CXXV. *Consommation.* 402
CHAP. CXXVI. *Balcon.* 408
CHAP. CXXVII. *Faux cheveux.* 411
CHAP. CXXVIII. *Fourniſſeurs.* 415
CHAP. CXXIX. *Plâtres neufs.* 417
CHAP. CXXX. *Raretés.* 419
CHAP. CXXXI. *Les trois Rois.* 423
CHAP. CXXXII. *De l'influence de la capitale ſur les provinces.* 426
CHAP. CXXXIII. *Que deviendra Paris?* 429

Fin de la Table du ſecond volume.